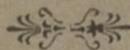


HUBERT KRAINS

Histoires
lunatiques



BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
Rue des Paroissiens, 31

—
MDCCCXCV

ms
21884.

A Gustave Vanzyne
Indissemment
Sub. Krainf



Mus

21884

Histoires lunatiques

DU MÊME AUTEUR :

Les Bons Parents (Nouvelles) — épuisé.

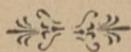
EN PRÉPARATION :

La Légende de Saint-Hubert.

Imprim. de Vve H. TORDEUR, à Lacken.

HUBERT KRAINS

Histoires lunatiques



BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR

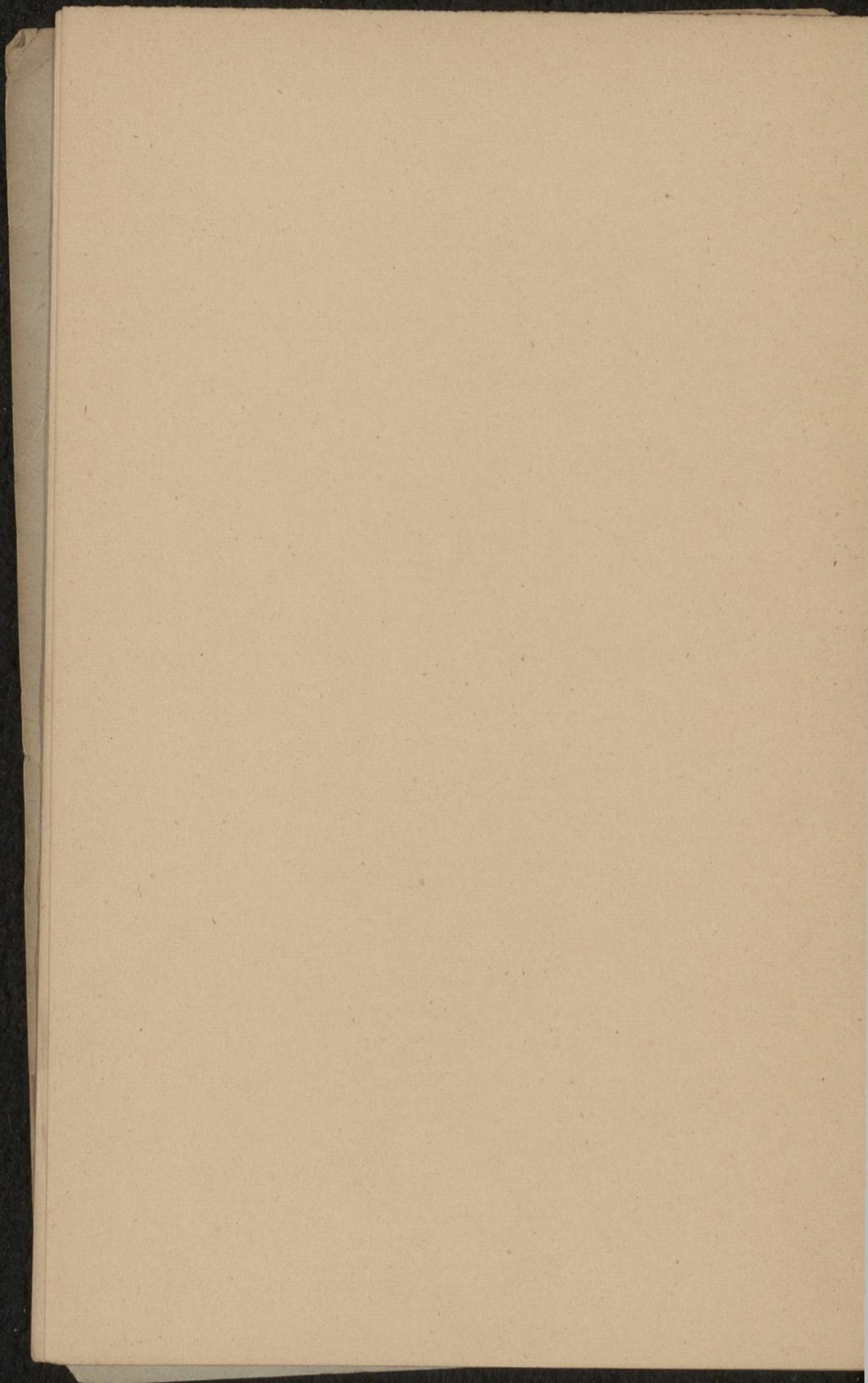
Rue des Paroissiens, 31

MDCCCXCV

Il a été tiré du présent livre 300 exemplaires sur velin, tous numérotés de 1 à 300 et parafés par l'auteur.

N^o 46
HR.

A HUBERT STIERNET





Madeleine

Tâchons de vivre monotone.
JULES LAFORGUE.

Mon ami Roger L. est un homme qui a beaucoup voyagé. Il a parcouru l'Amérique et l'Asie, il a visité les îles les plus lointaines de l'Océanie. Vers la cinquantaine, ayant conservé de son patrimoine juste de quoi vivoter modestement pendant le restant de ses jours, il est revenu se fixer au pays natal. Abhorré de ses parents, qui ne lui par-

donnent pas d'avoir gaspillé son bien, il s'est confiné dans une solitude farouche; il sort rarement, ne voit personne, mais de temps à autre il fait, le soir, une brusque irruption chez moi. Je reconnais son coup de sonnette, le coup de sonnette fiévreux de quelqu'un qui demande du secours. Il gravit l'escalier avec une précipitation qui l'épuise et quand il entr'ouvre ma porte, sa figure inquiète s'éclaire tout à coup d'un doux sourire d'enfant. On devine qu'il a craint de ne pas me trouver et d'être obligé de se replonger dans un tête à tête avec lui-même, qui le fait manifestement souffrir. Il s'assied avec une satisfaction visible au coin de mon feu, comme un homme qui rentre d'un long voyage, qui a couché dans des auberges équivoques, qui a traversé de longues campagnes solitaires, par la pluie, par la neige, et qui comprend enfin le bonheur de se chauffer aux flammes de son propre foyer.

Chaque fois, je contemple avec la même émotion ce vieillard singulier, à la figure hautaine et triste, courbé devant l'âtre, auquel il tend ses longues mains sèches. Chaque fois, j'essaye de pénétrer le mystère

de cette vie orageuse, où les aventures se sont accumulées sans la remplir, et qui semble chercher encore l'événement grandiose capable de l'amarrer pour toujours à notre pauvre monde. Mais, bien qu'il me parle de son passé avec complaisance, toutes les fois que je le lui demande, ses récits, au lieu d'illuminer son existence, s'enlacent et s'enchevêtrent autour d'elle à la façon des hiéroglyphes sur un obélisque, et il ne m'en apparaît que plus énigmatique et plus solennel. Dès qu'il s'est tu et que je vois son œil inquiet fureter dans le vide, je me remémore invariablement ces paroles du poète :

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage ;
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Un soir d'automne, nous étions assis, comme d'habitude, au coin de mon feu. Nous n'échangions aucune parole. Au dehors, régnait un calme suprême, rompu de temps à autre par le pas lourd et monotone d'un passant. Insensiblement, je tombai

dans cette rêverie déprimante que développe si facilement en nous le silence des rues pendant les soirées d'arrière-saison, alors que nous avons toujours dans l'esprit le tapage joyeux des soirées d'été. Je songeais avec mélancolie au divorce qui s'accomplit à cette époque entre l'homme et la nature, et j'éprouvais presque une souffrance physique quand j'entendais le coup de sifflet d'une locomotive, qui montait dans le lointain, plaintif et étouffé, comme le cri de désolation des campagnes abandonnées. Quelquefois, pour me distraire, j'essayais de m'intéresser à mon hôte, mais une fée malfaisante attirait alors mes pensées dans un labyrinthe plus profond et plus noir. Cet homme aux cheveux blancs, courbé en deux sur sa chaise, dont les forces s'étaient épuisées en de nobles occupations stériles et dont la figure ridée, jadis orgueilleuse, n'exprimait plus maintenant qu'une tristesse infinie, m'impressionnait comme la vue d'un roc écroulé. Tandis que mes yeux suivaient le tremblement des lueurs fauves que le feu projetait sur ses joues et sur son front, j'essayais derechef de deviner le com-

bat qui se livrait en lui. A quoi songeait-il? Quelles images voltigeaient devant ses regards! Revivait-il des heures célestes où la vie lui avait versé généreusement tout ce qu'elle possède de bonheur et de poésie, fouillait-il son passé avec l'espoir d'y retrouver des débris de ses amours et de ses joies, ou bien regrettait-il simplement de n'avoir pas coulé son existence au coin d'un feu, à regarder stupidement les palpitations de quelques flammes fugitives?... Mais pas plus ce jour-là que précédemment, je ne trouvai de réponse à mes questions. Le sphinx resta muet et le silence, en se prolongeant, se faisait de plus en plus solennel, presque tragique.

— Voyons, dis-je, pour échapper au malaise, à la fin insupportable, que j'éprouvais, racontez-moi quelque'une de vos aventures? Nous n'avons aucune raison d'être tristes et nous nous tenons ici, sombres et recueillis, comme des gens qui veilleraient un mort.

Roger ne répondit pas. Ses yeux demeurèrent fixés sur la flamme qui dansait dans l'âtre. A la fin, cependant, il murmura d'une

voix faible et monotone, comme s'il répondait à une question qu'il s'était posée à lui-même, plutôt qu'à la demande que je venais de lui adresser :

— Il en est, hélas ! des aventures comme de l'amour. La première vous dilate l'âme sous un tel afflux de voluptés, elle la sature d'émotions si violentes que les autres, impuissantes à en effacer le regret, ne produisent plus ensuite que des impressions aussi débiles que les plantes qui poussent sur les ruines.

Malgré le ton calme sur lequel ces paroles furent prononcées, j'avais surpris un imperceptible tremblement dans la voix de Roger. Je m'abstins toutefois de renouveler ma demande, persuadé qu'il ne tarderait pas à me narrer les événements auxquels s'appliquait sa phrase étrange. Bientôt, en effet, il releva la tête et fixa sur moi le regard ennuyé et dédaigneux que les fauves encagés jettent, à travers leurs barreaux de fer, aux flâneurs placides qui viennent les contempler.

— J'avais vingt ans, dit-il, et déjà je me sentais irrésistiblement attiré vers les

chemins de traverse. Besoin de pittoresque ou d'émotions? L'un et l'autre, je pense. L'homme moderne, arrondi, raboté, rendu aussi inoffensif que le lion de la fable auquel on avait coupé les griffes et les dents, me laissait indifférent, mais les gueux, avec leur originalité sauvage, leurs passions écrites sur leurs figures, la bizarrerie de leur défroque, exerçaient sur moi une fascination singulière. Au lieu de fréquenter l'université, comme le voulaient mes parents, je flânais par les rues, je suivais les irréguliers, les vagabonds et les pauvres jusqu'en ces cabarets mal famés, perdus dans des ruelles si étroites que le soleil ne parvient jamais à y glisser ses rayons. Le soir, mêlé à la clientèle interlope des cafés-concerts, je ne me lassais pas d'écouter les chansons que de pauvres filles venaient, à tour de rôle, débiter sur une scène peinturlurée comme une guinguette de village. Je voyais là l'homme sans fard, j'y trouvais des cœurs à nu, j'y surprénais des scènes terribles.

Que de fois, par exemple, ma vie s'est suspendue à la vie d'une chanteuse étique, fourbue, laide, ridicule sous ses oripeaux

fanés, et qui essayait encore des grâces de petite fille innocente pour faire accepter des romances roucoulées d'une voix qui semblait sortir d'outre-tombe ! Rien ne pourrait rendre l'expression des yeux de ces femmes lorsqu'elles sentaient que leur gosier les avait trahies et qu'elles lisaient de l'humeur sur les figures qui les regardaient. Prévoyant l'expulsion prochaine, elles disputaient au ruisseau, avec une frénésie désespérée, leurs lamentables corps de squelettes, et quand des huées partaient et qu'elles se raidissaient pour ne pas pleurer, c'était un spectacle effroyablement pathétique que celui de ces martyres que torturait, avec une monstrueuse inconscience, un public de petites gens qui avaient gémi toute la journée sous la discipline d'un maître. C'était donc là mon théâtre à moi. J'y ai vu de belles tragédies. Je ne vivais réellement que dans ce souterrain. J'en aimais le demi-jour mystérieux, les êtres qui s'y agitaient avec fracas comme des tigres en cage ou s'y mouvaient en silence comme des prisonniers dans un préau ; j'en aimais jusqu'à l'odeur de fange et de moisissure qui flotte dans son atmosphère. Les réguliers, les

affaires, les sages et les heureux ne m'intéressaient pas. Je ne devinais leur présence que par un bruit vague et sourd, qui me parvenait comme à travers la voûte d'une cave. Ma conduite inquiéta mes parents. Ils me firent d'abord des remontrances indulgentes, mais quand ils virent que je ne me corrigeais pas, ils m'exilèrent auprès d'un oncle qui habitait un hameau perdu dans les montagnes de l'Ardenne.

Un matin de novembre, un matin gris et froid, je me trouvai dans un train qui filait à travers des campagnes nues. Plongé dans un demi-engourdissement, indifférent et résigné, je laissais mes regards errer à l'aventure sur le paysage. Tantôt je voyais une rangée d'arbres dont les branches se ramifiaient comme des nervures dans la brume, tantôt c'était un passant qui, le dos courbé, s'éloignait avec peine vers l'horizon. Par moments, nous traversions des villages et des enfants apparaissaient sur le seuil de maisons basses. Tout cela ne me tira pas de mon indolence. Je ne regardai avec intérêt qu'une bande de corbeaux qui planaient

tristement au-dessus d'un champ désert. J'y voyais l'image de mes pensées. Comme eux, elles ont toujours plané douloureusement au-dessus de la vie, avec à la fois le désir et la crainte de se poser.

Au bout de trois heures, je débarquai en plein champ, dans une petite gare distante d'une demi-lieue de la maison de mon oncle. La campagne déserte, la rivière que jalonnaient deux ou trois saules dépouillés, un peu plus loin les arbres noirs, les maisons grises et les rochers qui dressaient leurs têtes sombres à l'horizon, m'enveloppèrent aussitôt de leur tristesse. Cette nature morne et recueillie agissait sur moi comme la vue d'une belle femme malade ; j'étais transporté et je souffrais. De même que la plupart des citadins que seul le soleil d'été appelle aux champs, je ne connaissais guère que la campagne plantureuse et fleurie ; celle-ci était misérable, mais il y avait tant de poésie dans sa misère, que je m'arrêtai pour jouir plus profondément de son austère grandeur. Un vent âpre et vif courait dans cette vallée, il agitait les cimes des arbres et secouait la girouette d'une petite église dont

la flèche dépassait à peine les maisons du hameau, qu'on aurait pu croire abandonné sans le bruit de fléaux, qui montait de ses fermes et que l'écho des rochers répercutait langoureusement. Je continuai ma route. A mesure que j'approchais, les divers sentiments qui m'avaient d'abord exalté se calmaient, se fondaient en une paix sereine et forte. Il entra en moi un peu de cette quiétude que je lisais sur les figures étonnées des enfants, dans les yeux rêveurs des femmes, dans les regards inexpressifs que des batteurs couverts de poussière, en manches de chemise et les bras nus, me jetaient par l'entre-bâillement d'une porte de grange.

Il y a eu un mois de calme, de béatitude ineffable dans ma vie. C'est dans ce hameau perdu que je l'ai goûtée, dans la tranquille demeure de mon oncle, entre une vieille servante silencieuse et un vieillard qui se promenait tout le long du jour dans son verger, avec une bêche, une serpette ou un sarcloir à la main. Je rôdais des après-dînées entières dans les environs. Je m'enfonçais dans les bois où je marchais à l'aventure, l'esprit délicieusement assoupi

par le bruit monotone de mes pieds foulant les feuilles mortes ; je suivais le cours de la rivière dont le lacet d'argent atténuait la sauvage austérité du pays ; par des sentiers tortueux et raides qui s'infiltraient dans les déchirures des pierres, puis contournaient, comme des ourlets, les précipices, je me hissais, m'accrochant aux arbustes et aux cépées, jusqu'au sommet des rochers les plus escarpés. Là, les ondes du vent roulaient sur moi comme les vagues de la mer sur un baigneur et les campagnes grises, que deux ou trois villages égayaient de leurs toits rouges et de leurs murs blancs, m'envoyaient, par grandes bouffées, les lénifiants aromes qui sourdaient de leurs entrailles. Suivant que mes yeux s'arrêtaient sur une croix de bois, plantée au bord d'un chemin pour rappeler la mort accidentelle d'un roulier, ou se fixaient sur les substructions de quelque ancien château que les lierres et les lianes couvraient de leur tranquille verdure, j'étais le paysan, sans désir et sans espérance, qui marche dans la vie, avec résignation, d'un pas régulier et doux, ou le sombre paladin dont la main

de fer avait pesé sur ce pays et qui dormait maintenant dans la crypte d'une chapelle, le squelette écrasé par sa forte armure. Oui, pendant un mois, je me suis abandonné au fil de mes rêves. Comme un poète, je restais en extase devant le groupe formé par une paysanne et son enfant qui sortaient de la forêt avec des fagots sur leurs épaules; je ne me lassais pas de contempler les silhouettes des vieillards qui faisaient paître leur vache à la lisière des chemins; le chant du coq, l'aboiement d'un chien, le bruit de la cognée d'un bûcheron m'étaient plus doux que des sons de harpe et me remplissaient d'une si grande fraîcheur qu'il me semblait, par moments, que mon cœur baignait dans une source. Des liens mystérieux m'unissaient aux choses, ce que j'éprouvais pour elles ressemblait à de l'amour mystique et quand, assis dans les champs, je caressais instinctivement la terre, un frémissement voluptueux me parcourait les doigts, comme si une poitrine de femme avait palpité sous ma main.

Mais c'était le soir surtout que cette existence me versait ses plus raffinées

délices. J'occupais une chambre où l'on n'avait plus pénétré depuis longtemps. Le tapis blanc à fleurs roses et bleues se boursoufflait dans les coins, sous l'action de l'humidité ; les meubles étaient usés, le plafond jauni ; sur la cheminée, il y avait une vieille glace à bordure noire où les objets se reflétaient avec un peu de tristesse comme les ciels d'hiver dans l'eau terne des étangs. Les gens, inconnus pour moi, qui avaient habité cette chambre, n'y avaient laissé aucune trace visible de leur passage, mais leur souvenir, que rien ne rappelait, y flottait cependant encore et la sanctifiait. L'âme y éprouvait ce sentiment de mélancolie douce et de paix complète qu'on ne ressent que sous les voûtes solennelles des cloîtres séculaires.

Par un besoin instinctif de me maintenir en harmonie avec ce milieu, je ne lisais, pendant mes veilles, que des livres dont la poésie austère et grave décuplait et rythmait l'impression que faisaient sur moi les choses extérieures. Je me sentais grandir dans cette solitude. Je me découvrais une cuirasse autour de la poitrine, et mes sentiments, au

lieu de s'échapper violemment de mon cœur par des déchirures, se répandaient en nappe tranquille autour de moi, comme une eau qui s'écoule doucement d'une urne penchée. Quel est l'homme d'ailleurs, ambitieux ou passionné, qui n'a pas, avant de se jeter en pleine dérive, essayé un jour d'étouffer ses projets et ses désirs, de se réfugier dans quelque havre paisible où ses énergies se fondraient dans un bonheur modeste et sans fin? Le havre, pour moi, c'était cette vallée où il n'y avait que de petites gens qui tenaient si peu de place qu'on pouvait, le soir surtout, se croire dans une Thébaïde. A partir de neuf heures, en effet, on n'entendait plus aucun bruit humain. Quand j'ouvrais ma fenêtre, je ne percevais que le murmure de la rivière, et le souffle du vent qui traînait des feuilles mortes au pied des montagnes. Je ne voyais rien non plus, sauf, par les nuits claires, quelques arbres qui dressaient vers le ciel leurs têtes rondes et la rivière qui bleuissait sous les étoiles. Mais chaque soir, une petite lumière brillait régulièrement au bout de la vallée, juste en face de ma fenêtre, à l'entrée du bois,

d'après ce qu'il m'était permis de juger. D'abord je n'y fis pas grande attention. Mais insensiblement elle prit une place extraordinaire dans ma vie. Elle devint la confidente de mes pensées nocturnes, et à la voir briller ainsi seule dans les ténèbres, immobile et grave, je m'imaginai qu'elle ne pouvait éclairer que de vieilles gens résignés, qui glissaient lentement vers la tombe, sans regrets, sans remords, sans heurts et sans secousses. Elle ajoutait le charme profond du mystère à la quiétude suprême de ce paysage, enveloppé d'obscurité et où rien ne bougeait. J'aimais ces inconnus qui, pendant que je pensais à eux, mangeaient tranquillement leur soupe, méditaient au coin de la cheminée, ou bien à genoux devant le feu, la tête inclinée, leur chapelet en mains, priaient pour les vivants et pour les morts. Je les aimais comme on aime ces gens dont l'existence n'a fait que frôler la nôtre, dont nous n'avons connu que le sourire et le regard bienveillants, et qui sont partis en nous laissant seulement le souvenir d'une amitié naissante et que rien n'a terni.

Ce pays sauvage et paisible m'assimilait ainsi peu à peu. J'avais oublié le passé et je ne m'inquiétais pas de l'avenir. Comme les saules de la vallée et les genêts des montagnes, je m'étais dépouillé de ce qu'il y avait d'éphémère en moi ; comme eux, j'appartenais à cette nature impassible et grandiose par la couleur de mes pensées et la régularité de ma vie.

Les premières gelées arrivèrent, cette année-là, vers la fin du mois de novembre. Une après-midi, sur les cinq heures, je me trouvais à la lisière du bois. Le soleil, un soleil pur qui résorbait insensiblement ses rayons, glissait dans un ciel de satin bleu, pour s'enfoncer derrière les montagnes. Dans l'air sonore, les cris des enfants, qui montaient du village, avaient ce caractère désordonné des explosions de joie passagère, dont l'écho, après avoir fait tressaillir l'espace, va mourir langoureusement au fond des cœurs. Une paix immense me remplissait l'âme. J'étais dans cet état de béatitude teinté de mélancolie où vous mettent l'isolement, les spéculations d'ordre

supérieur et la renonciation volontaire à ce qui excite l'ambition et la vanité des foules. A ce moment-là cependant je ne pensais à rien; je regardais le paysage avec les yeux étonnés de l'enfant à qui le monde extérieur se révèle pour la première fois dans sa prodigieuse complexité. Je serais sans doute resté dans cet état jusqu'à la tombée de la nuit, si un bruit de pas n'avait tout à coup fait crier les feuilles sèches à mes côtés. Je tournai négligemment la tête, pensant à quelque pauvre femme qui regagnait sa cabane, courbée sous une charge de bois mort.

A quelques mètres de moi, en face du soleil qu'elle interceptait, une femme venait en effet de s'arrêter. Mais ce n'était pas une vulgaire paysanne!... Dans le crépuscule, sur le fond d'or que lui faisait le soleil, son corps, d'une noblesse et d'une pureté grecques, trahissait la suave harmonie de ses lignes sous la robe noire qui le couvrait et que le temps avait roussi. Elle penchait un peu la tête vers moi, une tête grave et douce que supportait un cou ferme, et à laquelle deux lourds bandeaux de cheveux noirs, réunis en chignon sur la nuque, ver-

saient une ombre artificielle qui se fondait avec les ombres du soir et donnait à la figure les teintes chaudes de l'ivoire jauni. Ses lèvres, dans cette demi-obscurité, paraissaient presque pourpres, et au fond de ses grands yeux noirs, un peu effarouchés, je voyais trembler cette lueur dorée qu'on aperçoit également au fond des puits, quand on se penche, à la vesprée, sur leurs margelles.

Tout à coup, elle s'enleva dans une torsion de tout son corps et disparut, comme une gazelle effrayée, dans les taillis du bois...

Jusqu'à présent je n'avais ressenti qu'une admiration d'artiste pour une œuvre d'art. Mais ce mouvement — mouvement félin de panthère qui se ramasse sur elle-même pour mieux bondir — me révéla que cette œuvre d'art vivait et me découvrit toutes les voluptés secrètes de ce corps adorable, plus complètement que si la robe s'était subitement ouverte de haut en bas. Ce fut comme si cette femme, en s'enfuyant, avait secoué du feu sur mon cœur. Un brasier m'incendia la poitrine et me rendit incapable de

rassembler mes idées pour me rendre compte des sensations que j'éprouvais. J'étais resté immobile, les yeux tournés du côté où l'inconnue venait de s'enfuir, ma pensée la suivait toujours, comme l'âme s'attache avec obstination au souvenir du bonheur qui vient de disparaître et qu'elle n'espère plus retrouver!...

Cette surexcitation s'apaisa insensiblement. Mes nerfs se détendirent, mes sens se calmèrent, mes pensées redevinrent claires et lucides. Mais une tristesse immense dominait maintenant tous mes sentiments, elle me voilait le paysage comme un brouillard et faisait converger toutes mes idées vers une seule préoccupation : « Quelle était cette femme ? Comment la reverrais-je ? Et si je la revoyais, comment m'y prendrais-je pour m'en faire aimer?... »

Je descendis lentement vers le village. Je traversai la rivière sur le vieux pont de bois qui cria comme d'habitude sous mes pieds, mais je ne m'arrêtai pas, ainsi que je le faisais chaque soir, pour entendre les sourds mugissements de l'eau, si imposants et si fantastiques dans le silence des nuits.

En entrant dans ma chambre, j'éprouvai cette terrible impression de vide et de froid qui s'exhale des appartements que leurs hôtes ont quittés pour toujours. C'étaient les mêmes murs, le même plafond, le même papier, mais je sentais que tout cela ne ferait plus jamais d'écho à ma pensée. Il n'y avait plus d'intimité entre nous. Ils m'enfermeraient dorénavant comme les parois d'une geôle, impitoyables pour mon corps qu'ils étoufferaient, lâches pour mes pensées qui se perdraient dans leurs entrailles sans en faire tressaillir aucune fibre. Tout ce qui m'entourait semblait ainsi s'être transformé, la glace surtout, dont j'avais aimé jusque-là la mélancolie sereine qu'elle communiquait aux objets qui s'y miraient, et qui paraissait maintenant pénétrée de la tristesse mortelle d'un étang qui refléterait au fond de ses eaux un château saccagé... Je m'assis au coin de la cheminée, je tisonnai fébrilement mon feu, finalement je pris un livre et je le feuilletai au hasard. Je ne pus lire. Je jetai le volume et je courus à la fenêtre. Après l'avoir ouverte, j'éprouvai un peu de soulagement à sentir tremper ma tête et mes

mains dans l'air frais de la nuit. Mais bientôt un découragement immense m'écrasa. Une nouvelle souffrance était venue se greffer sur celle qui me déchirait, une souffrance dont je ne parvenais pas à trouver la cause, mais que je sentais, qui était réelle, que mon cœur roulait douloureusement dans ses replis. A la fin, je constatai l'absence de la petite lumière, la compagne de mes veilles, la confidente de mes pensées nocturnes, qui brillait d'habitude le soir, en face de ma fenêtre, au fond de la vallée. L'abandon de tout ce que j'avais jusqu'alors associé à ma vie me parut complet, définitif. Au milieu de ce pays étranger, dans cette chambre qui paraissait toujours attendre l'arrivée de ses anciens hôtes, je me sentis seul, seul et faible — d'une faiblesse méprisable !

J'éteignis ma lampe et je me couchai. Mais le sommeil que je cherchais, le sommeil réparateur ne vint point. Pendant des heures, je me tordis dans mon lit, sous l'étreinte d'une fièvre qui creusait un vide immense dans mon cerveau. Mon esprit était lumineux et léger, mais il n'éclairait

que le néant, et, quand j'essayai de penser, aucune idée ne put germer dans ce chaos. Bientôt, je sentis sous les tempes un battement régulier, comme le va et vient d'un implacable balancier. J'en comptai machinalement les coups. Ils grandirent insensiblement, méthodiquement. Leur tapage et ma douleur devinrent formidables, si bien que je fermai violemment les yeux et que je me raidis comme un mort sur ma couche, en poussant ce cri de rage et de désespoir : « Après tout, ce n'est peut-être qu'une catin dont j'aurai raison avec un peu d'argent!... »

Le matin, j'entendis comme d'habitude le chant des coqs, l'aboiement des chiens, la rumeur harmonieuse du village qui s'éveillait dans la calme clarté de l'aube. Je sentais toujours une douleur sourde dans la poitrine, mais je me révoltai, j'essayai d'étouffer ma souffrance, je voulus être fort. Quand je quittai la maison, je marchais d'un pas régulier et ferme, l'esprit en garde ainsi que quelqu'un qui doit toujours veiller sur ses passions pour qu'elles restent docilement tapies au fond de son cœur. Pendant une heure, tout alla bien. Mais après, une

anxiété terrible abattit ma volonté. J'errai au hasard dans les champs et les bois, à la poursuite d'un but. Quel but? Je n'en savais rien. J'allais à gauche, ensuite à droite, je me plongeais dans les broussailles, puis tout à coup je me retrouvais dans un sentier. J'étais semblable à ces hommes que j'avais quelquefois observés en ville, des malades, des maniaques ou des fous, qui débusquent soudain d'une rue, arpentent fiévreusement un trottoir, s'arrêtent, méditent un instant, reviennent sur leurs pas, puis disparaissent, comme si une torpille leur partait dans la poitrine. Un jour, cependant, j'eus la force de monter au sommet d'un clocher. La fatigue m'ayant un peu calmé, je pus contempler le paysage avec attention. Le ciel était d'une pureté et d'une sérénité infinies, et la terre tout argentée de givre, contente et tranquille, paraissait s'y mirer avec bonheur, comme une jeune fille qui regarde amoureusement son image dans l'eau transparente d'une source. « Comme tout cela serait beau, pensai-je, si *cette femme* m'aimait ! »

Je redescendis dans la vallée et je longeai

le bois. J'avais à peine marché un quart d'heure, que j'aperçus une petite chaumière au toit moussu et défoncé, aux murs déjetés, et dont le pignon était tapissé par une vigne dont les hautes branches, qui manquaient d'appui, retombaient tristement, en balançant au bout de leurs rameaux quelques feuilles rouillées. Il se mêle à la mélancolie des ruines pauvres une expression de lassitude et de misère humiliée qui les rend infiniment plus pitoyables que les ruines des monuments réputés, car celles-ci gardent toujours quelque chose de leur fierté et de leur grandeur passées, et dans leurs murailles ébréchées, mais droites quand même et hautaines, on devine une résistance héroïque aux assauts répétés du temps. Cette chaumière qui s'affaissait sur elle-même comme un vieil ouvrier saturé d'humiliations et d'outrages, réveilla en moi des sentiments que je croyais morts. Ce fut comme une aube. Mon cœur se dilata sous l'épanouissement d'une pitié douce et pure et sans me demander comment je n'avais pas encore vu cette maisonnette, je me laissai captiver par

ce qu'il y avait de pittoresque et de suppliant dans cette apparition imprévue.

Transformation ineffable! mais qui ne dura qu'une minute!... Sur le seuil de la chaumière, je venais en effet d'apercevoir une femme dont l'image m'était trop profondément entrée dans l'âme depuis quelques jours, pour que j'hésitasse à la reconnaître! L'épaule appuyée contre le chambranle de la porte, le genou gauche légèrement infléchi, la tête inclinée, elle semblait perdue dans une rêverie sans fin. Elle était belle ainsi, belle comme la statue même de la beauté!... Belle et désirable!... Je m'avançai doucement, mais la femme m'ayant aperçu, se retira. Ah! en ce moment-là, j'ai perdu la tête!... Oui, j'ai été fou!... Je me suis rué comme un fauve!... La porte s'était refermée. Je l'attaquai ainsi qu'un brigand!... La rage faisait siffler ma poitrine. Sous mes coups d'épaule, qui sonnaient comme des coups de bélier, les ais vermoulus fléchissaient et craquaient, tandis que derrière cette faible défense j'entendais la respiration haletante et rauque de la femme, pareille à ces gémissements

que la terreur et le désespoir arrachent aux bêtes acculées dans leur terrier !

Combien de temps dura cet assaut insensé, je n'en sais rien !... Tout à coup j'entendis un grand bruit d'herbe foulée. La honte et la peur s'emparèrent de moi ! Je me précipitai dans les taillis ! Alors seulement, je remarquai qu'une voix se mêlait à ce piétinement d'herbe. Entre les arbres, je vis, sur la lisière du bois, un vieillard tenant en laisse une vache qui tondait le gazon. Cet homme récitait son chapelet avec la ferveur des chrétiens que l'indifférence de leurs contemporains a déjà poussés dans l'oubli, et qui se sentent au seuil de l'éternité. Il faisait sonner, autant que sa vieille poitrine le lui permettait, les premières paroles de l'*Ave Maria*, puis la prière s'achevait dans un murmure qui allait decrescendo. Il y avait dans cette pauvre voix, qui retombait sur elle-même, après avoir essayé de s'élever, un sentiment de suprême écrasement qui aurait dû me déchirer l'âme, mais ma douleur me labourait trop profondément les entrailles pour que je fusse sensible aux misères des autres. Je courus au vieillard,

et sans pitié pour son âge je lui étreignis violemment le poignet.

— Voyons, dis-je, quelle est cette femme?

Le vieillard, terrifié, avait laissé tomber son chapelet, son corps tremblait, il me fixa avec des yeux hébétés. Le soleil se jouait dans les boucles de ses cheveux blancs et faisait reluire ses nippes graisseuses, tandis que la vache, dont l'extrémité de la laisse s'enroulait au bras de son guide, tournait la tête vers moi et me dévisageait d'un regard placide, en ruminant.

— Voyons, répétai-je au vieux, qui paraissait n'avoir rien compris à ma demande, quelle est cette femme?

— Quelle femme, balbutia-t-il?

— La femme qui habite la chaumière que tu vois à quelques mètres d'ici.

— C'est la Madeleine.

— Et que fait-elle?

— Elle ne fait rien.

Ce fut tout ce que je pus tirer de cet homme. Dans la rage de n'avoir abouti qu'à exaspérer ma curiosité, ai-je serré inconsciemment la main qui étreignait son poignet? Peut-être. Mais j'aime à croire que

ce fut *inconsciemment*... Oui, c'est impossible que ce n'ait pas été *inconsciemment*... C'est qu'alors... alors, j'ai entendu le vieillard murmurer d'une voix presque imperceptible, mais pas assez imperceptible cependant pour je ne l'aie pas compris, ce mot qui traduisait toute son angoisse : « Pitié ! » Et en ce moment ses yeux, roulant lentement dans leurs orbites comme ceux des agonisants, se tournèrent vers le ciel comme pour appeler sa malédiction sur moi, pendant que la vache, effrayée par mon attitude, tirait sur sa corde et faisait craquer les os de son gardien ainsi que du bois mort.

Je rejetai cette main que je tenais dans les miennes, et je m'enfuis. Alors seulement, je mesurai l'ignominie où je m'étais plongé, je sentis qu'une montagne d'opprobre pesait sur moi, mais je n'éprouvai aucun repentir, mon âme se redressa en frémissant sous les soufflets de ma conscience et contempla avec orgueil la fange dont elle s'était couverte. Le vieillard, qui avait sans doute ramassé son chapelet, s'était remis à prier. Je ricanai en entendant de nouveau sa

douloureuse mélodie, le seul bruit perceptible en ce moment dans la vallée, avec les coups de langue de la vache, qui tondait le gazon. Comme le jour où j'avais vu pour la première fois cette femme adorable et désespérée, le soleil glissait derrière les montagnes. Dans la pâle et fugitive clarté qui précède le crépuscule en temps de gelée, le village avec ses maisons blanches et ses bicoques grises, coiffées de toits rouges ou noirs, avec ses arbres dont les branches nues griffaient le ciel bleu comme des traits d'eau-forte, avec sa petite rivière d'argent et la végétation rabougrie de ses jardins, était plongé dans cette paix grave qui descend sur les monastères au tomber de la nuit; on aurait pu le croire inhabité sans les filets de fumée opaline qui se tordaient paresseusement au-dessus de ses toits et les deux ou trois paysans qui regagnaient leurs chaumières par des sentiers en zigzag. C'était l'heure des rêveries sentimentales et des divagations poétiques. Mais mon cœur incendié n'était plus capable d'éprouver aucune sensation pure et tendre. La sérénité des choses qui m'entouraient

augmenta mon exaspération. Elles jouissaient égoïstement de leur bonheur, la vallée me reniait après m'avoir associé à sa vie pendant un mois. Dans sa quiétude, je vis une insulte à mes tortures, et tandis que je la regardais avec défi, les bras croisés sur ma poitrine, je me souhaitai la puissance de ce Dieu implacable et tortionnaire que concevaient les vieux peintres gothiques. Oui, j'aurais voulu pouvoir faire surgir du sol des flammes de feu, j'aurais voulu réveiller dans l'épouvante tous les habitants de ce village, engourdis comme des blaireaux dans la sérénité de la vesprée et la paix de leur conscience, j'aurais voulu les voir sortir de leurs maisons croulantes et se précipiter, affolés, livides et les mains tendues au ciel, vers tous les horizons!

Rentré chez moi, je me plaçai devant la glace, j'allumai ma lampe et l'élevai à hauteur de ma tête: j'avais la figure du mauvais larron.

Une volupté étrange, infernale, se coulait en moi. C'était la volupté qui doit remplir le cœur des humiliés, des méprisés, des réprouvés, des gens qui se drapent dans

leur opprobre, qui intensifient leur abjection jusqu'à l'idéal et descendent avec de doux battements de cœur l'escalier noir du mal pour en cueillir les fleurs les plus lointaines et les plus ténébreuses, comme les âmes pures se haussent vers le ciel, avec des soupirs, pour en moissonner les étoiles. Ivresse douloureuse ! dont j'avais eu un avant-goût pendant mes pérégrinations dans les quartiers suspects de la ville ! Ces gens qui se glissaient le long des murs, qui s'enfonçaient dans l'ombre des ruelles, auprès de qui je m'étais assis dans des cabarets insolites pour jouir du trouble que provoquait l'amertume de leurs figures, devaient sentir comme moi en ce moment. Étais-je de la même nature que ces truands ? Fallait-il attribuer à une similitude de tempérament la passion avec laquelle je les recherchais ! Serais-je, moi aussi, un de ces sombres réfractaires qui ferment d'une main intrépide le ciel derrière eux pour se plonger cyniquement et à jamais dans les flammes invisibles de l'enfer terrestre ?... Telles furent les questions qui surgirent dans mon esprit en feu, tandis que je me tenais debout,

devant la fenêtre, les regards distraitement fixés sur la petite lumière qui brillait comme autrefois, au bout de la vallée. Ah! cette lumière! Je compris ce qu'elle éclairait! Elle luisait dans la direction de la chaumière, elle avait été allumée par la main de cette femme mystérieuse, elle n'était plus la lampe amicale, mais un brasier terrible qui me narguait et me brûlait les yeux!... Je sortis pour courir vers elle, comme le pauvre égaré se jette désespérément à la poursuite d'un feu follet.

Arrivé auprès de la chaumière, je me blottis dans les broussailles. Les heures s'écoulèrent, la lumière ne s'éteignait pas. Il faisait vraiment une nuit enchantée. Au-dessus de ma tête, les étoiles pétillaient, clignotaient, se pressaient les unes contre les autres comme pour se disputer une place dans le ciel, et la vallée, devant moi, surplombée par ses rochers, se dessinait dans une demi-obscurité en lignes nettes et onduleuses comme les paysages qui servent de fond aux gravures d'Albert Dürer. Mais il y avait assez de nuages dans mon âme pour jeter le deuil sur toutes ces splendeurs. Mes

yeux devaient luire comme ceux des tigres, et si les étoiles clignotaient quand je les fixais, c'est qu'elles n'avaient pas la force de supporter l'éclat de mon regard.

Sans doute, m'arriva-t-il de trahir ma présence par quelque mouvement, car une main poussa tout à coup, mais lentement, en s'efforçant de ne pas faire crier les gonds, le volet qui fermait la fenêtre de la cabane du côté du bois. Et un bras apparut au dehors, un bras nu, un bras splendide, un bras qui semblait avoir été sculpté dans le marbre par un artiste de génie et sur lequel la lumière, qui en faisait valoir les rondeurs, la noblesse et le satiné, ne se posait qu'en tremblant ! Le sang me reflua au cœur, ma respiration s'arrêta. J'étais comme un paysan rapace qui se serait introduit dans une église pour voler l'anneau d'une vierge et qui, au moment d'accomplir son larcin, aurait vu la main qu'il touchait se lever et le bénir. Ce que j'ai senti en cet instant ne saurait s'exprimer. C'était le ciel, et c'était l'enfer !

Le bras rentra dans la cabane, le volet se referma et la nuit se fit alors si profonde

autour de moi que je faillis ne pas voir deux ombres qui glissèrent à mes côtés et s'arrêtèrent devant la porte de la maisonnette. Après qu'on eût frappé de petits coups sourds, la porte s'ouvrit et je distinguai deux hommes qui s'avançaient dans le grand jet de lumière, qui raya un instant l'obscurité. Quels étaient ces hommes? Que venaient-ils faire à cette heure dans cette chaumière écartée? D'après ce que j'avais pu voir, l'un était jeune et l'autre vieux. Le plus jeune sera l'amant de cette femme, pensai-je. Je collai l'oreille contre la muraille, mais je n'entendis rien, rien... Je fis deux ou trois fois le tour de la cabane, comme un voleur ou comme un incendiaire. Puis finalement, brisé, anéanti, désespéré et lâche, je rentrai dans le bois, et je pleurai comme un enfant, tout seul, dans la nuit.

Un coq chanta. Les hommes sortirent. Ils portaient chacun un fusil sur l'épaule; le plus jeune avait, en outre, un petit sac plein sur le dos. Dans l'espoir de découvrir leurs traits, je marchai doucement vis-à-vis d'eux, dissimulé par les broussailles. Mais tout à coup je mis le pied sur une branche

morte qui se cassa avec un bruit sec. « Chut ! » murmura le vieillard, en élevant l'index de la main gauche à hauteur de sa tête. Son compagnon déposa vivement son sac et tous deux saisirent leurs fusils et se disposèrent à tirer, comme des chasseurs qui s'attendent à voir débusquer un lièvre. Il y eut un instant de silence imposant, solennel. « Fausse alerte ! » dit enfin le vieillard. Son compagnon ramassa son sac, ils s'éloignèrent. Mais j'avais eu le temps de les dévisager, et désormais j'étais certain de reconnaître dans une foule, sans crainte de me tromper, ce petit vieillard nerveux, à la peau tannée, au nez busqué, et ce jeune homme, presque un adolescent, mais rablé, mais décidé, malgré sa figure poupine et ses cheveux bouclés qui tombaient en révolte sur ses oreilles.

A peine étaient-ils partis, que je m'en voulus de ma lâcheté. J'aurais dû me jeter au-devant d'eux, leur sauter à la gorge. J'aurais attrapé un coup de fusil... Qu'importe !... On m'aurait porté auprès de cette femme. Elle se serait humanisée. Elle aurait eu pitié de moi. Elle se serait inclinée pour

panser mes blessures, et peut-être, suprême espoir ! eût-elle lu avec douleur mon amour dans mes yeux mourants. Avec cet empressement que l'imagination met à se précipiter sur un beau rêve, je me vis dans ses bras, je sentis ses caresses, sa bouche s'approchait de mes lèvres, le ciel s'ouvrait, j'expirais dans une béatitude infinie ; j'étais comme l'ascète du désert qui, à force d'avoir entretenu l'idée de Dieu, le voit descendre au moment de la mort pour recueillir son âme et l'emporter dans la gloire !...

Les jours suivants, j'essayai de nouveau de m'arracher du cœur cette passion maudite et chère, je m'efforçai de faire dériver mes pensées vers d'autres préoccupations, mais elles sautaient hors du cercle où je voulais les enfermer, comme des fauves rebelles, ou se retournaient, comme des oiseaux de proie, pour me déchirer l'âme.

Un dimanche de décembre, le village fut tiré de sa torpeur par une kermesse. Malgré la boue, malgré la pluie qui tombait en brouillard, les paysans, dès le matin, parcoururent avec animation les rues ; les

enfants se groupèrent dans la place autour de deux ou trois baraques misérables sur lesquelles un tilleul séculaire secouait ses feuilles mortes. Des cris, des pétards, des crécelles et des sifflets tintamarrèrent toute la journée. Le soir, des violons et des accordéons mêlèrent leurs airs de danse mélancoliques. Le village tressaillit, les peupliers frémissèrent et le vent plaintif enleva ces notes et les emporta, mourantes, dans le lointain. Cette musique m'attira dans les rues, où je lui livrai mes souffrances qu'elle berça longtemps avec douceur.

Mais un air d'accordéon, pitoyable et pathétique, qui montait d'un petit cabaret, finit par dominer tout le reste. Mon âme l'aspira comme un philtre enchanteur, elle s'en grisa, elle s'y roula comme dans une mer de douleur et de volupté. Et sans réflexion, inconsciemment, presque à mon insu, je franchis le seuil de cet estaminet derrière les vitres embuées duquel j'avais vu passer et repasser des ombres emportées dans le tourbillon d'une valse. Dans une pièce de quelques mètres carrés, dont on avait remplacé les meubles habituels par un

comptoir, une estrade rudimentaire et quelques bancs qui s'alignaient à la file le long des murs, la lie du village, les plus pauvres d'entre les pauvres, mêlant et confondant leurs accoutrements grotesques, sautaient sans rythme ni cadence, transportés par une grosse joie que fouettait cette musique haletante. Le joueur d'accordéon, perché sur l'estrade, était un petit homme bossu, sans âge, un squelette sans consistance, une de ces pauvres loques humaines sur lesquelles tout le monde a si bien piétiné qu'elles paraissent avoir perdu la faculté de s'émouvoir, et qui, blasées à rebours, assistent avec impassibilité à la vaine agitation de leurs semblables. Il jouait avec un dodelinement mécanique de la tête, en battant la mesure du pied, plus automatique qu'un joueur d'orgue de Barbarie, indifférent aux tortillements lascifs des jeunes gens, comme s'il n'était lui-même que l'instrument d'une force supérieure, le dispensateur inconscient du fluide pervers qui exaltait le public. Il jouait comme s'il n'avait devant lui que des poupées et des mannequins, criant ses « en avant deux » d'une voix calme

où passait son détachement de tout et qui tranchait lugubrement sur le tapage désordonné de la salle.

Mais sa musique était si navrante, qu'on eût dit que son cœur était dans son accordéon, qu'il l'étirait, le comprimait, le déchirait stoïquement pour le plaisir féroce des paysans. Leur joie était en effet la joie des foules au pied des gibets. Leurs mauvais instincts, leurs vices et leurs passions se réveillaient dans cette atmosphère surchauffée, au son de cette musique malade ; leur raison avait sombré dans le plaisir, tous leurs penchants naturels s'épanouissaient librement, et ils se laissaient aller au fond de cette griserie, dans l'oubli de tout, séduits par un idéal moqueur, fascinés par cette sirène qui chante dans les marches militaires, dans le bruit du tocsin, dans le cliquetis des armes, qui pousse les peuples aux combats ou aux crimes, qui fait les héros, les révoltés et les forçats.

Mon esprit, déjà fortement ébranlé, chavira dans cette fièvre. Je le roulai dans ce bain de feu, non pour le purifier, mais pour le durcir et le préserver contre les

dents du remords. J'analysais avec un raffinement malsain chaque détail de cette scène. J'observais tour à tour les vieilles femmes assises autour de la salle, maigres à faire peur ou ridiculement empâtées et dont les visages ravagés s'éclairaient d'un bonheur infini; les jeunes filles qui tournoyaient dans les bras de leurs galants et qui approchaient parfois, à deux doigts de ma figure, leurs figures illuminées et fumantes; et les hommes accoudés au comptoir, que l'ivresse faisait chanceler, et qui discutaient en coulant des regards en dessous et en esquissant des gestes gauches, à la façon des noceurs de Gavarni.

Quelques paysans, aussi guenilleux que les autres mais dans la poitrine desquels battait un cœur moins vulgaire, se détachaient violemment sur cette foule; ils la coudoyaient et la fendaient sans parvenir à s'y mêler et cet isolement accumulait en eux de la souffrance et de la colère. Les uns buvaient fiévreusement pour s'étourdir le plus vite possible et rouler d'un bloc au fond de la vase qui s'amoncelait autour d'eux; les autres promenaient çà et là leurs

figures hautaines, ennuyées et sombres, impatientes de voir surgir un incident à leur taille, une occasion de briser leur force, d'éteindre l'incendie qui les consumait. Parmi ces derniers, je reconnus le jeune homme que j'avais vu entrer peu de temps auparavant dans la chaumière de l'inconnue. Son corps élancé avait des finesses aristocratiques. Son visage, avec son nez droit, ses yeux bleus, ses joues rondes et roses, lui donnait un caractère efféminé qu'accentuaient encore les longues boucles de cheveux blonds rejetées derrière ses oreilles. Mais sa lèvre inférieure arrêtait la sympathie par un air cruel. Un nuage aussi tombait de son front, il assombrissait ses yeux et semblait peser sur sa bouche, qui se relevait légèrement aux commissures.

Cette rencontre acheva de me griser. Je revis tous les incidents de la nuit que j'avais passée à guetter ce jeune homme autour de la chaumière, je revis le groupe tragique qu'il formait avec le vieillard, quand ils s'étaient mis en garde, le fusil en mains, effrayés par le craquement de la branche morte que mon pied avait écrasée par

mégarde dans le fourré. Je n'entendais plus la musique, je ne discernais plus le bruit de la danse. Mais le tintement d'une pièce d'argent qu'un de ces paysans cognait contre le zinc du comptoir, en la tordant et la pétrissant de ses solides doigts de terrassier, sonnait dans ma tête comme une fanfare de guerre. La fièvre qui enflammait tous ces rustres m'entraînait à mon tour. Je me sentais vaguement au bord d'un danger, mon âme s'exaltait douloureusement. En cet instant, la pensée de mon inconnue me fit un mal immense. J'étais dans l'état de ces amoureux méprisés qui s'improvisent soldats par désespoir et qui, au moment de se jeter dans une mêlée, évoquent le souvenir de la femme qui les a repoussés, et lui font stoïquement et sans fanfaronnade hommage de leur vie, avec l'amère pensée qu'à cette même heure elle rit peut-être dans les bras d'un autre...

— Y a-t-il quelqu'un ici qui oserait toucher cette pièce, cria tout à coup le paysan, d'une voix terrible, en la frappant avec rage sur le comptoir ?

L'accordéon s'arrêta net, la danse cessa,

les femmes se reculèrent avec épouvante dans le fond de la salle, une main placée devant la figure dans un geste instinctif de protection. Et dans le vide que cette dispersion produisit, le jeune homme s'avança d'un air dégagé, avec un sourire hautain et méprisant, mais au moment où il allait toucher la pièce, la main du rustre s'abattit sur sa poitrine, et il roula par terre, en poussant un cri. Il me parut que sa figure révoltée, en se renversant, m'adressait une muette prière. Malgré la haine que je me sentais pour lui au fond du cœur, je me précipitai machinalement à son secours, mais d'autres hommes se ruèrent de leur côté, et je fus broyé dans une sorte d'engrenage vivant, au milieu d'un silence où les coups de poing qui sonnaient sur les crânes et le halètement saccadé des poitrines attestaient seuls l'accomplissement d'une besogne terrible...

Quand je fus en état de me rendre compte de ce qui s'était passé, je me trouvais au milieu de la rue, la porte du cabaret s'était refermée et les combattants se cherchaient, en jurant, dans les ténèbres. Je reconnus le

jeune homme pour qui je m'étais mêlé à cette lutte et je l'entraînai vers la campagne. La danse avait recommencé ; j'entendais le joueur d'accordéon crier ses « en avant deux » de sa même voix impassible ; à mesure que nous avancions, sa musique nous parvenait de plus en plus affaiblie ; bientôt ce ne fut plus qu'un susurrement harmonieux qui, pour nous, troubla seul la paix du village, avec une voix d'ivrogne, bégayante et triste, qui chantait :

Si j'étais hirondelle !
Que je *puisse* voler,
Sur votre sein, la belle,
J'irais me reposer !

Je regardai mon compagnon, qui marchait silencieusement à mes côtés. Sa figure était couverte de boue et de sang, mais ses yeux brillaient toujours ; seulement leur éclat paraissait plus froid, plus dur et plus cruel.

— Vous n'êtes pas fortement blessé, demandai-je ?

— Oh ! non, répondit-il en riant, d'un rire cynique, qui me glaça les veines.

— Sans moi... savez-vous bien... *ils* vous auraient peut-être tué...

— Non, répliqua-t-il sèchement, *ils* ne m'auraient pas tué! — Et tirant de sa poche un couteau ouvert, il le brandit d'un geste sauvage au-dessus de sa tête, et la lame polie jeta des éclairs dans la nuit.

Sa voix, son geste, l'indifférence qu'il me témoignait abolit ma sympathie; je ne vis plus en lui que l'amant de Madeleine, je m'accusai de stupidité pour l'avoir tiré d'un mauvais pas; tout en marchant, je regardais son cou blanc — une tache d'ivoire entre les boucles de cheveux et le collet de la blouse — et moi aussi, je tâtai mon canif... Si je ne frappai pas, c'est que j'étais la proie de cette lâcheté par laquelle l'amour amollit ses victimes, les dissout dans l'irrésolution, les jette dans une perplexité énervante dès qu'il s'agit d'accomplir l'acte le plus simple à l'idée que cela peut transformer le possible en irréalisable, décider brutalement de notre bonheur ou de notre malheur. J'avais l'intuition que quelque chose de décisif allait s'accomplir. Je *savais* que mon compagnon pouvait, d'un mot, dissiper le

mystère qui formait une prison noire à ma passion. J'aspirais à connaître la vérité, mais que serait-elle? et comment m'y prendre pour la savoir? Je tournais mentalement des phrases insensées, je formulais tout bas des demandes si humbles qu'elles m'humiliaient cruellement. Je me sentais honteux, rapetissé, presque vil. A côté de ce paysan, hautain et fier, dont j'avais voulu me faire le protecteur, j'étais à présent comme un mendiant, mais un mendiant qui a gardé sous ses loques un cœur d'homme et qui n'a pas encore bu assez de honte pour essuyer sans douleur et sans colère l'outrage d'un refus. Dans mon désespoir, je voulus chercher dans les choses ambiantes une inspiration, un conseil, une aide. Mais il n'y avait autour de nous que la nuit impassible, une obscurité lourde et froide qui noyait les campagnes. Au ciel non plus il n'y avait que des blocs de nuages, qui quelquefois se déchiraient pour montrer dans leurs fissures une étoile tremblante et pâle comme une goutte de lait.

En abaissant les yeux, j'aperçus, du côté de la forêt, un point de lumière immobile,

comme un astre tombé du ciel dans les arbres.

— Voyez-vous cette lumière, demandai-je à mon compagnon, d'une voix défaillante?

— Certainement que je la vois, répondit-il.

— Et vous savez ce qu'elle éclaire?

— Ce qu'elle éclaire? Ce qu'elle éclaire?...

Ah! par exemple, cela m'est bien égal!

— Moi, cela ne m'est pas égal, m'écriai-je avec colère, torturé par la jalousie et profondément blessé de l'air de mépris avec lequel me traitait cet homme.— Elle éclaire la maison de... votre amante!

— La maison de... mon... a...mante! répéta-t-il avec ahurissement, en croisant les bras et en me regardant sous le nez.

— Oui... de votre amante... la Madeleine! — Et je lui racontai comment je l'avait surpris une nuit qu'il était entré chez elle.

Quand j'eus fini, il éclata de rire, de ce même rire cynique qui m'avait glacé les os quelques minutes auparavant, puis il s'écria en esquissant un grand geste:

— Allez donc un peu parler d'amour à cette femme!

Après quelques instants, il me demanda :

— L'aimeriez-vous, par hasard ?

Je compris que je m'étais placé dans une situation ridicule. La honte me gagna, je baissai la tête et ne répondis pas.

— Écoutez, me dit-il alors d'une voix calme qui me fit croire à la naissance soudaine d'un sentiment généreux en lui, vous vous êtes tout à l'heure bravement porté à mon secours, je ne veux pas être ingrat... Non cela, ajouta-t-il, en se frappant la poitrine, je ne veux pas être ingrat!... J'ai du cœur... Je vous dois une récompense... Si vous tenez à connaître la Madeleine, venez braconner avec nous, je vous conduirai, une nuit, dans sa chaumière; seulement (il s'appliqua l'index sur la bouche et fronça les sourcils) motus !

Au cours de ma vie vagabonde, j'ai vu la nature sous tous ses aspects, elle m'a tour à tour rempli de sa tristesse infinie, bercé dans ses bras comme une mère, fouetté le cœur de toute la haine qui semblait sourdre de son écorce convulsée; assis sur le sable du désert, j'ai souvent vu passer à l'horizon

des caravanes de pèlerins qui s'enfonçaient dans la solitude du pas grave de leurs dromadaires; debout sur le pont d'un navire, au milieu de l'océan, par les nuits de tempête, il m'est arrivé d'entendre au loin l'appel désespéré des sirènes; j'ai compris la détresse de l'homme entre la terre inconstante et le ciel implacable, mais quand je me remémore ces impressions, elles me bouleversent moins que le souvenir des émotions que j'ai ressenties pendant mes quelques nuits de braconnage.

Charles, le jeune homme dont j'avais fait la connaissance, me présenta à son père un soir de gelée et de neige. Présentation simple et rude, où il y eut peu de mots échangés. Grâce au clair de lune, je pus considérer à loisir ce vieillard, dont mon esprit avait emporté quelques semaines auparavant une image exacte, mais succincte. Jacques était de petite taille, son corps ressemblait à un bloc de buis sculpté, ses os saillants tendaient la peau de sa figure et de ses mains. Un mouchoir rouge, enroulé au-dessus de sa blouse, lui servait

de ceinture. Sous sa casquette de cuir à visière luisante, son visage rasé apparaissait froid, impassible et dédaigneux. Jamais je ne l'ai entendu parler que par monosyllabes, et seulement quand il y était forcé. Rien en lui cependant ne trahissait ni vanité ni orgueil. Il accomplissait tous ses actes avec une simplicité et un naturel qui me déroutaient. Souvent je m'oubliais à le regarder, je m'efforçais de scruter son cœur et son cerveau. Mais son corps était un tombeau sans épitaphe, et il grandissait à mes yeux de tout le mystère qu'il recélait. Quelquefois, quand je lui adressais la parole, il semblait disposé à m'écouter; mais sa pensée remontait bientôt dans sa morne tour, malgré elle en quelque sorte, au commandement autoritaire d'un compagnon sinistre qu'elle s'était donné. Cela ne s'opérait pas sans douleur. Je le devinais au regard amer qu'il me jetait, et où j'ai souvent cru lire: « Que m'importent vos préoccupations, le monde auquel vous vous intéressez; si j'ai des comptes à rendre à quelqu'un, ce n'est pas aux hommes! » Lorsqu'un bruit insolite se faisait entendre dans le bois, il

avait une façon d'étreindre le canon de son fusil et de se préparer à la résistance, qui le transfigurait. Je le comparais alors à ces paysans dont l'existence s'est écoulée pacifiquement au milieu des champs et qui, brusquement appelés à la guerre, et placés en tirailleurs au coin d'un bois, tuent bravement, implacablement, sans reculer d'une semelle, — fauchant les vies avec la même main calme dont ils coupaient leurs blés, — puis meurent sans pose, stoïques et froids, sans laisser transparaître sur leur figure le reflet du grand souffle tragique qui a enflammé leur âme.

Entre ces deux hommes, dont l'un était réfléchi et sombre comme un conquérant, et dont l'autre défiait le danger avec une gouaillerie de gavroche, je passais des nuits d'une splendeur horrible. La bise d'hiver qui courait dans les arbres et en agitait les branches décharnées, faisait une musique légère et grave, comme on se figure qu'il en existe dans les endroits hantés. Des oiseaux nocturnes tournoyaient quelquefois au-dessus de nos têtes, avec de sourds et ennuyés battements d'ailes. Chacun de nos

coups de fusil était suivi d'un calme inquiétant, semblable à ces silences sinistres qui suivent les explosions. Parfois tout rentrait rapidement dans l'état normal. Les arbres se remettaient à frémir, les oiseaux reprenaient leur vol, la terre, un instant pétrifiée, sortait de sa torpeur. Mais parfois aussi un bruit d'herbe foulée, dénonciateur d'une battue dirigée contre nous et orientée par nos coups de fusil, se percevait dans l'éloignement. Il arrivait que nous avions le temps de prendre la fuite. Mais le plus souvent il nous fallait user d'un stratagème téméraire que l'imminence du péril nous suggérait. Maintes fois, nous nous sommes étendus dans une rigole, pour échapper aux investigations des gardes. Là, nous restions immobiles comme des blocs de bois, le fusil collé contre le corps, la tête enfouie dans l'herbe glacée, tandis qu'un filet d'eau serpentait sous nos poitrines et trempait nos vêtements.

Une nuit, après avoir échappé presque miraculeusement aux gardes, mes compagnons jugèrent sans doute dangereux de

braconner plus longtemps. Leur instinct leur prédisant probablement un retour de leurs ennemis, ils remirent leurs armes sur l'épaule, et s'engagèrent dans un chemin frayé par les chariots des bûcherons, comme l'indiquaient les profondes ornières qui coupaient le sol de deux lignes parallèles. Bien que la route fût large, nous marchions à la file, silencieusement, à la manière des paysans qui vont à leur besogne. Jacques marchait devant, Charles suivait, je venais le dernier. Je m'appliquais à régler mon pas impatient sur leur pas lourd, méthodique et régulier. Bientôt je m'aperçus que nous n'étions pas dans le chemin que nous prenions d'habitude pour sortir de la forêt. Je compris où nous allions. L'idée que j'allais voir Madeleine, que je m'asseyerais auprès d'elle, que je lui parlerais, me rendit presque fou. Je ne sentais plus le sol sous mes pieds, je touchais le ciel du front.

— Charles ? criai-je doucement.

Le jeune homme se retourna. Il eut un mouvement de surprise en voyant ma figure rayonnante.

— Vous... vous rappelez-vous votre pro-

messe? demandai-je, en lui désignant d'un geste de tête la chaumière qu'on apercevait maintenant dans l'obscurité, grâce à sa fenêtre qui braséait comme si elle reflétait la flamme puissante d'un feu de forge.

La figure de Charles prit soudain une expression grave; il réfléchit quelques secondes :

— Oui, dit-il, je me la rappelle... Seulement jurez que, jamais, vous ne révélez ce que vous allez apprendre !

Comme j'ouvrais la bouche pour lui en faire le serment, il m'arrêta d'un geste : « Inutile »; et prenant son fusil en mains, il en fit jouer la gâchette d'une façon significative. Il tourna alors vivement sur ses talons et reprit sa marche. Mais son mouvement ne fut pas assez prompt pour que je ne visse passer dans ses yeux une lueur diabolique qui me fit frémir.

Cependant cette impression se dissipa rapidement. Ce ne fut qu'une piqure insignifiante dans le bonheur qui me dilatait l'âme. J'essayai de me représenter Madeleine telle que je l'avais vue la première fois. Son beau corps se cambrait devant moi, son visage

expressif et pur me considérait, des reflets irisés tremblaient dans sa magnifique chevelure noire. Mais comment allais-je l'aborder? Quelle conduite tiendrais-je en sa présence? Parviendrais-je à lui faire comprendre mon amour pendant cette première visite? Et si après je n'avais plus jamais l'occasion de la voir? — Je lui parlerai, pensai-je; de quoi? je n'en sais rien, mais quelque étranger à mes sentiments que puisse être le sujet de conversation que le hasard nous fournira, elle me devinera au son de ma voix. — Mon imagination s'emportait. — « Ah si je pouvais lui prendre un peu la main, me disais-je!... Si je pouvais prendre un instant sa main dans les miennes! » Mais je me rappelai avec quelle facilité j'avais perdu la tête la seconde fois que je l'avais vue, comment je m'étais rué follement sur la porte qu'elle venait de refermer, et je tremblai à l'idée de tout compromettre encore par une imprudence. Je me raisonnai, je fis appel à mon bon sens, je disposai mes batteries comme un Don Juan impassible qui médite une conquête, j'essayai d'envisager ma situation avec l'œil froid du diplomate, tandis que mon

cœur battait à se rompre dans ma poitrine.

Nous étions arrivés à la chaumière. En passant devant la fenêtre, je vis que la lueur rouge provenait d'un feu de bois qui flamboyait dans l'âtre. Jacques frappa plusieurs coups à la porte, méthodiquement. C'était de cette façon, sans doute, qu'il se faisait reconnaître, car nous entendîmes le craquement d'un lit (il était plus de minuit, Madeleine devait être couchée) puis un froissement rapide de vêtements qu'on passait à la hâte. Bientôt la clef joua dans la serrure, la porte s'ouvrit.

— Bonsoir Madeleine, firent Jacques et Charles.

— Bonsoir, répondit-elle d'une voix accueillante.

Mais quand elle m'eut vu dans sa maison, elle recula précipitamment contre le mur. Une pâleur mortelle se répandit sur sa figure, tandis que ses bras, écartés aux deux côtés de sa tête, faisaient un geste d'épouvante! Avec sa lampe dans sa main droite, dont la longue flamme ondulante se terminait par un filet de fumée noire, elle ressemblait à une vestale surprise par un ravisseur

au pied de l'autel. Ce qui se passa en ce moment dans son âme, Dieu seul le sait. Une tragédienne dont la figure exprimerait, en une minute, avec cette intensité, tous les sentiments qui jaillirent d'elle, pétrifierait son auditoire. C'était de la prière, de la haine, de la colère, de l'effroi, du désespoir. Tantôt ses yeux imploraient comme ceux d'un agneau qu'on égorge, tantôt sa respiration sifflait comme celle d'une vipère. C'était toujours la statue grecque que j'avais vue quelques semaines auparavant, c'était toujours ce corps de marbre dont les lignes pures se devinaient sous la robe, c'était la même figure altière de déesse, les mêmes yeux passionnés, la même chevelure mystérieuse comme une forêt au crépuscule. Mais la statue, à présent, semblait animée de la vie de mille êtres. Toutes les passions rugissaient à la fois dans sa poitrine et imprimaient simultanément leurs griffes sur ses traits pour leur donner un caractère surhumain. Elle m'attirait comme un gouffre, elle me transportait comme la vue de Dieu, elle me terrifiait comme une tempête. Si ses lèvres se fussent penchées

sur moi pour toucher mes lèvres et que ses mains, au même moment, se fussent nouées autour de mon cou pour m'étrangler, je serais mort avec le ciel dans le cœur !

Cependant Charles, s'étant placé entre nous, lui disait avec un sourire tranquille : « C'est une recrue, ne voyez-vous pas ? » et il montrait mon accoutrement. Cette intervention calma Madeleine ; après quelques instants, elle s'avança vers la cheminée — mais toujours craintive et défiante — et posa la lampe sur la tablette de vieux bois, qui courait le long du manteau. Elle vint ensuite s'asseoir à la table, vis-à-vis de moi ; tandis que Charles prenait place entre nous deux, à l'autre bout, en face du foyer. Jacques avait tiré une chaise près du feu, et il s'était placé là, concentré et indifférent à son habitude. Il bourrait maintenant sa pipe — une pipe en terre blanche que l'usage avait rendue grise — en pressant le tabac de son pouce gauche. Charles sortit de sa gibecière une bouteille d'eau-de-vie, puis, allongeant le bras, il prit lui-même quatre grands verres dans une étagère. En voyant la liqueur, les yeux de Madeleine

pétillèrent comme ceux d'un enfant devant qui on déballe des friandises. Elle y mouilla les lèvres, se purlécha comme une chatte, fit tourner le verre entre ses doigts en le caressant du regard, puis l'avala d'un trait. Charles le remplit immédiatement. Cela me fit une impression douloureuse, je détournai la tête.

La chaumière était meublée comme toutes les maisons pauvres. Il y avait quelques meubles en bois blanc; des assiettes d'étain dans un dressoir adossé au mur; un crucifix en cuivre sur la cheminée; deux lithographies coloriées représentant saint Léonard protégeant des mineurs, et saint Roch, en costume de pèlerin, exhibant la plaie de son genou; une vieille horloge, dont la gaine, qui avait eu les pieds mangés par la vétusté, reposait sur des morceaux de planches superposés; enfin, un lit dont la couverture avait été rejetée en paquet dans la ruelle, et qui conservait fidèlement les formes que le beau corps de Madeleine y avait imprimées. Un chapelet de morilles et une guirlande de fèves séchées pendaient dans un coin.

Mes yeux revinrent à Madeleine. Ses

deux coudes reposaient sur la table. Sa robe noire, mal agrafée et décousue par places le long des manches, montrait par ses hiatus des bras ronds et fermes et découvrait tout le cou, un cou de vieil albâtre, aux lignes moelleuses, et qui soutenait avec aisance une tête d'impératrice. Les seins bombaient le corsage et les cheveux ruisselant le long du dos couvraient la tête et les épaules d'un bouclier noir, que la flamme de la lampe parsemait d'écailles d'or. Une ombre tombait de cette chevelure sur le visage et en accentuait le mystère. La nacre des oreilles et le carmin des lèvres prenaient des teintes plus chaudes, les joues et le front acquéraient une pâleur mate, et dans ce crépuscule, entre leurs longs cils recourbés, les yeux brillaient doucement comme deux lampes de sanctuaire au tomber du jour. Ce que ces yeux disaient, ce que disait cette bouche imperceptiblement contractée par un léger pli ironique où il y avait de la tristesse, du défi et de l'amertume, bien que les lèvres de Madeleine fussent impérieusement scellées comme une dalle de tombeau, nul esprit

humain n'aurait pu le deviner. Tout cependant annonçait que cette femme était le sépulcre d'un secret. Le calme qu'elle gardait en ce moment lui coûtait visiblement des peines infinies. Je m'oubliais à contempler ses lèvres qui semblaient toujours près de s'ouvrir et qu'une volonté despotique rendait muettes. Mais ma pensée rebondissait à leur contact, comme le poing d'un prisonnier qui veut éprouver l'épaisseur des murailles de son cachot...

Assis devant le feu, les jambes croisées, Jacques continuait de fumer tandis que ses yeux regardaient au dedans de lui-même; Madeleine ne faisait pas un mouvement; de son côté, Charles, qui avait également allumé sa pipe et dont la figure disparaissait par moments derrière un nuage de fumée, avait l'air méditatif et songeur. De temps à autre, on entendait le glouglou de la bouteille, le choc des verres contre la table, une bûche qui s'écroulait dans l'âtre et, au dehors, le vent qui soufflait dans les arbres.

Cependant les yeux de Madeleine, d'abord effarouchés, avaient pris peu à peu de l'assurance. Bientôt, ils se promenèrent sur moi

sans crainte et finalement ils s'arrêtèrent sur mes doigts, qu'ils considérèrent longuement avec intérêt.

— Comme il a les mains blanches, murmura-t-elle avec un sourire enfantin. C'est un monsieur !

— Elle est folle ! pensai-je. Et une sueur froide me glaça les tempes.

Mais Charles, à ces mots, avait relevé brusquement la tête, comme un homme qui se réveille en sursaut. Sa figure s'était transformée. Il avait passé d'une indolence torpide à une vivacité extraordinaire, tel qu'un chat qui somnole, pelotonné et les paupières closes, à la lucarne d'un fenil et auprès de qui un oiseau étourdi vient soudainement se poser.

— Voyons, Madeleine, dit-il, en la perçant d'un regard autoritaire, racontez-nous comment vous avez tué le garde-chasse...

— Mais, s'écria Madeleine, en faisant un soubresaut d'épouvante, je n'ai rien tué... rien tué... — Et son œil effrayé parcourut circulairement la chaumière comme pour s'assurer que personne ne sortait des murs pour recueillir cette terrible révélation !

— Je n'ai rien... rien... tué... rien... murmurait-elle d'une voix de plus en plus faible, visiblement subjuguée par le regard de Charles, à la fois dédaigneux, calme et despotique comme celui d'un dompteur qui maîtrise un tigre.

— Mais cessez donc, m'écriai-je, en me tournant vers Charles, vous voyez bien que vous la faites souffrir !

Personne ne parut m'entendre, Madeleine même ne me regarda pas. Elle faisait tourner son verre entre ses doigts. Après quelques minutes d'un silence terrible, je la vis lever sur Charles des yeux douloureux.

« Il y avait... combien?... dit-elle. — Un mois? — Deux mois? — Oui, deux mois qu'*il* était parti. Chaque jour, le garde-chasse qui l'avait arrêté passait devant la maison. Chaque jour, je lui demandais poliment : « Reviendra-t-il bientôt ? » Il haussait les épaules, et répondait brutalement : « Je ne sais pas ! » — Sauf la dernière fois. La dernière fois, il avait l'air gai. Cela m'inspira confiance. — « Il va me donner de bonnes nouvelles, pensais-je. » — Mais à

peine avais-je ouvert la bouche qu'il me dit : « Inutile de songer encore à lui, il ne reviendra plus ! » — Je rentrai chez moi, sans savoir ce que je faisais. Je m'assis au coin du feu. De temps en temps, je me tâtais la tête ; il me semblait que j'avais reçu un coup de bâton sur le crâne. J'écoutais le balancier de l'horloge ; il disait : « Il ne reviendra plus ! » J'écoutais le vent ; il disait : « Il ne reviendra plus ! » — Vers le soir, une vieille femme du village vint chez moi. Elle était coiffée d'un grand mouchoir blanc qui lui cachait presque entièrement la figure, comme cela se pratique ici pour aller prier dans les maisons où il y a des morts. Elle s'assit devant moi et balbutia, en soupirant : « C'est un malheur...oui...un grand malheur ! » puis elle se tut... « Mais, m'écriai-je tout à coup, il ne peut pas être mort : *il n'a pas passé le tribunal !* » — « Il n'a pas passé le tribunal, non, répondit la vieille, sans lever la tête, mais il s'est révolté en prison, et comme on ne peut pas se révolter, ses gardiens ont frappé dessus ; ils lui ont fendu le crâne ! » — A ces mots, mon cœur se brisa ! Je restai devant le feu

immobile et froide comme une pierre. Combien de temps? Je n'en sais rien. A la fin, je m'aperçus que mon enfant pleurait. Il faisait nuit, la femme était partie. Je pris mon fils dans mes bras et je lui donnai le sein...

— Vit-il votre enfant, demandai-je?

— Non, répondit-elle, le bon Dieu me l'a repris... Je disais donc que je pris mon fils dans mes bras et que je lui donnai le sein. Je le replaçai ensuite dans son berceau, puis je me mis au lit. J'essayai de dormir, je n'y parvins pas. Je me tournai sur le côté droit, ensuite je me tournai sur le côté gauche. J'aurais voulu pleurer. Ah! j'aurais tant voulu pleurer! Mais je ne pouvais pas. Depuis lors, je n'ai jamais plus jeté une petite larme. Si je savais au moins où ils l'ont enterré, pensais-je, j'irais dire une prière sur sa tombe. Mais je me rappelai qu'étant enfant, on m'avait raconté que les condamnés, ça ne va pas dans la terre. On les charcute à l'hôpital.

Le lendemain, le garde passa devant la maison, à son heure habituelle. Je le vis à travers la fenêtre. Il me fit l'effet d'un homme qui

vivait dans un autre monde, un monde où l'on n'avait pas de soucis, où l'on n'avait pas d'inquiétudes, où l'on ne souffrait pas. Cet homme pouvait encore marcher dans la forêt avec plaisir, contempler les arbres pleins d'oiseaux, regarder le ciel à travers les feuillages, se pencher sur l'eau tranquille des mares... *Lui* ne verrait jamais plus tout cela...

Mais écrasez-le donc, écrasez-le donc, m'écriai-je, en tendant les mains vers les arbres sous lesquels le garde passait ! Rien ne bougea. Personne ne m'entendit. Je tombai sur une chaise et je regardai stupidement cet homme qui s'enfonçait dans la forêt d'un pas égal et indifférent, la canne sous le bras et suivi d'un grand chien noir... Lorsque je me retournai, mes yeux s'arrêtèrent sur un fusil pendu au mur. Son canon luisait ; il avait l'air grave et sombre. C'était la première chose qui m'intéressait depuis la douloureuse nouvelle qu'on m'avait apprise. Ce fusil paraissait aussi triste que moi. On aurait juré qu'il pensait à celui qui ne reviendrait plus. Il souffrait de son abandon et de son inertie. Plus je le regar-

dais, plus je me sentais liée à lui par un sentiment commun. Il me communiquait un peu de sa force et de sa tranquille colère. Cela me fit du bien, je me sentis revivre. Je ne me lassais pas de contempler cette arme. A la fin, elle m'a parlé. Cela, je le certifie : elle m'a parlé comme on parle au confessionnal, d'une voix solennelle qui m'a fait trembler !

Le lendemain, dans l'après-midi, à l'heure où le garde avait l'habitude de passer devant ma chaumière, je dépendis le fusil. Il était armé. Je passai la main sur le canon, qui brillait doucement. Une sueur glacée me mouilla le front, je me sentis défaillir. Je me laissai tomber sur une chaise. « Mon Dieu, m'écriai-je, que vais-je faire ? Seigneur, ayez pitié de moi ! » A ce moment, des pas se firent entendre sur la neige. Comment je me suis levée ? Je ne le sais pas. C'est une chose que je n'ai jamais pu comprendre, car tout mon corps tremblait comme une feuille. Enfin, une forme noire passa devant la fenêtre. J'épaulai. Ah ! ce fut épouvantable !... Les murs avaient des yeux, l'horloge avait des yeux, les arbres

avaient des yeux. Il me sembla que le monde entier me regardait. Le doigt qui touchait la gâchette fut comme paralysé. Tout mon sang me monta à la tête. J'eus un éblouissement, et je retombai, anéantie, sur ma chaise.

Quand je fus revenue à moi, je remis le fusil à sa place. Il me parut morne et triste. Il avait l'air de me faire des reproches. Ah! semblait-il me dire, tu n'as pas de cœur, *lui* t'aurais déjà vengée! Je me sentis coupable. Je tournai autour de la maison, en me tordant les mains de désespoir. «Pardon, pardon, m'écriai-je, je n'ai pas pu!» Mon enfant dormait. Je le contemplai quelque temps.

Le lendemain, à l'heure où le garde devait passer, je l'épiais, le fusil en mains. Quand j'entendis des pas sur la neige, j'éprouvai de nouveau un grand trouble. Autour de moi, il y avait encore des milliers d'êtres qui ne perçaient de leurs regards. Je me sentis sans force. Je ne parvins même pas à lever mon fusil. J'aurais pleuré de rage, si mes yeux n'avaient pas été desséchés. Je fis pourtant un violent effort. Il fut inutile.

« Décidément, pensai-je, cela ne peut pas se faire *pendant le jour...* »

La nuit me trouva à la même place, assise sur une chaise, en face de la fenêtre. Il n'y avait pas de lune, mais il faisait assez clair, grâce à la neige et à une multitude d'étoiles qui peuplaient le ciel. Vers minuit, je sortis tout doucement. La neige, qui était gelée, cria sous mes pieds. J'eus peur de ce bruit, qui s'entendait très fort dans le silence de la forêt. Je rentrai chez moi et je passai des bas par-dessus mes chaussures. Je marchai alors avec plus d'assurance. J'ignorais où je trouverais le garde qui devait faire sa ronde à cette heure, et cependant j'avais la certitude que je ne m'en allais pas au hasard. Quelque chose me guidait. Je marchai longtemps sans rien entendre que le frottement de mes pieds sur la neige. A l'aspect des arbres, je jugeai que j'étais au cœur de la forêt. Tout à coup, des pas crièrent à quelque distance. Mon cœur battit, mais je ne tremblai pas. Je me cachai derrière un chêne et j'attendis. Les pas se rapprochaient. Bientôt un homme déboucha des taillis. C'était le garde, je le reconnus, ainsi que

son chien qui le précédait. Comme il venait en droite ligne sur moi, je me reculai un peu pour n'être pas aperçue. J'aurais pu tirer déjà, mais je ne le fis pas. J'avais peur de le manquer. J'attendais, pour lui envoyer une balle à bout portant. Mais voilà que son chien s'arrête, lève la tête et se met à gronder. J'allais être découverte. J'épaule et je tire!..

Oh! il m'a semblé que j'avais brisé tout l'univers, tant le coup me parut formidable! Je me courbai comme si quelque chose allait me tomber sur les épaules. Quoi? Les arbres, le ciel? Je n'en savais rien. Mes oreilles chantaient. Je ne voyais plus. Enfin, l'espèce de brouillard qui m'enveloppait se dissipa. Le garde était couché sur le ventre, immobile, la tête enfoncée dans la neige. Son chien s'était enfui; je l'entendais galoper dans les fourrés. Moi, je ne bougeai pas. J'étais clouée au sol. Je regardais ce corps étendu par terre, sans songer à partir. Tout à coup, ah!... ne voilà-t-il pas qu'il fait un mouvement comme s'il allait se mettre debout!...

— Le saut de carpe, interrompit Charles!

... Je crus qu'il voulait sauter sur moi. De ma vie, je n'ai éprouvé une peur pareille! Je me rejetai contre l'arbre, et saisissant mon fusil par le canon, je l'élevai au-dessus de ma tête pour me défendre. Mais le corps était déjà retombé comme une masse. A côté de lui, il y avait un trou noir dans la neige. C'était le sang qui l'avait creusé en s'écoulant...

Alors, je me suis enfuie. J'ai couru longtemps. J'ai couru droit devant moi, cela je le jure, et pourtant voilà que je me retrouve brusquement devant le cadavre!... Oui, tout à coup je revis entre deux troncs d'arbres ce corps énorme qui avait l'air de terrifier tout ce qui l'entourait, tant il faisait silencieux à cette place! Son immobilité même épouvantait. Mon cœur battit à coups pressés, une bouffée de chaleur me monta à la tête, mes jambes flageolèrent. Jamais je n'aurais cru qu'un mort fût si effrayant! « Mon Dieu! Seigneur! m'écriai-je, où suis-je? qu'ai-je fait? Guidez-moi, mon Dieu! » Et je m'éloignai au galop. De nouveau, je courus pendant longtemps. Je brisais les arbustes des fourrés, je me déchirais aux

ronces, je laissais des lambeaux de chair aux épines. Et pas moyen de sortir de cette forêt. On eût dit qu'elle s'étendait à l'infini, à droite, à gauche, partout. Quelquefois, je m'arrêtais pour écouter. C'était comme dans un désert, rien ne bougeait. Ah! si j'avais seulement été enfermée entre des murailles, je me serais jetée la tête contre l'une d'elles et tout aurait été fini! Mais avoir devant soi l'espace libre et ne pouvoir se sauver!... Mon Dieu! Mon Dieu! — A la fin, je n'osai presque plus marcher. Il me semblait que j'allais de nouveau me retrouver devant le cadavre, et cette idée me terrifiait! Je regardai les étoiles. J'examinai les arbres. Comment m'orienter? Où était le nord? Où était le sud? — Tout à coup, une pensée terrible me traverse la tête: la porte de ma chaumière ne doit pas être fermée et mon enfant est seul... Ah! j'aurais voulu sauter d'un bond auprès de lui! Mon impuissance cette fois me tuait. Je crus que j'allais mourir. C'était atroce. Je levai au ciel des yeux pleins de rage. «Seigneur! m'écriai-je, que vous êtes cruel!» Enfin, voilà qu'un coq chante. Mes forces renais-

sent. Je me précipite. En quelques minutes j'arrive à la maison. La porte était fermée. Je respire. J'entre doucement, doucement. Le petit innocent dormait comme un bienheureux dans son berceau...

Oh! ce n'est pas difficile de tuer un homme (elle fit le geste de mettre en joue, et tout son corps fut secoué par un rire nerveux): on prend un fusil, on vise... et pan! — Mais c'est égal, ajouta-t-elle, en rejetant la tête en arrière et en étendant les mains comme pour écarter un spectre, c'est un terrible souvenir... un terrible souvenir!...»

Le silence retomba parmi nous. Mais j'entendais toujours vibrer ces petites phrases, exprimées d'une voix haletante... Seulement, c'était dans ma poitrine qu'elles vibraient maintenant. Elles m'avaient troué le cœur comme des glaives, et l'épouvantable désillusion qui s'était emparée de moi pesait sur elles et les enfonçait de plus en plus. Madeleine avait tout saccagé en moi par son récit, et c'était à travers ces ruines que je la contemplais. Je me sentais pour

elle une pitié immense, mais une pitié impuissante, c'était affreux ! La déception de cet amoureux, palpitant aux pieds de sa maîtresse, extasié à l'idée qu'il allait enfin voir les beautés divines d'un corps passionnément aimé, et découvrant tout à coup l'horreur de deux seins en décomposition, ne fut pas plus terrible que celle que j'éprouvai. J'étais et je devais rester plus étranger pour Madeleine que le plâtre enfumé de la muraille que ses yeux considéraient avec le regard fixe de la folie ! Les deux coudes appuyés sur la table, la tête dans les mains, ses cheveux éparpillés autour d'elle, elle ne faisait pas un mouvement, mais son corps était de temps à autre secoué par des soubresauts, comme celui d'une personne qui sanglote, seulement ses yeux restaient secs, aucune larme ne mouillait son visage. Ce fut alors que j'aperçus d'imperceptibles rides qui s'entrecroisaient en fines mailles sur sa figure. La statue grecque portait déjà sur ses belles formes la marque de l'implacable travail intérieur qui devait la détruire !

Roger s'arrêta ; sa voix s'était contractée ; ses paupières battirent comme pour refouler des larmes ; et laissant tomber sa tête pensive dans sa main droite, tandis que ses regards se fixaient sur les deux ou trois bûches qui achevaient de brûler, il resta silencieux pendant quelques minutes.

Lorsqu'il releva la tête, il paraissait calme. La brèche qu'il avait ouverte en lui et par laquelle j'avais pu voir son âme désolée et terrifiante comme une plaine volcanique, s'était refermée. Il me dit alors de sa voix habituelle, de sa lente, énergique et triste voix de résigné :

— Quand je suis revenu ici, je me suis empressé d'aller revoir l'endroit où s'étaient passés les événements que je viens de raconter. Je n'ai pu résister au désir de faire ce pèlerinage. — Vous ne me supposiez peut-être pas sentimental à ce point, ajouta-t-il, avec un faible sourire ! — La chaumière avait disparu. Madeleine était morte, d'après ce qu'on m'a dit. Le vieux Jacques également.

— Et Charles ? demandai-je.

— Charles ? C'est un des derniers cri-

minels qui ont été exécutés en Belgique par
la guillotine.



Un Réveillon

J'avais accompagné mes parents dans une ferme située au bout du village, où l'on faisait, ce soir-là, le réveillon de Noël. Les invités arrivaient par petits groupes. On les entendait de loin, car il avait gelé, et leurs sabots ainsi que leurs souliers cloutés faisaient un grand vacarme dans les rues silencieuses. Quand ils ouvraient la porte, une bouffée d'air froid pénétrait dans la maison. Les femmes enlevaient leurs cape-

lines et leurs châles, les hommes détachaient leurs écharpes et tous tiraient hors de mouffles en laine des mains rougies. Ils s'asseyaient ensuite autour d'un énorme poêle qui ronflait et au-dessus duquel la fumée des pipes s'amassait en nuage.

On nous avait placés, Marie et moi, auprès d'une petite table, dans un coin. Nous avions, devant nous, l'Almanach de Liège et une Bible merveilleusement illustrée. Après avoir longuement contemplé l'astronome coiffé d'un chapeau pointu à rebords constellés d'étoiles, qui regarde le ciel à travers une grande lunette, nous avons successivement admiré les naïves gravures qui symbolisent les saisons. Marie me demandait à tout moment des explications et, pour mieux les comprendre, inclinait sa tête espiègle sur mon épaule; je sentais contre ma joue le chatouillement de ses fins cheveux blonds, sa bouche carminée me souriait avec tendresse et ses yeux bleus plongeaient hardiment dans les miens leurs regards caressants. Nous allions passer à la Bible, quand la conversation engagée entre les personnes groupées autour du

poêle, cessa tout à coup. « Chut ! me dit Marie, en posant un doigt sur ses lèvres, on va conter une fable. »

Nous croisâmes les mains sur la table, en nous tournant du côté d'un vieillard que tout le monde contemplant avec curiosité, et qui paraissait réfléchir, la tête appuyée sur son poing fermé. A la fin, il redressa son maigre buste et, après avoir promené sur les assistants un regard malicieux, il commença : « Il y avait une fois...

A ce moment la porte s'ouvrit, une tête apparut dans l'entre-bâillement et une voix effrayée cria :

— On vient de trouver un mort dans la campagne !...

Tout le monde fut saisi de terreur et nous nous précipitâmes hors de la maison, à l'exception de quelques femmes. La rue était pleine de gens qui couraient au galop. La lune venait de se lever ; son mince croissant, aux bords légèrement irisés, brillait comme du cristal dans les profondeurs du ciel, des milliers d'étoiles scintillaient, et deux rangées de peupliers, qui dressaient leurs maigres squelettes le long des prairies,

répandaient sur la route des ombres bizarres et mystérieuses. Devant nous, les têtes de la foule ondulaient dans un grand bruit sourd; ce tumulte monotone était parfois rompu par un appel strident auquel répondait une voix enfantine et apeurée. Au bout d'un quart d'heure, nous étions en plein champ, et bientôt nous aperçûmes un attroupement au milieu d'un chemin de terre. Des gens, disposés en cercle, se penchaient au-dessus du cadavre d'un homme, étendu sur le flanc. Un des assistants, qui s'était mis à genoux, tirait de temps à autre une allumette de sa poche, la frottait contre sa cuisse, puis la promenait devant la figure du mort. On voyait alors son visage pâle et immobile, ses yeux blancs entre leurs paupières mi-fermées, ses lèvres pincées, les rides de ses joues et de son front; il avait les cheveux chenus ainsi que la barbe, qui s'étalait largement sur sa poitrine; son bras gauche était replié sous lui, tandis que sa main droite pendait au-dessus du sol, la paume en l'air; avec son corps énorme, qui barrait tout le chemin, il ressemblait à un guerrier des vieux âges.

— Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui connaisse ce mort, demanda, en se relevant, l'homme qui s'était agenouillé auprès du cadavre?

— Non, répondirent en chœur toutes les personnes présentes.

— C'est un mendiant, dit quelqu'un. Voyez, ses vêtements sont déchirés, voilà son bâton, là, dans l'ornière, et voici sa besace, ajouta-t-il, en ramassant par terre quelque chose qui ressemblait à un sac vide.

Un silence extraordinaire succéda à ces paroles, tout était calme autour de nous, on n'entendait que la respiration haletante des gens. Les plus peureux se tenaient derrière, immobiles et pensifs; de temps en temps, ils allongeaient la tête par-dessus l'épaule de leur voisin, pour jeter un rapide coup d'œil sur le mort. De tous côtés, la campagne, nue et plate, s'étendait à l'infini, comme un désert.

Tout à coup, un homme m'interpella :

— Tu n'as jamais vu de morts, petit?

— Non, dis-je, je n'en ai jamais vu.

— Alors il faut le toucher, sinon *il* t'apparaîtra toutes les nuits, dans tes songes.

J'eus un instant l'idée de m'enfuir, mais la peur de me trouver seul au milieu des champs solitaires me retint. Je m'approchai en tremblant de tous mes membres. Si ç'avait été pendant le jour, je ne me serais sans doute pas trop effrayé, mais toucher à ce corps immobile et colossal dans l'obscurité, sous les regards de ces figures vagues qui se balançaient en silence autour de moi, me paraissait quelque chose d'épouvantablement dangereux. Je me décidai, cependant. J'étendis la main... mais je la retirai aussitôt. Finalement, dans une résolution extrême, je la posai sur le front du mort. Dieu ! qu'il était froid ! J'en frissonnai de la tête aux pieds, une foule d'idées bourdonnèrent dans mon cerveau, et pendant quelques minutes, je ne vis plus rien qu'une masse noire qui se confondait avec la terre.

Cependant des pas résonnèrent dans le lointain, nous vîmes une petite lumière qui s'approchait en se balançant, et bientôt un homme, muni d'une lanterne, nous écarta pour arriver jusqu'au cadavre, auprès duquel deux ouvriers placèrent une civière.

A eux trois, d'un air dégagé, ils retour-

nèrent le mort, le mirent sur le dos, soulevèrent sa tête, puis approchèrent la lanterne de sa figure, qui apparut tout à coup violemment éclairée comme si elle se dressait au-dessus d'un brasier. Après l'avoir examiné avec attention, ils déclarèrent unanimement qu'ils n'avaient jamais vu cet homme dans le pays. Ils parlaient presque bas et très lentement ; dans ce morne silence, au milieu des gens terrifiés, leurs paroles acquéraient une solennité extraordinaire ; il me semblait, par moments, entendre des voix surhumaines qui sortaient des profondeurs de la terre. Ils prirent ensuite le cadavre par les épaules et par les pieds. Le froid l'ayant raidi, il se détacha du sol tout d'une pièce et les hommes gémirent comme pour soulever un tronc d'arbre. Quand il fut sur la civière, on lui croisa les mains sur la poitrine et, après avoir relevé sa tête qui se penchait en arrière, on se mit en marche.

Un homme cheminait devant, avec la lanterne dans sa main ; nous suivions en silence. Bientôt quelqu'un remarqua qu'il serait convenable de prier. Une vieille femme, courbée et maigre, commença le

chapelet. Nos voix formaient un bourdonnement lugubre, le bruit de notre marche inégale était rythmé par les pas cadencés des porteurs, la lumière de la lanterne, se réfléchissant dans la glace des ornières, projetait quelquefois sur nous un jet de clarté, et quand les inégalités du chemin forçaient les gens à s'écarter les uns des autres, je voyais le cadavre qui tremblait sur la civière.

Lorsqu'on fut arrivé aux haies du village, quelqu'un cria tout à coup : « Halte ! »

Tout le monde s'arrêta. Où allait-on porter le mort ? On ne s'était pas encore posé cette question, et bien que chacun fût plein de compassion pour le malheureux et se considérât obligé, par un sentiment naturel d'humanité, de lui rendre les derniers devoirs aussi décentement que possible, personne ne se souciait de recueillir chez soi le cadavre d'un homme qu'on ne connaissait pas. Nul donc ne répondit, et les porteurs, rangés à droite et à gauche de la civière, attendaient inutilement l'ordre d'avancer. Finalement, le fermier chez qui nous étions allés passer la soirée, s'approcha et dit :

— Il y a chez moi une étable vide ;

on pourrait l'y déposer provisoirement.

Le cortège reprit sa marche. Nous étions maintenant sous les peupliers dont les branches nues se profilaient sur le ciel où la lune continuait sa lente et sereine ascension.

Quand nous pénétrâmes dans la cour de la ferme, trois chiens se précipitèrent en aboyant. La porte de la maison s'ouvrit et des femmes parurent sur le seuil. Il se produisit ensuite un grand va-et-vient, des lanternes coururent de-ci, de-là, car il fallait débarrasser l'étable des harnais et des instruments aratoires qu'on y avait remisés. Pendant ce temps, le cadavre reposait toujours sur la civière, au milieu du fumier.

Enfin, on le transporta dans l'étable, où on le plaça sur un tas de paille qu'on avait arrangé en manière de plan légèrement incliné. Une femme enleva des toiles d'araignée qui pendaient dans un coin, une autre apporta un christ qu'on déposa sur la poitrine du mort, tandis qu'une troisième nouait un chapelet autour de ses pouces. On récita ensuite trois *Pater* et trois *Ave*. Avant de se retirer, chacun le contempla longue-

ment : malgré l'écorchure qu'il s'était faite à la joue en tombant, sa figure était sereine et digne, et sa grande taille ainsi que sa longue barbe le rendaient majestueux comme un évêque.

Lorsque nous fûmes de nouveau réunis dans la maison, nous éprouvâmes d'abord un sentiment de bien-être ineffable. Tout en jouissant de la douce chaleur du foyer, nous regardions avec plaisir les figures de nos voisins, qui nous apparaissaient rayonnantes de vie et débarrassées de tout mystère, et chacun se félicitait intérieurement de ce que ni lui, ni aucun de ses proches ne fût la victime d'un malheur qui aurait pu nous atteindre aussi bien que cet inconnu, qu'on venait de trouver sans vie au milieu des champs. Nos pensées s'assombrirent bientôt. Le mort nous obsédait, nous nous sentions incapables de parler d'autre chose, mais comme nous ne voulions pas engager une conversation lugubre, tout le monde se taisait et un silence pénible régnait dans la maison.

Nous entendîmes des voix dans la rue : des gens, sans doute, s'étaient groupés

devant la ferme pour discuter l'événement.

Soudain notre hôte se tourna vers un domestique :

— Faites entrer les chiens, dit-il, car ils vont hurler si on les laisse dans la cour.

Les trois chiens entrèrent l'un après l'autre, la tête basse ; ils se glissèrent entre les chaises et s'étendirent docilement sous le poêle.

Mais qui était donc cet homme qu'on n'avait jamais vu dans le pays ? D'où venait-il ? A quoi avait-il pensé avant de mourir ?

— Il doit avoir souffert terriblement, dit quelqu'un ; avez-vous remarqué comme il avait gratté le sol autour de lui ?

— Oui, répondit un autre, les extrémités de ses doigts étaient rongées jusqu'à l'os.

Cependant, au dehors les voix s'étaient tues, un grand calme planait sur la ferme, mais bientôt des airs de violon et d'accordéon se firent entendre dans le lointain ; d'autres gens, réunis comme nous pour se divertir en cette nuit de Noël, faisaient de la musique, ils chantaient aussi et des lambeaux de couplets s'élevaient de-ci, de-là, dans le silence. Cette joie qui, en d'autres

temps, n'aurait pas manqué de nous égayer, nous enfonça plus profondément dans nos pensées sombres; elle ne semblait pas pure, d'ailleurs; une sorte de tristesse vague s'y mêlait, elle avait quelque chose de funèbre qui s'accordait avec nos mélancoliques réflexions sur la fragilité de la vie humaine.

— Tu as touché le mort? me demanda soudain Marie.

— Oui, dis-je.

— Avec cette main-là?

— Oui, avec cette main-là.

Elle la prit dans les siennes, l'examina curieusement, puis la repoussa avec dégoût.

— Voyons, s'écria le fermier sur un ton gai, nous ne sommes pas ici pour nous ennuyer. Cet homme est mort, nous aurons beau songer à lui, nous ne le ressusciterons pas. Il meurt, du reste, des gens tous les jours. Les cimetières en sont pleins... Tout à l'heure, on avait commencé une fable, ajouta-t-il, c'est le moment de l'achever. Puisque nous sommes bien portants, jouissons de la vie car, nous aussi, nous devons mourir un jour ou l'autre.

De nouveau, le vieillard au maigre buste

promena sur l'assistance son regard malicieux et dit, après avoir toussoté pendant quelques instants : « Il y avait une fois...

Mais les paroles du fermier ayant impressionné une petite vieille femme, celle-là même qui avait conduit le chapelet, derrière le mort, elle murmura d'une voix faible et tremblante sans se préoccuper du narrateur :

— Dieu veuille que ce soit dans un lit, sans trop de souffrances, au milieu de notre famille, et après avoir reçu les derniers sacrements.



Le Vagabond

Mon plaisir serait d'aller toujours droit
devant moi, sans savoir où, et de voir toujours
des pays nouveaux.

CH. BAUDELAIRE.

En ce jour de kermesse, des paysans sont
affalés sur les chaises et les bancs d'un
estaminet. Silencieux comme des chrétiens à
l'office, ils paraissent également plus las que
s'ils avaient cheminé pendant des heures et
des heures, par le vent et par la pluie,
derrière leurs bœufs et leurs chevaux, au

milieu des campagnes inclémentes et sous un ciel renfrogné d'automne.

Les vieux ont des casquettes à grandes visières, des blouses déteintes, des pantalons trop courts, des souliers difformes et bien cloutés dont ils ont assoupli le cuir en les frottant avec une couenne de lard. Leurs mains mi-ouvertes, aux doigts spatulés et encroûtés de terre, ressemblent à des outils mal récurés. Tandis qu'ils têtent, avec un léger claquement des lèvres, les tuyaux de leurs pipes, sur leurs yeux tristes et sombres comme des jours de souffrance, les paupières s'abaissent et se relèvent avec une automatique lenteur. Nulle pensée ne palpite en leurs cervelles. Ils n'ont plus de désirs, plus d'espairs. Derrière eux, il y a des jours sans pain; des maladies, des cadavres; la bise les a fait grelotter, l'hiver, au coin de l'âtre; ils ont hoqueté dans les cimetières; souvent à genoux, les mains jointes, au bord d'une route, au coin d'un bois, ils ont imploré, oh! bien inutilement, les Vierges miraculeuses; — et maintenant, ils sont pareils aux arbres morts dont les

branches noires se courbent docilement quand le vent les flagelle.

Les jeunes sont rasés de frais, ils ont les cheveux pommadés et fument des cigares d'un sou, qu'ils approchent et écartent de leurs lèvres avec d'infinies précautions, car des flammèches, en tombant, pourraient endommager leurs sarraux — des sarraux neufs, luisants, striés de nombreux plis, et qui s'évasent autour de leurs corps à la façon des crinolines. Eux aussi sont muets. Au milieu du village, un orgue de Barbarie remplit cependant l'air de sa musique languoureuse, mais leurs cœurs refusent de s'éveiller à cet hallali de l'amour et de la joie, comme s'ils en soupçonnaient la trahison, et s'ils devinaient qu'un jour ce même orgue reviendra à la même place, jouera le même morceau et que cela retentira alors dans l'espace comme le *De Profundis* de leurs illusions et de leurs espérances!

Tous donc s'enfoncent dans une torpeur où l'oubli miséricordieux endort leur pensée, et si profondément que c'est à peine s'ils s'aperçoivent de l'arrivée d'un intrus

qui va s'asseoir sur une chaise à côté du poêle.

Cet homme est très grand et plus sec qu'un ascète, avec deux yeux de fièvre dans une face anguleuse. Il semble que les soleils caniculaires, la poussière des routes et l'eau du ciel aient désagrégé son corps, car il est usé et cannelé de rides ainsi que ces statues de plâtre qu'on trouve dans les parcs abandonnés. Son pantalon de velours brun, blanchi aux genoux, est retenu par une corde qui lui ceint les reins, sa chemise a perdu ses boutons et l'on voit, par l'ouverture de sa camisole, les poils grisonnants de sa poitrine. Deux mèches de cheveux, s'échappant de dessous sa casquette, collent des plaques fauves à ses tempes. — Il croise les jambes, allume sa bouffarde, avale un verre, puis un autre, et dévisage avec impertinence les mornes consommateurs qui l'entourent.

— Je suis né ici, s'écrie-t-il tout à coup... Ici! répète-t-il, en frappant violemment son pied contre le sol. Dans ma jeunesse, il y

avait une chaumière en torchis, à cet endroit. Maintenant, c'est une jolie maison! Une maison en briques... Hum! Hum!... Ah! je connais votre pays! J'ai retourné cette terre! (De nouveau, il frappe le carreau d'un violent coup de pied.) J'ai porté, ici, du mortier sur mes épaules, des sacs de charbon sur mon dos. Ce brigand-là, fait-il, en montrant du doigt, avec un geste de colère, à travers la fenêtre, le soleil que voile à demi un nuage cendré, m'a souvent grillé la peau! Mais il y a longtemps de cela... longtemps!... Il y a des années que j'ai pris possession du monde, — (et son bras allongé décrit un demi-cercle devant lui). Je suis parti sans sou ni maille. Je m'en suis allé à l'aventure. Pour tout conseiller, j'avais ma fantaisie. Comment j'ai vécu?... Ça... mes amis... En tout cas, je rentre ici la tête haute! Jamais je n'ai commis de bassesses! Mon front ne s'est courbé devant personne. Personne, jamais, n'a pu me faire dire « oui » quand il me plaisait de dire « non ». Il m'est cependant arrivé d'avoir affaire à d'étranges gaillards, à des gens qui vous auraient coupé la tête comme à des

limaces, sans trembler... Si j'ai quelquefois souffert?... Peut-être... Qui n'a pas souffert?... Mais quand je me sentais mal quelque part, je m'en allais ailleurs. J'ai été dans les pays chauds; j'ai été dans les pays froids. Quand le soleil se lève, je sais d'où il sort; quand il se couche, je sais où il tombe. Il n'y a pas une grande ville à cent lieues d'ici que je ne connaisse! Questionnez-moi sur n'importe quels monuments — palais, tours ou églises — je vous répondrai. J'ai bu du cidre en Normandie, — dit-il en ouvrant des yeux ravis, — du vin authentique dans le Midi, à l'époque des vendanges, comme vous n'en trouverez pas au ciel, et ces mains, ces mains que vous voyez, ont cueilli des oranges dans des bois parfumés. J'ai vu des aigles en Hongrie, des ours dans les montagnes de glace. J'ai trempé mes pieds dans la mer. Ce doigt, fait-il, — en essayant de redresser l'auriculaire racorni de sa main gauche, — ne remue plus, il a été gelé!

Ah! c'est un grand bonheur que de pouvoir porter ses pas où l'on veut! Quand on passe d'un pays dans un autre, c'est comme

si l'on changeait de cœur. Malgré mon âge, mon corps est souple comme le bois d'une arbalète. Mille tonnerres ! vous êtes des cadavres à côté de moi !

Oui, c'est bon de voyager ! Mais c'est bon aussi de s'arrêter quand on veut, de se laisser vivre comme la plante qui pousse, d'oublier le passé de ne pas se casser la tête à propos de choses qui ont été et que nous ne saurions faire renaître, de ne pas songer à l'avenir, à des choses qui arriveront comme des numéros qu'on tire d'un sac, favorables ou funestes, au gré du hasard, au petit bonheur de la fatalité. Ainsi, tu es assis au bord d'une rivière, sous un saule. Tu ne penses à rien. L'eau coule à tes pieds. Tu la regardes, tu ne regardes que cela. Cela suffit : tu es heureux. Voici qu'une feuille arrive au fil du courant. Elle tourne, elle danse sur les vagues. Tu l' observes : elle s'approche, elle passe devant toi, elle s'éloigne, elle disparaît... C'est tout, n'y songe plus. N'y songe plus ! Ne te demande jamais d'où viennent les choses, ni où elles vont. Une feuille tombée qui file

sur l'eau... La vie qui s'écoule... L'une et l'autre dansent et tournoient tant qu'elles peuvent... Un jour, un rien les accroche. La vase s'en empare. *Quelqu'un* met son pied dessus. Amen !

On apprend à raisonner, en courant le monde... Du reste, ceci n'est pas vide, dit-il, en se frappant la tête du plat de la main. Il y a là un coffret plein de bijoux (et il s'étreint le front avec ses cinq doigts). Je n'en ai malheureusement jamais possédé la clef. Mon esprit est comme une bonne terre que la bêche n'a jamais touchée. Il y pousse pêle-mêle des orties et des chardons, des roses et des tulipes. Et quand une mauvaise graine y tombe, et qu'une plante funeste menace d'étouffer les autres, voici ce qui l'en expulse (il élève son verre lentement, gravement, comme un calice, au-dessus de sa tête). Savez-vous ce qu'il y a là-dedans ? Non ! Là-dedans, il y a de l'or, il y a de la musique, il y a des femmes plus belles que des princesses, il y a le bon Dieu et ses anges ! — J'ai bu dans toutes les auberges, dans tous les cafés, dans tous les bouges,

avec le premier passant venu, pauvre ou riche. Je me suis réveillé dans des étables, dans des granges, sous des hangars, dans des encoignures de portes, dans des parvis d'églises. Comment j'étais arrivé là? Peuh! Je ne songeais pas à me le demander! Un jour même, en ouvrant les yeux, je m'aperçois que je suis étendu dans une espèce de grenier où la lumière tombait par une grande fenêtre. «Hé! hé! me dis-je, tu ne dois pas être arrivé ici par le chemin ordinaire! Tu dois avoir marché sur les toits pendant la nuit.» Et cette idée que je rentre maintenant au gîte par la route des chats me secoue d'un rire énorme. Je me lève, je me promène et je regarde. Il y avait des bahuts en chêne dans des coins, des tableaux aux murs, des bustes sur des socles, et sur de vieux divans, des dessins, des gravures, des bibelots... Tout à coup, une porte s'entrebâille, et je vois apparaître une tête pâle avec de longs cheveux. Je me mets au port d'arme. L'homme s'approche. «On a bien dormi?» me demande-t-il, en riant. «Comme sur la plume et le duvet,» dis-je. Alors voilà que, sans plus de façon, il me tourne

à droite et à gauche, me fait virer sur mes pieds, me relève le menton, puis s'éloigne et me contemple comme une bête curieuse. — Veut-il se moquer de moi? Est-ce un fou? — La moutarde allait me monter au nez, quand une petite servante arrive avec un pot de bière. Je me décide à attendre la fin de l'aventure. L'homme s'approche de nouveau. Il me manipule comme une pâte. « Incline la tête... Làâ! — Fixe ce point... Làâ! — Appuye ton poing sur la blanche... Làâ! » Et le voilà qui se met à me dessiner !...

Dans des tableaux qui décorent maintenant des châteaux et des palais, je suis représenté en berger, au milieu d'une grande plaine, avec une houppelande sur le dos et entouré d'un troupeau de moutons. — Ailleurs, je figure un saint réfugié sur un rocher, dans le désert. Assis au pied d'une croix, sur une grosse pierre, je lis dans un livre, ouvert sur mes genoux; il y a une cruche d'eau et un morceau de pain dur à mes côtés, et aussi loin que le regard porte,

on ne voit que des rocs, des rocs nus, toujours et toujours des rocs.

On m'a peint également en roi d'orient. Il y a tant d'or, tant de diamants, tant de pierres précieuses sur mes vêtements et sur mon trône qu'il est impossible de me regarder sans cligner des yeux. C'est comme si l'on contemplait le soleil. J'ai un lion à ma droite, un tigre à ma gauche. Devant moi, des parfums brûlent dans des vases d'argent. Et sur de riches tapis, le long des murs, contre de fines colonnes de marbre, et au centre de la salle, autour d'un jet d'eau, des femmes sont étendues dans des poses langoureuses. Elles n'ont pour tout vêtement qu'une manière de manteau ou plutôt un grand voile retenu à leur cou par une agrafe en diamant. On voit leurs poitrines blanches et dures, leurs cuisses rondes et polies, leurs pieds tout petits, tout mignons, qui jouent avec les franges des tapis. Elles ont des chevelures noires, blondes ou rousses, qui tombent derrière elles ou frissonnent autour de leurs fronts et sur leurs épaules. L'amour fait étinceler leurs

yeux et frémir leurs bouches. Elles sont tout amour. Un amour... aaah! mes amis!... s'écrie-t-il, en levant au ciel de longs regards d'extatique.

J'ai servi de modèle également pour des statues de héros. Si vous allez à Paris — mais vous n'irez jamais nulle part, il vous a poussé des racines sous les pieds — vous verrez au milieu d'une place la statue d'un vieux guerrier, avec un bouclier au bras gauche, une large épée dans sa main droite et un arc sur son dos. Regardez sa tête! C'est celle-ci, dit-il, en redressant orgueilleusement son chef et en faisant peser sur ses auditeurs un regard impérial! Cet homme s'était battu toute sa vie, il avait conquis des peuples et renversé des rois. Il s'appelait... Voyons... il s'appelait... Ah! je ne sais plus... Il y a un peu de confusion là-dedans, fait-il, en se frappant le front. J'ai vu trop de choses!...

L'ai-je admiré ce guerrier-là! C'est de son temps que j'aurais dû vivre! Quand on me parlait des gens de cette époque, le diable s'emparait de moi. Je m'en allais avec eux

d'un bout de la terre à l'autre. Je couchais sous leurs tentes, dans des plaines immenses. Je me ruais à l'assaut des villes. Je tremblais de bonheur en passant sous des arcs de triomphe. Quels hommes, mes amis!... J'ai vu des monuments qu'ils ont construits. On n'en sait pas l'âge. C'est aussi vieux que le monde. Il y a des siècles et des siècles qu'ils sont abandonnés. Ils n'ont plus de toiture, plus rien qui les protège! Et leurs murailles pourtant restent debout, comme des pans de rochers, avec de l'herbe à leurs sommets et des nids d'oiseaux dans leurs crevasses!

C'est entre de pareils murs qu'il faut dormir pour avoir de beaux rêves. Le sommeil là-dedans est plus doux qu'ailleurs. Chaque fois que je m'y suis réveillé, il m'a semblé que tout l'air du ciel était descendu dans ma poitrine, tant je me sentais fort, léger et jeune.

Il m'est aussi arrivé d'y pleurer, tout seul, sans motif, sur une pierre. Les larmes qui coulaient sur mes joues étaient chaudes comme une sève et toutes les ardeurs du printemps bouillonnaient en moi... Il y a

des haleines de femme dans les brises qui soufflent parmi les ruines comme dans les vents d'orage... Il y en a, s'écrie-t-il, avec colère, en voyant sourire les paysans, il y en a... L'an passé, au mois d'août, je m'étais assis contre un pan de mur, tout ce qui reste — avec une voûte de cave — d'un vieux château de l'Ardenne. J'avais autour de moi du lierre, des buissons d'aubépine et de sureau; devant moi, la vallée où se trouvait un village coupé en deux par une rivière. Je regardais les maisons avec leurs murs blancs et leurs toits rouges, en partie cachés par les arbres. Autour de moi l'air vibrait, des voix indistinctes murmuraient sourdement à mes oreilles. J'étais à la fois heureux d'être seul et j'aurais voulu me trouver parmi les habitants de ces maisons. Tout à coup quelqu'un chanta, au loin, en s'accompagnant d'une guitare. C'était une voix frêle, ardente et mélancolique, une voix de jeune fille ou de garçonnet. Le chanteur traversa le village. Je l'avais entendu à l'est; sa voix, qui couvrait la vallée, franchit la rivière; elle marcha vers le nord et soudain s'arrêta... Je tendis l'oreille dans

l'espoir de la réentendre, j'écoutai longtemps — mais plus rien, plus rien que le silence.

Je descendis la montagne. Les rayons du soleil déclinant, le murmure de la rivière, le chatouillement des broussailles à travers lesquelles j'étais forcé de me frayer un chemin m'entraient jusqu'à l'âme et me rendaient plus faible qu'un enfant. Comme j'allais pénétrer dans le village, je m'arrêtai brusquement... Je bondis de révolte ! Quel sentiment méprisable me poussait donc ? Moi, qui n'avais jamais mendié d'affections, qui m'étais toujours tenu dans la société comme l'aigle dans les montagnes, allais-je maintenant aller rôder comme un enfant prodigue sous les fenêtres des hommes ?

Je tournai sur mes talons.

Mais à ce moment-là, la petite voix frêle ardente et mélancolique vibra de nouveau...

Je connais les chants de tous les oiseaux. En été, j'ai passé des journées entières dans les bois, couché sous un arbre, pour étudier leurs roulades et leurs trilles. J'ai la tête pleine de leurs chants. Quand je me recueille, je les entends. Je ressuscite quand

je veux leurs mélodies. Mais rien, jusqu'alors, ne m'avait passionné l'âme comme cette étrange voix ! Aussi je n'y pus résister. La folie m'emporta, et bientôt je me trouvai en présence d'une petite bohémienne qui chantait en jouant de la guitare, au milieu d'un groupe d'enfants. Elle se tenait toute droite, avec un air candide, comme une sainte. Le soleil faisait miroiter ses cheveux noirs ; ses yeux de velours, ombragés de longues paupières, regardaient le ciel ; ses lèvres moelleuses, pleines de sang chaud, rutilaient comme les pétales d'un coquelicot ; et sous son léger corsage, ses petits seins s'élevaient et s'abaissaient suivant le rythme de la chanson. Les hommes avaient quitté leur besogne pour venir l'entendre, les femmes se penchaient aux fenêtres, les vieillards battaient la mesure avec leurs mains tremblantes sur les seuils des portes, tandis que les enfants la suivaient partout avec des yeux ravis... Je m'abandonnai, moi aussi, au bonheur de la contempler. Je me mêlai aux enfants ; je ne me lassai pas de l'entendre, je ne me lassai pas de la regar-

der. Je la suivis de maison en maison, de rue en rue, jusqu'au soir.

Quand la nuit tomba, elle se dirigea vers l'entrée des champs où une voiture de bohémien était arrêtée. Je la suivis encore. J'étais gêné, honteux ; cela ressemblait vraiment à de l'espionnage. Quelquefois, elle se retournait, comme si ma présence l'avait inquiétée. Je m'approchais alors de la haie qui longeait le chemin et je faisais semblant de recueillir les épis arrachés par les branches aux chariots des moissonneurs. Quand elle fut entrée dans la voiture, je me sentis mortellement triste. J'allai m'asseoir sur un fossé, en face de la voiture, et je regardai sa petite fenêtre éclairée. Le soleil, couché depuis quelque temps, avait laissé derrière lui un immense éventail rose ; bientôt les lignes de l'éventail se brouillèrent, le rose devint rouge, puis le rouge tourna au pourpre sombre et tout l'occident fut barbouillé de sang caillé. Sur ce ciel tragique, les ruines que je venais de quitter, détachaient de noirs lambeaux de murailles. Un courant froid me traversa de la tête aux pieds comme si j'avais vu devant moi ma

propre image ! Je baissai les yeux, en poussant un soupir. « Prends garde ! me dis-je. Ces choses-là ne sont plus de ton âge, tu joues avec le feu, tu braconnes sur des champs qui te sont désormais interdits. Prends garde ! Prends garde ! » Après tout, n'avais-je pas fait ma part ? Mon estomac a quelquefois eu faim, mais mon cœur, s'écria-t-il, en plaçant avec orgueil la main sous son sein gauche, a toujours mangé comme un tigre. D'ailleurs, qu'est-ce qui me captivait chez cette fillette ? J'avais posé mes lèvres sur des yeux plus brillants et ombragés de cils plus longs et plus noirs, des poitrines plus parfaites avaient battu contre ma poitrine, j'avais mordu dans des gorges plus pures. — Mais cette pensée, au lieu de me calmer, me fit rêver à des joies auxquelles je ne voulais pas renoncer. — « Quel mal y aurait-il, me dis-je, à aimer cette enfant ? Tu es heureux de l'aimer, pourquoi t'interdire ce bonheur ? Ce qui arrivera... qu'importe ! Le soldat blessé à mort sur le champ de bataille, souffre terriblement en songeant à sa vie passée, il se roule, gémit, et grince des dents, mais si le

hasard amène un ennemi à sa portée, avec quelle joie il lève son bras tremblant et frappe une dernière fois ! La mort peut venir après cela, elle le trouvera souriant et radieux. Imite-le ; ne ferme pas ton cœur au dernier rayon de soleil qui veut y entrer ! L'espoir chantait en moi. Il me sembla que la lumière qui éclairait la fenêtre de la voiture brillait plus vivement. Je la regardai avec tendresse. Je concentrais toute mon âme sur elle. Elle était tout pour moi... lorsqu'elle s'éteignit brusquement !

Je me levai et m'en allai à l'aventure. Je regardai les champs, les arbres, le village, le ciel. Qu'est-ce que des champs, des arbres, un village, un ciel ! Est-ce que tout cela peut vous dire une parole quand vous souffrez ? « Que ne suis-je mort ! » m'écriai-je, en me laissant tomber dans une pièce de luzerne. Je roulai pendant quelque temps cette idée dans ma tête. Puisqu'il faut y passer... un peu plus tôt... un peu plus tard... Je pris mon couteau. Je l'ouvris... Je ne suis pas un lâche ! Je vous prie de croire que je ne suis pas un lâche ! Je me battrais contre un lion. Eh bien, je n'ai pas eu le

courage de me tuer ! Je suis resté toute une nuit à me rouler, à me tordre, dans cette luzerne.

Les jours qui suivirent, je tournai autour des bohémiens comme un chien errant. Avec l'argent que je mendiais, j'achetai des friandises et je les partageai entre leurs enfants. Je volai du foin pour leur cheval. Je m'arcboutais contre la voiture quand il fallait gravir les montées. Je me fis domestique, je me fis charretier. Je me serais couché dans la boue, j'aurais lapé la boue pour faire plaisir au dernier d'entre eux. Malgré cela, je ne fus remarqué de personne. C'est à peine si les hommes, avec leurs yeux noirs, leurs barbes et leurs cheveux d'ébène, qui d'habitude fumaient leurs pipes tout le long du jour, accroupis contre un fossé, levaient de temps à autre un regard sur moi. Seul, le plus jeune m'observait par moments avec des yeux qui me troublaient et m'effrayaient. Parfois même, quand je marchais à côté du cheval, il prenait le fouet et, tout en faisant semblant de viser la bête, il m'enveloppait d'un coup terrible. Hâââ ! quelles souffrances !

J'en restais courbaturé pendant des heures. Toutefois, je serrais les dents. Je refoulais mes larmes. Je suçais, avec mes lèvres, le sang de mes poignets déchirés... Mais j'oubliais tout cela quand l'enfant chantait, quand je la voyais droite et immobile comme une idole, les yeux levés au ciel, faisant courir ses petits doigts sur sa guitare.

Avez-vous déjà vu des panthères? Lorsqu'elles sont couchées dans leurs cages, leurs corps ramassés en demi-cercle, leurs têtes appuyées sur leurs pattes étendues, elles paraissent si froides et si indifférentes, avec leurs yeux indolents, qu'on croirait aisément que rien ne serait capable de les tirer de leur torpeur et qu'un enfant pourrait leur donner à manger dans la main. Mais qu'une mouche seulement se pose sur leur dos, et voilà qu'elles bondissent et jettent du feu par les narines et par les yeux.

La petite bohémienne était calme et indifférente comme une panthère qui sommeille. Elle n'entendait rien, ne voyait rien. Ses chansons ne l'émouvaient pas, sa musique non plus. De temps à autre seulement, sa

gorge battait un peu plus vite. En ces moments-là, je la soupçonnais d'avoir quelquefois des réveils de panthère... J'avais envie de me rouler par terre, de crier mon amour, de le hurler. Si elle m'avait regardé, mes amis, si son œil froid se fut arrêté un peu plus longtemps sur moi que sur les autres personnes qui l'entouraient, ah! je serais devenu fou! Mais, je ne crois pas que je l'aie jamais intéressée. Elle ne m'a jamais remarqué, elle n'a jamais pensé à moi. Comme elle ne parlait qu'une langue inconnue, il ne m'a jamais été possible, non plus, de lui rien dire. Je l'ai contemplée à distance. Je l'ai admirée comme une fleur...

Une nuit, nous couchâmes tous ensemble dans une grange. C'était la première fois que je me trouvais sous le même toit avec les bohémiens. L'obscurité était si grande, dans l'aire où nous étions étendus sur des bottes de paille, que nul ne pouvait voir son plus proche voisin. Où était la petite chanteuse? Près de moi, peut-être. C'était peut-être sa respiration, cette respiration régulière et calme que j'entendais derrière ma tête. Je ne dormis pas. Je souffrais

comme un loup affamé qui renifle l'odeur d'un agneau. Ma nuit ne fut qu'un long rêve, un cauchemar épouvantable. Je fis de plus cruels efforts pour me tenir immobile qu'un condamné n'en fait pour s'arracher de son gibet. Quand le jour parut et qu'un rayon de lumière entra par l'œil de bœuf, je regardai autour de moi. Des corps se dessinaient dans la pénombre. Mais ce n'étaient encore que des masses informes. Peu à peu, je reconnus des hommes, je reconnus des femmes; mes regards s'arrêtèrent sur des enfants. Enfin, j'aperçus la fillette!... Elle n'était qu'à quelques pas de moi. Je n'avais qu'à me traîner un instant pour être auprès d'elle. Je me tournai sur le ventre. Imbécile! je n'avais pas prévu qu'on pourrait m'entendre. Le bruit que je fis remplit la grange; je crus que tout le monde allait s'éveiller. Épouvanté, je me replongeai dans la paille. Mais personne ne bougea. Seul, me sembla-t-il, un homme, le plus jeune, celui-là même qui m'allongeait parfois de si terribles coups de fouet, fit un léger mouvement. Comme cela ne se répéta pas, je crus à une illusion et la tran-

quillité me revint. Après quelques minutes, je me traînai sur le ventre, en m'aidant de mes coudes. La clarté s'étendait de plus en plus. Je distinguais tous les traits de la fillette. Elle dormait paisiblement comme une petite vierge, ou comme un oiseau ! Je me frottai les yeux pour la mieux voir. Elle était couchée sur le dos, la tête inclinée de mon côté. On eût dit qu'elle me tendait sa bouche. Mon cœur battait, mes mains tremblaient. J'avancais, j'avancais... Son souffle frôlait mes lèvres...

Malédiction ! voilà que j'entends comme le bondissement d'un chien dans la paille ! Le jeune homme, qui m'avait observé, fonçait sur moi ! Je me ramassai comme je pus. Je sautai vers la porte, mais elle était fermée et mes ongles se cassèrent sur la serrure. Je me retournai. Comme une bête acculée dans l'angle d'une étable, je fis face à mon adversaire... Pendant longtemps, ce fut un combat terrible... oui terrible !... Car je connais tous les secrets de la lutte. J'ai une charpente de fer. J'ai des muscles d'acier. Malheureusement, ce chenapan avait pour lui la jeunesse. Ah ! la jeu-

nesse!... la jeunesse!... Si j'avais eu vingt-cinq ans... Mais j'étais vieux, mes amis, j'étais usé. Un vieillard, c'est déjà presque un mort. Les yeux des bohémiens, que je vis tout à coup briller en cercle au ras de la paille, m'achevèrent. Je fis un bond désespéré pour m'échapper, mais quelque chose m'entra dans la poitrine et je m'abattis sur le sol!...

Quand j'ouvris les yeux, il faisait grand jour. La grange était vide. Je baignais dans le sang. Je tâtai ma plaie, puis j'essayai de me mettre debout. J'y parvins, mais avec quelle peine! Dieu de miséricorde! ce que je souffrais! Je me traînai ensuite hors du village, jusqu'à une rivière, où je bus, couché à plat ventre, pour calmer ma fièvre.

Que devinrent les bohémiens? Je ne sais. Je ne les ai jamais revus. C'était d'ailleurs de cette manière que se terminaient d'habitude nos différends. Je me suis battu avec d'autres mendiants, avec d'autres vagabonds. Cela se passait généralement la nuit, à l'écart, dans un champ ou dans une prairie. Moi aussi, j'ai troué des poitrines, j'en ai écrasé à coups de bottes, et

ces mains, dit-il — en les ouvrant toutes larges et en les tendant vers les paysans — ces mains sont peut-être des mains d'assassin !...

Le conteur s'arrêta. Sa figure était rouge. Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes. Il passa les doigts entre son cou et le collet de sa chemise, et tira sur celui-ci, comme un homme qui étouffe. Les paysans le contemplaient avec épouvante; quelques-uns, pour se donner une contenance, portèrent leurs pipes et leurs cigares à leurs bouches, mais ils s'étaient éteints pendant le récit, et, après quelques secs claquements de lèvres, le silence retomba dans l'estaminet, plus lourd et plus glacial. L'orgue de Barbarie jouait toujours. Sa musique monotone semblait achever l'histoire du vagabond. Elle entraînait la pensée des paysans dans les oubliettes, les détours et les arcans de cette âme sauvage, et leur imagination errait, avec effarement, parmi des vestiges de drames mystérieux.

Cependant, la figure de l'homme s'était rassérénée. La colère avait fait place à la

tristesse et rendu presque sympathique son masque ravagé. Il baissa la tête, ses yeux fixèrent le sol; il ajouta, d'une voix lente et moins rude :

— J'ai soixante ans. Si j'avais à recommencer ma vie, je n'y changerais pas cela, dit-il, en faisant claquer son ongle sous sa dent... Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu coller mes lèvres sur *cette* petite bouche !

Puis, avec un geste qui disait son indifférence et son mépris pour tout, il continua :

— Je suis maintenant comme une tour sur laquelle la foudre serait tombée. Il n'y a plus rien à l'intérieur. Il n'y a plus rien là, fit-il, en se frappant la poitrine.

De nouveau, tout retomba dans le silence; les paysans n'osaient plus respirer. A la fin, pourtant, l'un d'eux sortit de sa poche une allumette et la fit flamber. Il l'approchait de sa pipe, lorsque le vagabond reprit la parole. L'allumette tomba par terre.

— Pourquoi suis-je revenu dans ce pays? s'écrie-t-il d'une voix éclatante. Qu'est-ce qui m'y a rappelé? Rien ne m'y dit rien. J'y suffoque. C'est un bagne. Je me sens déjà des boulets aux pieds. Oh! je m'en irai! Je

ne suis pas un rat pour crever dans un trou! Tonnerre de Dieu!...

Et son maigre cou s'allonge, sa tête s'agite à droite et à gauche; comme un vautour captif, il cherche, avec des yeux enflammés, par delà la fenêtre, l'espace, le grand air et le ciel.

— Oui, hasarde alors un des paysans, à voix presque basse, mais vous n'avez pas de famille, pas d'asile; comment mourrez-vous?

— Comment je mourrai? Comment je mourrai? Ha! ha! ha! ha! La mort peut me prendre quand elle voudra et où elle voudra. Je ne la crains pas. Je la saluerai, si elle me laisse la force de porter la main à ma casquette. Dès qu'elle m'aura touché, je me laisserai choir. Pas de simagrées, l'ancien! Si tu souffres, raidis-toi, serre les dents, crispe les poings, mais ne gémis pas! Ah! je n'appellerai personne à mon secours! Je veux mourir seul, à l'écart, au milieu des champs. Si c'est en été, peut-être qu'une alouette planera en ce moment au-dessus de ma tête. Elle me chantera un *requiescat in pace*. Ha! ha! ha! Si c'est en hiver, il est

possible que la neige me recouvre aussitôt. N'importe! Ce sera là une couverture plus belle et moins lourde que les six pieds de terre qu'on jettera sur vos misérables carcasses! Mais qu'on me laisse à l'endroit où je serai tombé. Que personne ne me touche!... Personne!... Cela, je ne le veux pas!... Non! Non!... Que les corbeaux dévorent mon cadavre? Que les chiens dispersent mes os!...

Cela dit d'une voix tonnante qui fait bondir les paysans, le vagabond laisse tomber la tête dans ses mains appaumées et paraît plongé, pendant quelques minutes, dans une méditation farouche.

Tout à coup, il relève la tête.

— Maintenant, je vais vous chanter une chanson si vous le permettez.

Il est debout. D'un coup de talon, il repousse sa chaise et, après avoir levé les yeux au plafond, il entonne à pleins poumons :

Ma Jeanne est plus belle
Que le ciel et l'eau,
Elle est plus cruelle
Qu'un coup de couteau.

J'ai pour la coquette,
Sous mes gros sabots,
Brisé ma musette
Aux fredons si beaux.

L'homme s'est tu. Mais les dernières notes continuent de résonner aux oreilles des paysans, et c'est avec une étincelle dans les yeux et un tremblement sur les lèvres qu'ils laissent tomber quelques pièces de monnaie dans la main qu'on leur tend.

Puis, tandis que le vagabond s'en va, et que l'orgue de Barbarie, au centre du village, continue de moudre son implacable ritournelle, la nuit se refait insensiblement dans leurs âmes, comme si des lumières, une à une, s'éteignaient tout autour, et bientôt ils retombent à leur assoupissement habituel, à la morne et navrante indifférence des résignés.



Dernière Lutte

Aide-toi, le Ciel t'aidera.

La nuit — une nuit obscure et froide de décembre — avait étendu depuis longtemps son silence sur le petit village de V. Rien ne paraissait plus devoir le troubler lorsqu'on entendit dans le voisinage de la distillerie le clapotement d'un pas régulier et grave. Ce pas traversa tout le village de la même allure lente. Plus d'un paysan,

assis en ce moment au coin de son feu, le reconnut et murmura : « Voilà Lazare Collin qui s'en retourne. » Cette réflexion n'avait pas plus de portée que s'il avait dit : « Il pleuvra demain » ou « Les jours ne sont pas encore près d'allonger. » On en était en effet arrivé, à V., à considérer Lazare Collin comme une des choses caractéristiques de la localité. La disparition de ce vieillard de quatre-vingts ans, au front ridé, à la barbe blanche coupée par des ciseaux au ras des joues, aurait causé le même étonnement que si un ouvrier, en se rendant à sa besogne, le matin, avait crié de porte en porte : « Vous savez, le vieux tilleul de la place de l'église, qui ne tenait plus au sol que par une grosse racine, le vent l'a renversé cette nuit ! »

Entre le vieillard et l'arbre, il y avait du reste cette ressemblance que l'un et l'autre vivaient dans l'isolement et qu'ils recevaient avec la même apparente impassibilité les souffrances que leur infligeaient les gens qui croyaient les aimer.

A la kermesse, on tirait des balles ou l'on plantait des poignards dans le tronc du

tilleul et à la procession on lui coupait les branches; de même, les fermiers se renvoyaient de l'un à l'autre le vieillard, dont les forces s'épuisaient un peu plus chaque jour. Ce soir même, il venait encore d'être compris dans un exode qui avait eu lieu à la distillerie. Son pas cependant n'en était ni plus lent ni plus fébrile. Comme tous les gens qui n'ont jamais eu de grandes espérances, il savait présenter un cœur stoïque à l'infortune.

Cette existence en grisaille s'était écoulée tout entière dans une chaumière en torchis, bâtie sur un terrain vague contre le bois du châtelain de la localité. Cette chaumière, ombragée par un gros noyer et dont le pignon de droite était tapissé par un énorme lierre qui se repliait sur le toit comme une couverture verte, prenait jour, sur le devant, par une petite fenêtre à quatre carreaux; au fond, une seconde fenêtre de mêmes dimensions éclairait une alcôve qui renfermait le lit. Un chemin de terre passait devant la maison et coupait le bois en deux parties. En hiver, les attelages découpaient l'argile avec leurs roues, les bestiaux la pétrissaient

avec leurs pieds ; on y voyait des ornières et des trous où séjournait une eau jaunâtre.

Comme il avait plu, ce chemin était, en ce moment, dans son plus mauvais état. Aussi, pour atteindre sa demeure, Lazare fut-il obligé d'y sautiller comme un héron dans un marécage. Lorsqu'il arriva chez lui, ses sabots étaient pleins d'eau et son pantalon était plaqué de boue jusqu'aux genoux. Il alluma immédiatement son poêle — un vieux poêle de Louvain percé de trous comme une écumoire et complètement rouillé — avec un peu de bois qui se trouvait dans le coin de la cheminée, et lorsque la chaleur se répandit dans la maison, il glissa deux pommes de terre dans les braises ; il alla ensuite à l'armoire, coupa une tranche de pain, prit une pincée de sel dans un sachet et vint les déposer sur une petite vieille table qu'il attira près du feu. De cette façon, il aurait chaud en soupant et économiserait de la lumière ; celle qui sortait par les trous du poêle était plus que suffisante pour ce qu'il avait à faire. En attendant que ses pommes de terre fussent cuites, il se tint

debout devant le poêle, les deux mains appuyées sur les anses du couvercle.

Son souper fini, il regarda pendant quelque temps un grossier fauteuil en bois (c'était là que sa femme était morte) et une chaise d'enfant, ensuite il tira de sa poche le peu d'argent qu'il venait de toucher et le glissa sous sa paille. Cela fait, il sortit après avoir donné un tour de clef à sa porte.

Bien que la nuit fût très noire (il n'y avait pas de lune et une bruine épaississait encore les ténèbres) il s'engagea dans le chemin boueux, du côté du bois.

Au centre de celui-ci, se trouvait, un peu en retrait sur le chemin, un vieux christ en bois, presque aussi grand qu'un homme et cloué sur une vaste croix que supportait un socle de pierre planté dans le sol. L'artisan, homme simple, l'avait sculpté suivant la naïve conception qu'il avait de la douleur. Ses bras tordus et ses jambes raidies montraient de gros muscles, sa tête grimaçait comme dans les spasmes d'une mort cruelle, sa barbe flasque, qui tombait sur sa poitrine, semblait mouillée par les sueurs de l'agonie, et ses épines étaient si longues que

sa dérisoire couronne évoquait de loin les couronnes de plumes des princes sauvages. Pour mieux affirmer son martyre, l'auteur ne s'était pas contenté de lui faire une légère entaille à l'endroit du cœur, mais il y avait découpé un vrai trou en diagonale. On voyait par là que le corps était creux. Il existait toujours tel qu'il avait été planté, on n'y avait fait aucune réparation, seulement à de longs intervalles on le remettait en couleur. La croix était peinte en brun, le corps en blanc, sauf la couronne, les sourcils, les yeux, la bouche, la barbe, le linge qui entourait les flancs, les mains et les pieds à la place des clous, et la blessure de la poitrine qui étaient également colorés en brun. Au-dessus de la tête, les quatre lettres I. N. R. I. se détachaient en blanc sur une planchette brune.

Les jours de réception au château, si les invités, après avoir fait plusieurs fois le tour du parc, s'arrêtaient devant une haie donnant sur la campagne, pour regarder avec ennui passer une bande de corbeaux, le châtelain leur disait : « A propos, j'ai encore quelque chose à vous montrer », et

il les conduisait vers le chemin de traverse. Lorsqu'on était arrivé en face du christ, il le désignait du doigt en murmurant : « Voici... ce n'est peut-être pas très beau, mais c'est ancien ».

A part cela, personne ne s'intéressait au christ, si ce n'est quelques vieilles gens qui venaient l'implorer pour des douleurs secrètes. Au printemps, il arrivait aussi qu'un gamin, qui faisait paître sa chèvre dans les fossés du chemin, découpait à coups de canif, en sifflottant, ses initiales au dos de la croix.

C'était vers ce christ que Lazare se dirigeait. Chaque fois que l'adversité avait fondu sur lui, il était venu implorer son intercession. Aussi ne voulait-il pas se coucher aujourd'hui sans lui avoir demandé aide et protection. Dans le bois, le silence était aussi profond que la nuit était noire. Le vieillard n'entendait que le clapotement de ses pieds dans la boue et le bruit monotone des gouttes d'eau qui tombaient des arbres sur les feuilles mortes. Il chercha, tâtonna, se perdit, revint sur ses pas et finit par apercevoir une forme blanche devant

laquelle il tomba à genoux, sans se préoccuper du froid ni de l'humidité. Il pria avec ferveur pendant longtemps, la tête baissée et les mains jointes, puis regagna sa chaumière et se mit au lit.

Les jours s'écoulèrent en vaines démarches dans les fermes du village. La Noël arriva, puis ce fut le nouvel an. Il se mit à neiger et l'ouvrage devint de plus en plus difficile à trouver. Lazare passait des journées entières, pensif, au coin de son feu. Cette oisiveté forcée assombrissait son esprit, qui s'entêtait à poursuivre mille souvenirs tristes. Son passé lui apparaissait comme un cloître en ruine ou n'existent plus que des traces de vie qui s'effacent petit à petit sous le travail patient des herbes et des ronces. Quand il évoquait une personne qu'il avait connue, il voyait une figure jaune avec un corps inerte sous un drap blanc, ou tout simplement un crâne décharné devant lequel il se perdait en réflexions hamléti-ques. Par moments, il avait l'illusion d'être lui-même dans un tombeau, et tandis que le vent gémissait à sa porte, il regardait mélancoliquement ses mains. Elles avaient

tenu des charrues, manié des bêches et des fourches, soulevé des blocs de pierre, maîtrisé des chevaux. Il les fermait et les ouvrait tour à tour et il était navré chaque fois qu'il constatait que, malgré toute sa volonté, il ne pouvait plus plier ses doigts de façon à leur faire toucher ses paumes. Après de vains efforts, il les considérait d'un œil morne, mi-ouvertes sur ses genoux, semblables à deux outils rouillés abandonnés dans un hangar et qu'on jettera dans la charrette du premier marchand de ferrailles. Là dedans, pensait-il, avec un sourire amer, il reste tout au plus assez de force pour enfoncer un clou dans mur, y attacher une corde, et...

Pour échapper à ces pensées funèbres, il courait à la fenêtre. Il se sentait revivre chaque fois qu'il voyait passer un gamin avec une poignée de branchettes enduites de glu, ou un homme qui tenait une cage à la main et qui avait la tête enveloppée d'une écharpe dont les bouts lui flottaient dans le dos. Il ouvrait vivement la porte et courait dans le bois. Des oiseaux rasaient le sol d'un vol inquiet, d'autres pépiaient tristement dans les haies tandis que, çà et là, derrière

un arbre ou un buisson, un homme en embuscade sondait les taillis avec des yeux brillants. Quand cet homme entendait des pas, il se retournait, fixait sur le vieillard des regards irrités et, par une mimique de tout son corps, semblait réprimer des gestes menaçants. Lazare comprenait que des oiseaux picoraient autour de la glu ; pour ne pas les faire partir, il s'arrêtait au milieu de la neige, et sa vieille silhouette immobile se détachait comme une statue dégradée parmi les arbres noirs. Il vit prendre des merles, des alouettes et des pinsons, qu'on mettait avec soin dans des cages. Il vit également prendre des moineaux, mais à ceux-ci on écrasait immédiatement le gosier d'un coup de pouce parce qu'ils ne chantent pas.

Le soir, lorsqu'il était dans son lit, Lazare entendait parfois des chants, des airs de violon ou d'accordéon, ou de ces musiques sauvages que les paysans font en soufflant sur un peigne enveloppé de papier, pour faire danser la jeunesse à la veillée. Il entendait aussi des couplets belliqueux entonnés en chœur, à plein gosier, et il

reconnaissait des conscrits qui allaient de cabaret en cabaret, en braillant des chansons patriotiques. C'était la jeunesse qui aime, la jeunesse qui s'amuse et la jeunesse qui espère. Les uns faisaient chanter leur cœur et les autres faisaient crier leurs forces. Le vieillard tressaillait sous ses draps. Il avait chanté cela, lui aussi. Les paroles avaient changé mais c'étaient toujours les mêmes airs. Et, comme une harpe muette depuis des années et des années, touchée soudain par une main invisible, son âme se remettait à vibrer, et il s'endormait au son d'une musique vague qui susurrant dans son cerveau :

Zim, zim, zim — La, la, la — Zim...

Insensiblement ses ressources s'épuisèrent. Un matin de janvier, il ne trouva plus de pain dans sa huche, ni d'argent dans sa paillasse. Après avoir tourné deux ou trois fois autour de sa chaumière, il s'arrêta devant la fenêtre et promena des regards anxieux sur la neige qui couvrait le sol, sur les glaçons qui pendaient aux arbres et sur le ciel opalin et froid. Il allait être forcé

d'aller chercher de l'ouvrage dans les environs...

Cette perspective l'affligea. Il était né à V., il voulait y vivre et y mourir. Il se sentait du reste trop vieux pour prendre racine dans un autre sol. Le bois, les chemins, les fermes et l'église de son village, des personnes mêmes avec lesquelles il n'échangeait jamais aucune parole faisaient partie de son existence, étaient comme le prolongement de son être; s'en éloigner, c'était se tuer à moitié. Et cependant, à moins de se résigner à tendre la main...

A cette idée, il releva brusquement la tête et croisa les bras, tandis que ses yeux brillaient d'un feu sombre sous leurs sourcils froncés. Il se révoltait comme devant une lâcheté et sacrifiant impitoyablement ses dernières affections à sa dignité, il résolut de partir.

Il ouvrit la porte. Le froid était si vif qu'il se sentit glacé jusqu'aux os. Après quelques instants de réflexion, il alla prendre, sous son lit, un vieux sac dont il poussa un des coins dans l'autre, de façon à lui faire prendre la forme d'un capuchon.

Le sac lui couvrit la tête et le dos et, pour prévenir les coups de vent, il l'attacha avec un mouchoir qu'il se noua solidement autour des reins. Les mains couvertes de mouffles rapiécées et très épaisses, les jambes de son pantalon attachées dans le bas par des liens de paille, il s'achemina gaillardement vers les champs, appuyé sur un lourd bâton de chêne.

Lorsqu'il eut dépassé le bois, il s'arrêta : la campagne s'étendait toute blanche à plus d'une lieue. Des volutes de poussière de neige tournoyaient sous des coups de vent tandis qu'un soleil glacial éclairait le tout d'une lumière dorée. Aucun chemin n'était visible et la route que Lazare devait suivre était simplement indiquée par des traces de pas, très vagues et que le vent effaçait petit à petit.

Quand il eut marché pendant quelque temps, il éprouva une singulière émotion à se trouver seul au milieu de cette immensité blanche. Il fut pris de nostalgie comme un homme qui s'embarque pour un lointain pays. L'inconnu se dressait devant ses yeux avec ses embuches et ses mystères, et

il se vit là comme un étranger parmi des choses nouvelles, tandis que, derrière lui, mille mains affectueuses, sortant des murs, des arbres et des buissons, lui rappelaient des caresses qu'il avait, hélas ! trop mécon- nues. Sa marche se fit plus pénible et plus difficile. Il tirait sur un lien qui allait de son village à son cœur ; aurait-il la force de le briser?... Malgré le froid épouvantable qu'il faisait, il avait si chaud que ses cheveux fumaient sous sa casquette, mais il ne voulait pas s'arrêter, ni regarder en arrière, tant il avait peur de faiblir. A la fin pour- tant il se retourna. Son village, heureuse- ment, était encore visible et il l'embrassa d'un large et affectueux coup d'œil depuis la haie du nord jusqu'au buisson du sud, sans oublier la tour du château et la cheminée de la distillerie, qui étaient comme les deux phares auxquels on le reconnaissait du point le plus extrême de l'horizon. Ses yeux clignotèrent, son cœur se fondit, mais il fit appel à tout ce qui lui restait d'énergie et de volonté et il continua son chemin...

Au bout d'une heure, le village vers lequel il se dirigeait se dessina à ses yeux,

avec la masse noire de ses arbres, les murs gris de quelques maisons et des façades si blanches qu'on les aurait confondues avec la neige, sans leurs fenêtres à volets colorés. La mort semblait planer sur lui. Ses rues étaient désertes, seule une tête de femme, enveloppée d'un mouchoir rouge, se voyait parfois dans la pénombre d'une étable ou bien c'était, derrière les vitres givrées d'une fenêtre, un petit enfant qui s'amusait avec un jouet de S^t-Nicolas.

Lazare s'arrêta devant une porte cochère, au haut de laquelle était cloué un hibou, les ailes en croix. Il fit jouer une lourde serrure et la porte s'étant refermée derrière lui avec un bruit violent, il s'avança au milieu du fumier qui remplissait la cour et dont les pailles gelées craquèrent sous ses pieds. Une servante, qui l'avait entendu, vint sur le seuil. A l'approche de Lazare, elle croisa ses bras rouges sur sa poitrine et se mit à rire, d'un rire généreux, qui secoua ses grosses joues.

— Pourquoi riez-vous? demanda, en l'accostant, le vieillard.

— Je ris, dit-elle, parce que... parce que

(elle dut s'y reprendre à deux fois, tant cela lui paraissait drôle) on dirait que vous êtes moisi !

Il regarda ses jambes et ses bras. Le givre y avait collé toute une floraison de cristaux ténus, et il se mit à rire à son tour.

— Oui, dit-il, je suis un homme moisi... un homme moisi... Est-ce que votre maître est à la maison ?

— Non, répondit la servante, il est parti le matin, et nous ne l'attendons qu'à la nuit.

Le vieillard n'en demanda pas davantage; il fit demi-tour et s'éloigna, tandis qu'il entendait de nouveau le rire sonore de la servante.

Comme midi sonnait, il arriva à une autre ferme où on l'introduisit dans la cuisine. Tout le monde dînait. Le fermier et sa famille étaient assis autour d'une petite table, dans un coin de la cheminée. Dans le fond, alignés sur des bancs aux côtés d'une longue table, les domestiques piquaient à même dans deux grands plats d'étain où fumaient des pommes de terre aux choux; chacun avait en outre, à côté de soi, une pinte en porcelaine pleine de bière et un

morceau de lard sur une tranche de pain. Le fermier découpait un rôti sous le regard curieux de ses enfants; le plus jeune même s'était mis debout sur sa chaise, pour mieux suivre l'opération. Avec sa figure rouge, sa forte encolure, sa serviette nouée autour de son cou, son couteau dans une main et sa fourchette dans l'autre, cet homme avait l'air de symboliser la gastronomie. A l'arrivée du vieillard, il leva la tête et prit une attitude importante. Lorsque Lazare lui eut dit ce qui l'amenait, il répondit d'une voix indifférente: « Je le voudrais, mon ami, que je ne le pourrais pas. J'ai déjà assez de peine pour occuper tout mon personnel. Il est impossible de mettre la main à n'importe quoi par le temps qu'il fait ».

Malgré ces paroles, Lazare ne bougeait pas. La chaleur du feu et l'odeur de la cuisine lui faisaient du bien. Il finit cependant par comprendre qu'on attendait son départ; il salua la compagnie et se retira.

Au moment où il faisait demi-tour, un des ouvriers chercha à reconnaître la figure que le sac cachait à demi.

— Tiens, dit-il, c'est le vieux Lazare de

V.; croirait-on que cet homme a quatre-vingts ans!...

— Bah! s'écrièrent en chœur tous ses compagnons, en plongeant leurs fourchettes dans les plats d'étain.

— Il est de V. ? demanda le fermier.

— Oui, répondit l'ouvrier qui l'avait reconnu.

— Voilà, répliqua l'autre, qui était échevin de sa commune. Si je l'avais accepté, il serait venu s'établir ici et avant un an il était à charge du bureau de bienfaisance... Pendant ce temps-là, les gens de V. construisent de belles routes et les éclairent avec des réverbères...

Le fermier n'était toutefois pas un turc; après quelques instants, il ajouta :

— Cet homme n'a peut-être pas mangé aujourd'hui; le pauvre diable n'aura rien osé demander. Paul, dit-il, en s'adressant à l'un de ses fils, regarde où il est.

Paul quitta sa chaise, s'élança sur un banc qui se trouvait sous la fenêtre et après avoir frotté la buée des carreaux, regarda dans la cour.

— Je ne le vois plus, dit-il.

Il sauta par terre et voulut courir à l'extérieur, mais son père l'arrêta.

— Il sera parti. C'est bon, c'est bon.

Paul vint reprendre sa place à table, et le dîner continua tranquillement.

Cependant le vieillard avait compris que de nouvelles démarches étaient inutiles, et il s'était décidé à retourner chez lui.

En arrivant à l'entrée des champs, il fut pris de peur. Le vent soufflait toujours avec force et les traces de pas qui lui avaient servi de guide pour venir étaient presque effacées. Il ne voyait, à l'infini, qu'une neige flamboyant sous le soleil. Les yeux lui brûlaient. S'il allait s'égarer ou si ses forces venaient à le trahir? Cette perspective le fit frissonner, d'autant plus qu'il se sentait extrêmement faible et qu'un peu de fièvre lui brûlait le front. Il hésita pendant longtemps. Enfin, à la grâce de Dieu! Il s'avança résolument dans le chemin que marquaient de vagues, très vagues empreintes de pas. Il marcha, il marcha... Son pied foulait fébrilement le sol. Tout à coup, il lui sembla qu'il n'avancait pas, mais que la neige, comme une immense nappe d'eau, coulait derrière lui et

qu'il se débattait inutilement contre son courant. Il suait et soufflait comme un homme qui exécute un travail forcé. De temps en temps, il se faisait une visière de la main et sondait des yeux l'horizon : il ne voyait ni la tour du château ni la cheminée de la distillerie de son village, et lorsqu'il s'arrêtait pour écouter, il n'entendait ni voix de coq ni son de cloche, seules ses oreilles chantaient sans discontinuer comme des coquillages. Pour comble de malheur, les traces de pas s'effaçaient de plus en plus et bientôt elles disparurent complètement. Cette fois, il n'y avait plus à douter, il était il ne savait où, perdu dans la neige ! Des larmes giclèrent de ses yeux. Il pensa aux marnières ouvertes comme des embûches sous les pas des gens égarés, aux cavées pleines de neige où il pouvait disparaître et mourir ; et il se rappela des voyageurs qui avaient quitté tels et tels villages dans les mêmes conditions que lui, et dont on n'avait jamais plus entendu parler. Il trembla de finir ainsi, d'autant plus que la nuit tombe vite en janvier. La nuit ! Cela l'épouvanta par dessus tout et il dirigea des

yeux effarés du côté du soleil qui descendait dans le ciel avec une rapidité effrayante. Une peur suprême lui rendit des forces. De nouveau, il marcha, il marcha. Mais c'était toujours la même inutile besogne de galérien, la plaine n'en finissait pas. Ah! damnation! Pour la seconde fois, des larmes jaillirent de ses yeux. Il allait s'arrêter et attendre la mort en pleurant, lorsqu'un immense fantôme noir surgit devant lui...

C'était comme une colonne qui se dressait dans le ciel! Les cheveux du vieillard se hérissèrent d'effroi. Tandis qu'il la regardait, ses jambes tremblaient si fort qu'il dut s'arc-bouter sur son bâton.

Enfin, il découvrit que cette colonne s'enfonçait dans des toits, il reconnut la cheminée de la distillerie et vit son village entier comme par un effet magique. Sa joie fut si grande qu'il resta quelque temps avant de pouvoir s'orienter. Finalement, il aperçut un chemin à sa droite, et quelques minutes après il atteignait les premières maisons.

Il lui fallait traverser tout le village pour rentrer chez lui. Comme il approchait de l'école, il fut étourdi par des exclamations

joyeuses et des cris sauvages. C'était l'heure de la récréation et des enfants s'ébattaient dans les rues : ils roulaient la neige en boules qu'ils poussaient péniblement devant eux, ils l'entassaient en blocs qu'ils sculptaient en figures grotesques, ils en faisaient des balles qu'ils se lançaient à la tête, ou comme de petits faunes égrillards qu'enivrent les senteurs du printemps, ils se vautraient avec volupté sur le blanc duvet des chemins. Quelques-uns seulement, les rêveurs, les timides et les doux, étaient tranquillement adossés aux murs de l'école. L'un d'eux, debout sous une fausse fenêtre, mangeait une tartine. Cela attira l'attention de Lazare. Il remarqua que l'enfant, qui n'avait sans doute pas faim, détachait la mie avec les doigts et se la fourrait en bouche par petites pincées ; la croûte restait intacte. Quand le vieillard eut dépassé l'école, il revint sur ses pas et se promena pendant quelque temps devant elle. A la fin, l'instituteur sortit, frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre et les élèves, à ce signal, bondirent vers la porte. L'enfant déposa sa tartine sur l'appui de la fenêtre. Lazare

regarda autour de lui. Son cœur battait comme s'il allait commettre une mauvaise action. Il passa sous la fenêtre, s'empara furtivement de la croûte et la glissa dans sa poche. Il promena de nouveau les yeux autour de lui. Personne. A pas rapides, il regagna sa chaumière où il se laissa tomber sur une chaise et engloutit plutôt qu'il ne mangea son morceau de pain. Mais cela, au lieu de le rassasier, ne lui fit que plus durement sentir le vide de son estomac.

Il avait faim... Cette pensée lui fut cruelle. Il avait prévu toutes les souffrances, mais jamais il n'avait songé à celle-là. Il alla se placer devant la fenêtre et regarda avec tristesse des moineaux, qui pépiaient dans la haie d'en face. Il avait faim ! Comme sa femme souffrirait si elle avait le malheur de le voir. — Deux larmes tombèrent de ses yeux et roulèrent dans sa barbe. Il alluma un peu de feu, mais le bois était humide et brûlait mal. Pour se réchauffer, il souffla dans ses doigts et marcha de long en large en battant de la semelle contre le sol.

Lorsque le soir fut tombé, il sortit pour

aller faire sa prière habituelle aux pieds du christ.

La nuit était admirable. Le ciel était criblé d'étoiles et la lune, dans son plein, répandait sur la terre une lumière tranquille que la neige réverbérait. Les arbres du bois s'enlevaient noirs et blancs sur le sol ; aux grosses branches pendaient des stalactites de glace où la lune allumait des feux, tandis que leurs rameaux ténus formaient une dentelle sombre, à travers laquelle luisaient une profusion de diamants.

Deux amants qui se seraient trouvés seuls, à cette heure, au milieu de ce bois, bien enveloppés de fourrures, auraient trouvé que cette nuit ressemblait à une nuit de mai. Leurs cœurs, transportés par toute cette blancheur nuptiale, auraient bondi par delà les étoiles, et leurs âmes palpitantes se seraient enlacées sur leurs lèvres en d'infinis et miraculeux baisers !

Mais pour Lazare, il n'y avait là qu'un temps rude et douloureux, un cadre affreux à sa misère et à son isolement. Ce fut en grelottant qu'il s'agenouilla au pied de la croix. Malgré le froid, il récita son chapelet

en entier, et pendant un quart d'heure des paroles en détresse planèrent dans la solitude du bois, sous les hauts arbres immobiles comme des piliers de basilique. Quand il eut fini, il se mit debout et regarda le Christ, humblement, comme un solliciteur qui attend une réponse. A la fin, il l'interpella, d'une voix brisée et hoquetante : « Je n'ai ni tué ni volé, dit-il ; mes lèvres n'ont jamais proféré de blasphèmes ; si j'ai fait du tort à mon prochain, je m'en suis confessé et m'en suis repenti ; j'ai observé tous mes devoirs de chrétien ; j'ai fait abstinence les jours de jeûne ; tout pauvre que je suis, je n'ai jamais refusé au mendiant qui a frappé à ma porte le verre d'eau que l'Écriture prescrit de donner à l'homme qui a soif. Si j'ai commis quelque faute à mon insu, j'en demande pardon, à vous, Seigneur, et aux hommes. Je me remets dans vos mains, faites-moi mourir si telle est votre sainte volonté... »

Il se tut. Le silence était toujours immense autour de lui. Tout restait sourd à ses prières. Soudain un gémissement épouvantable monta vers le Christ. C'était *l'Éli*

sabacthani qui revenait vers les lèvres qui l'avaient proféré, après avoir tournoyé inutilement dans l'espace pendant dix-huit siècles. Mais ces lèvres-là étaient closes à jamais... Au haut de son calvaire, Lazare tombait lui aussi sous sa croix, et sa croix l'écrasait; le ciel et la terre s'unissaient pour peser de toutes leurs forces sur son fardeau et le mieux broyer. Les ténèbres qui toute sa vie avaient plané au-dessus de sa tête, non seulement ne se déchiraient pas à cette heure suprême, mais se concentraient, s'entassaient en une muraille opaque. Il sentait l'inutilité de lever encore les yeux, aussi les tenait-il baissés, moins baissés que rabattus, raffalés, si rabattus et si raffalés qu'ils avaient l'air de deux vrilles inconscientes qui fouillaient le sol!... Quelqu'un là-bas l'entendit-il? Mais une lumière qui ne venait pas d'en haut se répandit subitement dans son cœur. Il douta de toutes les choses auxquelles il avait accordé sa foi; il vit qu'il avait été toute sa vie dupe de Dieu et des hommes. Le diable était en lui, ses yeux flamboyaient. Ce Christ qui, depuis des années et des années, offrait aux affligés,

sous les traits d'une douleur immense, un cœur de bois, lui parut réunir tous les obstacles contre lesquels il s'était successivement buté. Pendant quelques instants, il le regarda, comme un homme qui a épuisé toutes les injures et qui souffle de colère... Ses dents grincèrent, et tout à coup son bâton, tournoyant au-dessus de sa tête comme s'il était mu par un bras de vingt ans, alla s'abattre avec violence sur la poitrine du Christ !

Un craquement sec, comme un brusque coup de foudre, retentit dans le bois, et le corps du Christ, coupé en deux sous les aisselles, dégringola dans la neige...

Minute atroce ! minute de suprême épouvante pour le vieillard qui sentit son âme se fendre en lui et resta pétrifié devant son œuvre, la tête dans les mains et les yeux fermés dans une crispation de toute sa face ! Était-ce une illusion de ses sens ou bien avait-il réellement entendu un bruit métallique lorsque ce Christ de bois était tombé ?...

Il n'osait plus rouvrir les yeux, tant il

avait peur de se trouver devant quelque chose de surnaturel et de terrifiant.

A la fin pourtant, il entr'ouvrit légèrement les paupières... Quelque chose brillait dans la neige... Cette fois, il écarquilla les yeux. O stupeur ! Des pièces d'argent étaient à ses pieds ! Il se baissa. C'était de l'or !! Il se jeta sur cette moisson inespérée et, avec des gestes rapides de glaneuse, il emplit ses poches. Il fouilla ensuite les débris, et comme il ne se fiait pas complètement au clair de lune, il prit une allumette dans son gilet, la frotta sur son sabot et la promena au ras de la neige. Cette allumette éteinte, il en fit flamber d'autres, mais il ne trouva plus rien. Il avait tout ramassé. Par acquit de conscience, il brûla cependant la dernière allumette qui lui restait. Alors seulement, il prit son bâton, se releva et courut vers sa chaumière, sans plus lever les regards sur le Christ, dont il ne restait que la tête et le torse qui claquaient au vent, dans le silence du bois, comme une enseigne sinistre.

Arrivé chez lui, il ferma la porte avec précaution, s'empara de la table et la plaça

devant la fenêtre, que la lune éclairait comme en plein jour.

Lorsqu'il eut vidé ses poches, il se vit devant un tas d'or. Cela flamboyait comme un feu de joie! Tout resplendissant, il prit une chaise, s'assit devant la table et inclina la tête pour mieux voir les paillettes de feu que la lune faisait jaillir de ce monceau de pièces. Il plongea ensuite les mains dans le tas. Il arrangea celui-ci en carré puis en pyramide. Les pièces lui parurent tout à coup si brillantes qu'il eut peur de s'être trompé et qu'elles ne fussent en cristal. Il en prit une et se la plaça devant l'œil droit après avoir fermé l'œil gauche. On ne voyait pas au travers. Il la laissa ensuite tomber sur une pierre. Elle rendit un son métallique; c'était bien de l'or! Il les rangea alors sur la table, les grandes au bout, les petites contre lui. Les plus grandes avaient la dimension des pièces de cent sous et les plus petites ressemblaient aux pièces de cinquante centimes. Il s'inclina pour voir les effigies. Il chercha la tête de Léopold II, mais il ne la vit pas; il ne trouva pas non plus celle du *vieux roi*, qu'il connaissait

également. Il eut de nouveau peur. Elles ne valaient peut être rien... Puis il se dit qu'elles étaient probablement extrêmement vieilles et qu'elles n'en avaient que plus de prix. Il en saisit une et se la posa sur la langue, comme une hostie. Son bonheur était si grand que son cœur se fondait et qu'il ne se sentait plus la force de les regarder. Brusquement, il leur tourna le dos... mais ses yeux ne tardèrent pas à loucher et bientôt ils se retrouvèrent devant les pièces.

Elles étaient toujours là, presque souriantes. Cette fois Lazare n'y tint plus. Son cœur creva. Il laissa tomber la tête sur elles et sanglota avec une telle force que tout son corps en était secoué. Ses sanglots, à la fin, se calmèrent, et il pleura doucement de bonnes larmes de joie qui coulèrent silencieusement sur les pièces d'or.

Tout à coup, il lui sembla qu'il avait entendu du bruit... Sacrée bête ! Il était venu se placer devant la fenêtre, et il étalait sa fortune à la vue des passants ! En un clin d'œil, il saisit la table et l'emporta dans un coin obscur de la maison. Aussitôt

après, il prit son bâton, ouvrit la porte avec précaution et la referma à clef derrière lui. Il fit à pas de loup, avec son bâton levé, le tour de sa maison, prêt à foncer sur le voleur. Ne voyant personne, il rentra, rassuré.

Il alla ensuite chercher une grande chaussette et y glissa son or doucement, pour ne pas le faire tinter. La chaussette était tellement pleine qu'il lui fut difficile d'en nouer l'extrémité avec une ficelle. Où allait-il la placer, maintenant ? Dans sa paillasse ? Non. Tout le monde sait que les pauvres ont l'habitude de cacher là leurs économies, et avec un peu d'habileté on pourrait la lui enlever, à son insu, pendant la nuit. — Il prit une échelle, qui était suspendue par un crochet au mur, et la plaça contre le plafond, à un endroit où s'ouvrait une trappe. Il monta au grenier et en fit plusieurs fois le tour ; il examina la charpente du toit, lorgna le faîte et finit par placer la chaussette entre le mur du pignon et le chaume. Il allait redescendre, quand il pensa que sa conduite était imprudente, qu'un rat pouvait venir mordre la laine et

éparpiller son or. Il le retira et descendit. — La cheminée alors attira son attention. Il détacha une brique à l'endroit où le tuyau du poêle s'engageait dans le mur. Justement, une autre brique faisait saillie à l'intérieur de la cheminée. Il déposa l'argent là-dessus. Mais cela encore était imprudent. L'argent pouvait dégingoler ; il pouvait l'oublier aussi le matin, allumer son feu... — Enfin, il eut une idée qui lui parut miraculeuse : il prit une corde, s'attacha la chaussette au poignet gauche et se coucha !

Il fut longtemps avant de s'endormir. Jamais, il n'avait éprouvé une béatitude pareille. C'était quelque chose de complet, d'absolu. Il ne désirait ni ne souhaitait plus rien. C'est à peine s'il entendit cette fois les habituels chants du soir. Les hymnes de gloire, de tristesse et d'amour de tant de cœurs comprimés n'éveillèrent plus rien en lui. Il planait au-dessus de tout cela. Il eut pitié de tous ces jeunes gens dont les uns brâmaient comme des cerfs abandonnés dans la nuit, et dont les autres avaient l'air de hurler à la lune, comme des loups faméliques. Eux étaient rivés à cette terre, lui

fendaient l'espace comme une étoile filante. Et lorsque la fatigue commença à brouiller ses pensées, il se sentit grandir, sa poitrine se développa tandis qu'un sourire céleste resplendissait sur sa face; au moment de s'endormir, il avait la conscience de tenir, comme Dieu, le monde dans sa main!

Le matin, quand il ouvrit les yeux, il faisait grand jour. En voulant faire un mouvement, il sentit une résistance. C'était son or. Il était là, à côté de lui, intact. Lazare souleva la couverture et regarda la chaussette, qui était si gonflée que ses mailles s'ouvraient et laissaient voir le métal jaune. Il détacha la corde et prit le paquet, en souriant...

Tout à coup, il entendit du bruit dans la rue: la neige durcie sifflait sous de nombreux pas; des gens parlaient... Qu'est-ce que cela pouvait être?... Ah!...

Il se rappela ce qu'il avait fait la veille, jeta avec terreur la bourse loin de lui sauta par terre et courut à la fenêtre. Celle-ci était gelée. Il gratta le givre avec son ongle et colla l'œil au carreau...

Un homme courait à toutes jambes, du

côté du bois. Un autre, qui suivait, filait avec une telle vitesse qu'il faillit culbuter une bande d'enfants arrêtés devant la maison. Tous ces gens devaient être sortis de chez eux à l'improviste car, malgré le froid, la plupart n'avaient ni écharpe ni casquette. Les enfants grelottaient au plus fort, se couvraient les oreilles avec les mains et tapaient des pieds dans la neige. Ils paraissaient à la fois inquiets et épouvantés; on voyait à leur mine qu'ils auraient bien voulu avancer mais qu'ils n'osaient pas; ils allongaient le cou et criaient, de temps à autre, à des personnes qui étaient sans doute mieux placées : « Est-il complètement brisé?... Connait-on l'homme?...

Comme Lazare les regardait, il entendit de nouveau des pas qui accouraient du village et d'autres qui venaient du côté du bois. Quelques instants après, deux groupes de femmes se croisaient devant la maison, et l'une de celles qui sortaient du bois, s'adressant aux autres, leva brusquement les bras au ciel, en criant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! quel épouvantable sacrilège ! »

Le vieillard sauta en arrière comme si on

lui avait tiré un coup de fusil en pleine figure. Il se mit à trembler de tout son corps et regarda autour de lui comme un fou.— Oui, oui, il était bel et bien l'auteur de cet épouvantable sacrilège ! Il se précipita pour jeter une couverture sur la bourse qui se trouvait à découvert sur le lit, puis, plus mort que vif, il vint s'appuyer des deux mains à la baguette du poêle, la tête tournée du côté de la fenêtre.

La neige sifflait toujours sous des pieds qui couraient, des voix bourdonnaient, on entendait des cris sauvages et des imprécations ; la rue devait être maintenant pleine de gens, mais à travers la fenêtre givrée, le vieillard ne distinguait que de vagues ombres grises.

Au bout de quelque temps, une accalmie se fit ; Lazare se demandait s'il oserait ouvrir la porte, lorsque le soleil, qui montait dans le ciel, fondit le givre des carreaux, et il constata que les enfants étaient toujours là, avec leurs joues blêmes, leurs mains rouges et leurs sabots fourrés de paille.

Il suivit avec anxiété tous les mouve-

ments de leurs figures, dans le fol espoir d'y lire ce qui se passait à ce moment dans le bois, mais nul n'aurait pu traduire ce qu'ils éprouvaient, car ils se tenaient tous bouche bée et les yeux écarquillés, comme devant une énigme ou un mystère.

Soudain, le groupe se scinda : les uns se précipitèrent à droite et les autres à gauche, les grands entraînant les petits par la main. Au même moment, une rumeur sourde montait dans le lointain. Le vieillard tendit l'oreille : c'était terrifiant et lugubre comme l'approche d'un orage ! Lazare, tremblant de plus en plus fort, serra énergiquement, dans ses deux mains, la baguette du poêle. Il n'y avait plus de doute, maintenant. On savait qui avait brisé le Christ. Il devait avoir perdu des pièces d'or et cela permettait de suivre le chemin du brigand. La foule venait droit sur sa demeure, il l'entendait bien. Il sentait aussi sa colère et sa fureur. Dépouillée de toute pitié et de toute raison, elle arrivait comme une trombe, comme l'instrument inconscient et inflexible d'une force supérieure, pour démolir sa maison et le massacrer !

Il courba la tête. Il avait mérité mille morts, il le reconnaissait et se résigna. Il dit, par une vieille habitude : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! » et il fixa sur la fenêtre des yeux calmes et doux de martyr. La foule approchait ; une rumeur houleuse enveloppait déjà la chaumière. Il ne tremblait plus. Il se laisserait égorger comme un mouton. « Pourvu qu'ils m'achèvent, pensa-t-il, et qu'ils ne me laissent pas agoniser ici dans les tortures, pendant des heures et des heures ! »

A peine ce vœu était-il exprimé, qu'une soutane noire passait devant la fenêtre... C'était le curé, qui marchait à côté du sacristain, lequel portait la croix sur son dos ; derrière eux s'avancait un ouvrier, avec la tête du Christ, qu'il tenait par la couronne, comme une tête de décapité ; le reste des débris avaient été placés dans une manne qu'un homme avait chargée sur son épaule. Une troupe d'hommes et de femmes priaient à haute voix à leur suite, en fixant de temps à autre des yeux terrifiés sur une main et un pied qui émergeaient de la manne.

Le cortège passa, solennel et morne

comme un enterrement, les enfants se joignirent aux grandes personnes et la rue fut vide...

Un hurlement de fauve ébranla la chaumière ! Cette indifférence paraissait plus dure à Lazare que les pires violences ! Ces gens dédaignaient donc de le châtier ? Il n'y avait donc pas de supplice assez grand pour lui sur cette terre ? Et tandis qu'il pleurait à flots, une voix impitoyable lui criait aux oreilles : « Ah ! tu comptais acheter ton pardon au prix de la mort !... Non, non. Reste seul, scélérat, dans ta douleur et dans ta détresse. Meurs dans l'abjection et le mépris. La société te vomit. Tu lui inspires un tel dégoût qu'elle ne veut pas te toucher, même pour t'écraser ! »

Il tourna autour de sa chaumière, en s'arrachant les cheveux, en crispant les poings et en gémissant.

Tout à coup, il vit l'argent qui bosselait le drap du lit et il se précipita, les poings levés, comme si ç'avait été quelque chose qu'on peut assommer...

L'impassibilité du trésor le foudroya. Il était dans la position d'un homme qui en a

tué un autre dans un accès de fureur et qui s'épouvante devant un cadavre qu'il a été si facile de faire et que rien, rien, rien ne peut ranimer. Qu'allait-il faire de cet or? Il promena autour de lui des yeux désespérés et fous d'assassin qui cherche à se débarrasser de sa victime. Pour rien au monde il n'oserait cependant s'aventurer dans la rue. Que faire? Que faire? Une idée lui vint. Il grimpa sur son lit et prit la bourse. Il ouvrit ensuite la fenêtre qui donnait sur le bois, passa les jambes au dehors puis se laissa couler le long du mur. Il sonda alors les taillis. Personne. Il courut à toutes jambes dans le bois, et quand il se crut loin de tous les regards, il déposa sa bourse par terre et enleva la neige au pied d'un arbre. Lorsqu'il eut mis la terre à découvert, il s'aperçut qu'il n'avait pas de bêche. Vivement, il cassa une branche d'arbre et s'en servit comme d'un épieu pour enlever la croûte durcie. Cela fait, il se mit à genoux et travailla avec les mains. Il creusa, il creusa, la terre volait entre ses jambes, tandis qu'il jetait à droite et à

gauche, à tout instant, de furtifs regards affolés !

Quand il jugea le trou assez profond, il y poussa la bourse d'un coup de pied. Il s'empressa ensuite de jeter de la terre dessus et, lorsque le sol fut égalisé, il prit même la peine de replacer la neige qu'il avait enlevée, de façon à faire disparaître toutes traces de son travail. Après cela, il poussa un soupir et resta un instant à cet endroit, debout et immobile. Il regarda ses doigts. Ils étaient lardés de déchirures et saignaient abondamment. Il ouvrit la bouche, aspira une grande bouffée d'air et porta la main à sa poitrine. Quelque chose, comme une lame de couteau, lui martyrisait le cœur. Ah ! s'il avait pu l'arracher, le jeter loin de lui, loin de sa pensée... Mais cela, il ne pourrait pas l'enterrer, jamais... jamais... Il contempla les arbres, les buissons, le ciel bleu, la neige aux reflets d'argent. Partout il retrouvait sa tristesse et son âme souillée...

Par crainte d'être découvert, il voulut rentrer dans sa maison comme il en était sorti. Il s'arcbuta des deux mains à l'appui de la fenêtre et fit un saut, mais il n'avait

plus assez de force et il roula dans la neige. Après s'être relevé péniblement, il se recula pour prendre son élan. Les traces de ses doigts étaient marquées sur le mur par de rouges traînées de sang. Cette vue le fit frémir. Il cracha cependant dans ses mains et s'élança :

— Hardi ! vieux...

Cette fois, il parvint à s'accrocher fortement à l'appui de la fenêtre et à introduire son torse à l'intérieur. D'un mouvement brusque, il se fit basculer et alla tomber sur son lit. Il y resta quelques minutes sans bouger, soufflant et geignant.

A la fin, il se leva ; son corps était raide et ses jambes molles. Il s'approcha de la cheminée en se tenant aux objets qu'il rencontrait sous sa main et en levant au plafond de grands yeux ternes. Avec beaucoup de difficultés, il ramassa quelques brindilles par terre et les jeta dans le poêle. Il tâta ensuite ses poches pour trouver une allumette, mais ce fut inutilement, il les avait brûlées toutes la veille. Il attira alors une chaise, et s'assit tout près, tout près du poêle, comme s'il espérait que celui-ci avait

conservé en lui un peu de la chaleur des feux d'autrefois...

Cependant, le village avait repris sa physionomie et sa placidité habituelles. Une batteuse à vapeur ronflait dans la cour d'une ferme; des fléaux frappaient en cadence l'aire des granges; l'enclume du forgeron résonnait sous des coups de marteaux; derrière les arbres et les buissons du bois, on pouvait revoir des oiseleurs au guet.

Le soir, à part quelques vieilles femmes, personne ne songeait plus guère au Christ si ce n'est le curé qui, assis dans un fauteuil, au coin de son feu, les pieds dans des pantoufles ouatées, préparait là-dessus un beau sermon. Partout la veillée eut lieu comme de coutume, et vers dix heures la lune se leva, belle comme toujours, mais indifférente à nos joies et à nos douleurs. Lorsqu'elle passa devant la fenêtre de Lazare, elle inonda la chaumière de ses rayons joyeux. Le vieillard toutefois ne la vit point. Les ténèbres éternelles s'étaient déjà refermées sur lui. Les jambes allongées, les mains ballantes, la tête renversée sur le

dossier de sa chaise, il glissait insensiblement de son siège. Son corps n'était plus qu'une masse inconsciente agitée de soubresauts et que la terre attirait vers elle. Cette lutte entre la vie et la mort dura quelque temps, mais la mort finit par triompher et Lazare s'écroula sous le poêle — si lourdement que la maison fut ébranlée comme par la chute d'un chêne...



Les Saltimbanques

Ces paisibles fils de la liberté...

POUCHKINE

Après une morne journée de novembre, une tempête formidable s'est levée sur la ville. La pluie ruisselle. Le vent tord les arbres des boulevards, arrache leurs feuilles avec furie et les emporte dans la nuit. Dans la cité terrifiée, on n'entend que son vacarme, auquel se mêle, par-ci par-là, le claquement sinistre d'une tuile mal attachée

qui s'agite à la crête d'un toit, comme une aile d'oiseau mourant.

Les gens attardés introduisent, avec une satisfaction visible, la clef dans la serrure de leur porte, tout en jetant un coup d'œil sur la fenêtre du rez-de-chaussée, dont la clarté sereine annonce la joie douce du foyer tranquille. Bientôt les rues seront désertes, et la vie de la ville ne s'attestera plus que par des filets de lumière qui se glisseront entre les fentes des volets.

A cette heure, une roulotte misérable, rapiécée avec des rondelles de zinc, s'est arrêtée à l'extrémité de la ville. Fatiguée d'errer dans des rues désertes et glacées, fatiguée de lutter contre la bourrasque, elle est venue s'abriter derrière un pignon étroit et haut comme un pan de tour. Ses petites fenêtres, à rideaux de toile, sont éclairées. Mais la lumière qui les traverse est une lumière sans éclat, sans reflet, une de ces lumières graves et ternes qui répandent le froid et le chagrin autour d'elles. Nul bruit ne trahit ce qui se passe à l'intérieur de la voiture. La lampe brûle dans un

silence glacial, comme un cierge allumé dans une chapelle solitaire. Entre les quatre roues, dans un panier suspendu par des chaînes au fond du véhicule, le chien dort et, tout à côté, un cheval poussif, couché sur la terre nue, le corps couvert d'une bâche roide et brillante, lève de temps en temps sa tête souffrante du côté du ciel, ou l'abaisse vers le sol, en clignant ses yeux mélancoliques.

Pendant tout l'été, cette roulotte a parcouru la ville. On l'a vue aux kermesses et aux foires, accotée à une baraque de toile grise où la foule s'engouffrait pour assister aux spectacles pittoresques que donnaient de pauvres saltimbanques. Ah! quels magiciens c'étaient! Comme ils tiraient avec habileté toutes les ficelles de l'émotion! Quelquefois c'était si drôle qu'on en crevait positivement de rire. D'autres fois c'était plus pathétique que des drames réels. Car les saltimbanques avaient fini par croire eux-mêmes aux mondes qu'ils créaient. Ils s'ébattaient au sein de la fantaisie comme des nymphes immortelles au cœur d'une

source. Et lorsque, pendant la parade, le chef, vieillard musclé comme un héros grec, se cambrait sur ses tréteaux, il était visible qu'il pensait : « Je suis un dieu, je réchauffe les cœurs, je grise les têtes, mes paroles et mes gestes entrent de même qu'une lumière dans les âmes et nul ne pourrait se passer de mon nectar ni de mon ambroisie ! »

Mais l'homme est mobile et inconstant. A l'approche de l'hiver, la puissance du saltimbanque s'est fondue comme le prestige d'une courtisane ou la gloire d'un roi.

Tout à l'heure, il a dressé pour la dernière fois sa baraque dans une place étroite et obscure, avec de l'herbe entre ses pavés et cerclée de maisons noires derrière les fenêtres desquelles pendaient des rideaux fripés. Deux musiciens en maillot ont sonné des dianes désespérées, en tournant les pavillons de leurs cuivres vers tous les points de l'horizon. Des mains invisibles ont alors soulevé les rideaux, puis les ont laissés retomber avec indifférence. Des ouvriers qui passaient, leur journée finie, ont re-

gardé quelques instants, puis ils ont continué leur route, et le bruit de leurs pas s'est perdu vers la banlieue. Des flâneurs, qui avaient été voir les bois solitaires et qui s'en revenaient, la tête pleine de rêveries, se sont arrêtés, tout heureux de trouver si près de leurs demeures un spectacle qui leur rappelait la mélancolie des arbres dépouillés et des promenades abandonnées, puis ils ont continué leur chemin, et le bruit de leurs pas s'est perdu vers la ville.

Le saltimbanque a compris que ses paroles n'avaient plus d'écho. Les cuivres se sont tus. Cessant de se démener entre les deux falots qui agitaient leurs grandes flammes indolentes aux coins de la baraque, il est tombé dans un mutisme et une immobilité de terme. Sur la figure de tous ces passants, il a lu la même sentence :

« L'original qui consent à recevoir des coups de pied pour l'agrément de ses semblables, qui s'enfarine la face pour que ses grimaces aillent plus sûrement au cœur, saura bien, après avoir joué la farce, tenir convenablement son rôle dans la tragédie... »

Elle a commencé, la tragédie. Elle se déroule simplement, sans tapage, presque sans gestes et sans paroles. Elle est sobre comme une pièce antique, discrète comme une pantomime, profonde comme un mystère.

Le saltimbanque a abandonné sa posture de terme, mais il en a gardé la rigidité glaciale. Nulle fibre ne tressaille dans sa figure, aucune flamme anormale n'éclate dans son œil, sa bouche est calme et ses mains ne tremblent pas. C'est ainsi que sa famille l'a vu rentrer dans la voiture, plus paisible qu'un bon meunier qui regarde tourner les meules de son moulin. Il n'a prononcé aucune parole, mais tout le monde a compris sa volonté. Les sandales, les maillots, les ceintures constellées de paillettes, les peplums et les colliers ont été décrochés. Après les avoir tapotés d'une main molle, on les a couchés au fond de grands coffres revêtus de peaux de bêtes. Pendant cette besogne, accomplie sous l'œil du chef, rigide et grave, chacun a tenu à dominer son émotion. Pas de plaintes,

pas de larmes, pas de soupirs. Un jeune clown a même poussé la désinvolture jusqu'à faire tourner une dernière fois, sur la pointe de l'index, après l'avoir lustré avec amour pendant quelques minutes, son chapeau de feutre mou. Mais devant les regards sévères des autres, le folâtre a compris que le temps des plaisanteries était passé, et il s'est empressé d'aplatir son couvre-chef et de le faire disparaître entre deux piles de vêtements. Irma elle-même, la belle fille aux bras de bronze, s'est séparée de son costume de parade, rose, bleu et rouge, avec des paillons dorés, sans que nul ait pu deviner si elle pensait en ce moment aux jours glorieux où on la voyait danser sur les tréteaux, avec des mouvements d'almée, ou s'y tenir immobile, en fixant le ciel de ses grands yeux calmes, comme une statue polychromée sur le péristyle d'un temple.

Derrière le pignon étroit et haut comme un pan de tour où ils se sont réfugiés, les saltimbanques attendent, avec patience, que le jour se lève. Une lueur blafarde, qui

tombe de l'orient, fait enfin pâlir les ténèbres. Dans le ciel, des nuages dessinent leurs ventres cendrés, tandis que la ville détache insensiblement de la terre ses maisons, ses cheminées, ses tours et ses clochers. La vie humaine n'est pas encore éveillée, et déjà la voiture s'ébranle en faisant trembler le pavé.

Les saltimbanques s'en vont à la grâce de Dieu, guidés par l'étoile du matin.

A leur droite et à leur gauche, les maisons, qui se raréfient, se font de plus en plus noires et loqueteuses. Puis la banlieue, avec son herbe rare, ses plaques lépreuses, ses blocs de pierre écaillés, étale son horizon de misère, dont la tristesse pèse plus lourdement sur l'âme que la voûte d'une maison de force. Pas un voyageur, pas un promeneur. Dans le matin morne, à distance, quelquefois une forme noire s'immobilise et un ouvrier contemple de loin cet étrange attelage, suivi d'un groupe de gens silencieux, en se demandant vers quel champ de

mort s'en va ce corbillard sans croix ni lumière !

De temps à autre, un saltimbanque se détache du groupe; il s'avance jusqu'au devant de la voiture et là, une main au-dessus des yeux, il regarde au loin. Que cherche-t-il? La campagne, sans doute, où depuis le commencement des siècles tous les cœurs blessés ont trouvé d'indéfinissables sympathies, — d'affectueux confidents dans la lisière d'une forêt, dans un buisson solitaire qui frissonne au milieu d'une plaine, dans un chemin pittoresque, dans les horizons vagues, dans la terre elle-même. Elle va nous recevoir comme une mère, pensent les saltimbanques, et son immuable affection nous réconfortera! Ils ont plus que d'autres le droit de l'espérer. Avec les mendiants des routes, les pâtres des vallées, les bûcherons des forêts, ne sont-ils pas ses meilleurs, ses plus fidèles enfants?...

Mais à peine se trouvent-ils en face d'elle que leurs espérances s'effondrent. Sous un

ciel gris, elle s'étend insipide et nue, bordée de brouillards. Elle est plus monotone que la pluie qui l'a pénétrée, plus navrante que la vieillesse en larmes. Ce n'est plus qu'un élément chaotique d'où le souffle de Dieu se serait retiré. Des bataillons l'ont pourtant fait résonner autrefois sous le choc de leurs armes, des trompettes et des buccins de cuivre lui ont mis au cœur des frissons de gloire, elle a bu le sang des braves et s'est endormie, comme les héros, à la belle étoile, toute frémissante de sentir courir sur elle des reflets d'incendie. Mais, par cette lamentable journée d'automne, elle paraît si près de la mort, elle semble si fatiguée de rouler inutilement dans l'immensité, que les saltimbanques frémissent en la regardant, car ils la trouvent plus lasse qu'eux-mêmes, plus désolée et plus froide que leurs propres cœurs !

Et dans la boue, sur la route déserte qui s'allonge indéfiniment, levant la tête puis l'abaissant comme s'ils récoltaient du regard la tristesse de la nature pour l'ajouter à leur tristesse, ils continuent de marcher du même pas égal et sourd qu'accompagnent

les gémissements prolongés d'un vent glacial. Parfois, à leur approche, un faible cri tombe de la cime dépouillée d'un des arbres qui bordent la route. Un passereau qui fuyait l'hiver, trahi par ses forces, s'est abattu sur une branche mouillée. Évoque-t-il des souvenirs heureux, appelle-t-il des êtres chers, ou compte-t-il simplement les minutes de son agonie?... Personne ne pourrait traduire ce cri, si léger et si simple... Les saltimbanques sentent seulement qu'il est plus grand que la nature, plus fort que le vent, et c'est presque avec effroi qu'ils s'éloignent de cette pauvre vie qui se débat inutilement sous les pieds d'airain de la fatalité!

Ah ! comme ils seraient heureux, à présent, de rencontrer quelqu'un, de voir une figure humaine ! Mais les petites maisons solitaires elles-mêmes qui apparaissent de loin en loin le long de la route semblent abandonnées. Les portes sont hermétiquement closes, les cheminées ne fument pas, et d'épais rideaux soigneusement tendus pendent derrière les fenêtres.

A la vue des voyageurs, des poules gloussent sous la gouttière, un chien s'élance de sa niche et aboie, en tirant sur sa chaîne. La voiture passe, les murs tremblent; personne ne se montre. Les saltimbanques ne se doutent pas que des enfants, qui jouaient au dehors, sont rentrés à leur approche et qu'ils les guettent au travers des rideaux, immobiles et muets. Quand le bruit de la voiture ne sera plus qu'une rumeur indistincte, ils ressortiront pour examiner, avec inquiétude, les ornières qu'elle aura creusées et l'horizon où elle aura disparu...

Enfin, voilà qu'une ville apparaît dans un vallon. Une ville de province, modeste, innocente et prospère, comme le décèlent ses enviables maisons blanches, le clocher bon enfant de son église, sa rivière paisible et les puissants tilleuls de ses promenades familiales.

« Voilà le havre! » pensent les saltimbanques. Et leurs yeux rayonnent et leur cœur bat, comme s'ils allaient fouler les dalles de marbre d'un palais féerique. — « Quelles cabrioles voulez-vous que nous fassions? Dites-le, bonnes gens. Nous

sommes plus lestes que des chevreuils. Les serpents ne tordent pas leur corps avec tant de grâce que nous. Quand nous frappons le sol de nos talons, nous rebondissons comme des billes de cristal. — Quel tour inouï voulez-vous admirer ! Vous jetterez vous-mêmes des rondelles de cuivre dans un chapeau, nous les toucherons avec une baguette magique et vous verrez ruisseler sur le sol une cascade de pièces d'or. Nous chanterons, si vous le désirez, comme le rossignol, comme l'alouette ou comme le pinson, à moins que vous ne préféreriez nous entendre grogner comme les porcs. — Nous représentons aussi des mystères ! Nous vous conduirons dans le pays des légendes, entre le ciel et la terre ; nous vous transporterons dans le passé, au temps des héros fabuleux ; mais peut-être aimerez-vous mieux parcourir le royaume des fées ou assister, sur le plateau d'une montagne escarpée, au sabbat des sorcières !...»

Mais à mesure qu'ils approchent de la ville, une appréhension inexplicable s'empare d'eux. Rien d'hostile toutefois ne se

manifeste. Les habitants n'ignorent pas ce qu'ils doivent à leurs semblables, et les saltimbanques sont des hommes. Cependant, bien qu'un peu de compassion soit peinte sur les figures des gens qui s'arrêtent le long des rues, les voyageurs lisent dans tous les regards : « Que venez-vous faire ici ; la fantaisie est une intruse dans notre bonne ville ; ne voyez-vous pas que nous avons fait descendre le bonheur à portée de nos mains et que nous n'avons rien à demander à vos esprits fous ! »

Les saltimbanques continuent leur route.

Parfois, dans un hameau perdu, des paysans aussi pauvres qu'eux leur permettent de s'arrêter. Dans l'étroite salle d'un cabaret, à la lueur d'une vieille lampe, on monte le théâtre de marionnettes, on représente la *Passion du Christ*, la *Vie de Geneviève de Brabant*, ou l'on exécute par terre, sur un tapis remaillé, des tours de force qui achèvent d'épuiser les carcasses affaiblies. Pendant quelques heures, paysans et saltimbanques oublient les ennuis, les souffrances,

la vie même, ils sont les contemporains de Golo, ils fraternisent avec Hérode, on a un château avec des tours, une montagne de combustible dans la cheminée, l'esprit fait bombance... Le lendemain, les paysans reprennent leur vie grise et lourde, et les saltimbanques s'éloignent après avoir compté les quelques sous recueillis — aumône du pauvre au pauvre.

Il faut cependant qu'on hiverne quelque part. A voyager constamment dans des chemins boueux et coupés de profondes ornières, la voiture use ses roues et les gens les plantes de leurs pieds. Après avoir reconnu le terrain, le saltimbanque fait halte dans un endroit désert, au coin d'un bois, pas trop loin d'un village — la solitude est plus pénible quand on ne voit pas de toits à l'horizon — pas trop près non plus, car la présence de ces irréguliers, au bord d'une route fréquentée, inquiéterait les voyageurs.

La voiture calée, on regarde le cheval qui ronge avidement l'écorce d'un frêne. En ce moment, débouche dans le lointain un homme avec la tête entortillée dans une

écharpe qui ne permet de voir que ses yeux durs, les pommettes de ses joues tannées, et quelques poils givrés d'une barbe ébouriffée. Les mains dans les poches de son pantalon qui flotte, couvert de boue, sur de larges souliers, il laisse traîner son bâton ferré dont la virole résonne chaque fois qu'elle heurte un caillou. Ce passant a vu le cheval. Il a flairé une bonne affaire. Ses yeux pétillent. Pour quelques pièces de cent sous, extraites avec des soupirs d'une bourse en toile, il l'achète sans désespérer. Et tandis qu'il l'emmène en tirant sur la bride, les saltimbanques les suivent des yeux, plus émus que des enfants qui verraient un vautour s'élever dans les airs avec une colombe dans ses griffes. Quand le cheval et l'homme ont disparu, chacun rentre en silence dans la voiture, sauf le chef qui va s'asseoir sur une trogne de chêne où il se prend la tête dans les mains. A quoi pense-t-il ? Peut-être aux souffrances de sa famille ; peut-être à la malechance de sa destinée ; peut-être à rien... Autour de lui, les arbres chauves et tristes agitent leurs branches noires, le vent pousse sa

grande plainte, les oiseaux pépient dans les buissons, de lourds nuages gris se bousculent dans le ciel, un corbeau vole lentement au-dessus des champs solitaires, et, dans le lointain, un village étale ses toits rouges et son clocher.

Toute la troupe vivra là cinq ou six mois, sobre de paroles, avare de mouvements. Elle sait qu'elle occupe une place qui ne lui appartient pas, et, pour ne pas se faire chasser, elle s'efface le plus possible, elle se fait inexistante.

Mais de quoi vivent les saltimbanques? Mangent-ils les racines des plantes sauvages? Mendient-ils? Volent-ils?...

Ils font un peu de tout cela... Parfois, pendant les nuits de gelée, un homme erre dans les campagnes silencieuses. Au-dessus de sa tête, le ciel étend son dôme métallique incrusté d'étoiles éclatantes. La terre résonne sourdement sous ses pieds. Bien qu'il n'y ait rien autour de lui, des choses se meuvent quelquefois à ses côtés, lui frôlent les habits, les cheveux, font bondir son cœur et courir des frissons terribles

dans ses os... L'homme lutte contre l'inquiétude, contre la peur, contre l'effroi. Par moments, il se courbe et, la tête au ras du sol, fouille des yeux l'horizon, aussi loin que la demi-obscurité lui permet de voir... Quelque chose se découpe en ronde-bosse sur la retombée du ciel... Un éclair de joie illumine l'âme du rôdeur. Il s'approche. Mais à mesure qu'il avance, la peur lui plonge de plus en plus profondément ses griffes dans les moelles... Il regarde autour de lui, ne voit rien, le regrette presque, épouvanté par l'écrasant silence de la solitude... Quelqu'un a marché... Un bruit étouffé, des pas d'espion se sont fait entendre!... L'homme écoute, il se sent défaillir... Fausse alerte! Ce sont des souris, sans doute, qui rongent des fanes mortes... Et le saltimbanque, enfin, fore avec ses doigts raidis la terre gelée d'un silo!

Il s'en retourne ensuite avec son butin, agité et effrayant, fantôme noir dans les chemins blancs, où miroitent des mares gelées. Auprès de sa voiture, en même temps que lui, solitaire et silencieux comme lui, arrive son chien — autre rôdeur noc-

turne — et tandis que le saltimbanque s'étend, tout vêtu, sur son galetas, où le sommeil se fera peut-être trop attendre, la bête s'allonge sur le plancher et s'endort comme un juste, après avoir purléché ses lèvres badigeonnées de sang...

Si vous passez par là, au crépuscule, quand la petite cheminée de fer de la voiture, déchiquetée à son extrémité, dégorge l'épaisse fumée blanche et âcre que lui envoie un feu de bois vert, et que les vitres s'illuminent au reflet du foyer, il vous arrivera d'entendre un bruit de voix, une sorte de mélopée lente et triste, comme une prière ou une litanie ânonnée par des pauvres gens. Le saltimbanque ne prie pas cependant. Bien qu'il soit familiarisé avec toutes les gammes de l'ironie et capable de tenir son sérieux dans les situations les plus cocasses ou les plus tragiques, son cœur éclaterait en disant : « Donnez-nous notre pain quotidien. » Il craint de pleurer en face de Dieu, mais il a plus peur encore de rire devant lui, ce qui serait, du reste, infiniment plus lugubre !

Ce que vous entendez, c'est la voix des enfants qui apprennent leurs rôles et se préparent à la vie que mène leur père.

Car il faut songer à l'avenir.

Quand le pâle soleil d'hiver, trouant les nuages, laisse tomber ses rayons tièdes sur la terre et qu'il sèche l'herbe flétrie des forêts, les saltimbanques se répandent dans une clairière, joyeux et turbulents, comme une famille de faunes qui retrouverait enfin, après une réclusion forcée, la douceur des mousses, les caresses et le parfum des brises. Ces prédestinés que le sort a choisis pour gardiens des illusions ingénues et des plaisirs primitifs les entretiennent comme les vestales gardaient le feu sacré. Du fond de leur exil, ils pensent à ceux qui les ont oubliés et craignent de ne pas leur restituer intégralement les divines chimères qu'ils ont emportées. Les clowns réapprennent leurs culbutes et s'essayent à des tours merveilleux; Irma cambre son corps d'amadryade devant les arbres ravis, en demandant du regard à l'impassible miroir du ciel si sa beauté marmoréenne n'a rien perdu de sa

grâce ni de son prestige ; la mère — une vieille à figure émaciée de sibylle — s'exerce à tirer les cartes, cet art « qui est le tombeau de l'ennui, l'âme de la réflexion, le père des conseils » ; tandis que le chef, assis sur un tronc abattu, un grimoire souillé sur ses genoux, déchiffre avec application une écriture hiéroglyphique, œuvre de ses ancêtres, moissonneurs vigilants, qui ont recueilli, le long de leur vie, les farces, les mystères, les pièces de marionnettes, tout ce que l'imagination populaire a tiré de ses profonds palais de cristal et d'or, aux heures de rêve, pour s'enchanter le cœur, l'âme et l'esprit.

Et tel est le prestige de ces folles occupations, qu'un soleil éclatant vient remplacer, pour eux, l'astre anémique dont les pâles rayons éclairent mélancoliquement la terre. Une ivresse divine se répand dans leur corps, tuant tout besoin, toute crainte, tout souci. La puissance des dieux descend en eux, la force des héros fait éclater leur poitrine, leur âme voltige au-dessus du monde. Dans la forêt recueillie, ils retrouvent, pour quelques instants, la béati-

tude des jours glorieux qu'ils ont connus au sein des villes, bien qu'ils n'aient ici, pour tous applaudissements, que les croassements des corbeaux qui passent et les cris du chat-huant blotti dans le creux d'un chêne !...



L'Asile

J'avais soif de bonhomie et de simplicité.
STENDHAL

C'était à la fin d'octobre. J'avais profité d'un jour de première gelée pour revoir les Ardennes. Après avoir traversé quelques petits villages pittoresquement couchés dans des vallées, je m'étais enfoncé dans l'Hertogenwald, puis j'avais erré à l'aventure dans les Fagnes. Le temps était clair, le soleil brillant, le froid assez vif. Le caractère

souffrant de ces immenses plaines nues, leur effrayante solitude étaient rendus plus intenses par l'approche de l'hiver, qui faisait déjà courir sur elles le souffle glacé de ses âpres vents. Au loin, les feuillages roussis s'éclaircissaient ; on voyait, au travers, des maisons blanches disséminées et quelques châteaux en briques rouges. Tout cela paraissait si petit, si mesquin, si fragile, qu'on s'habituaient facilement à l'idée que l'homme avait disparu de toute cette région, et que les Fagnes, rongant la vie autour d'elles, ne tarderaient pas à étendre leurs plaines désolées jusqu'au bout de l'horizon. Fasciné par l'âpreté et la tristesse presque humaine de ce paysage, j'oubliais que les heures s'écoulaient, si bien que le soleil plongeait à l'occident quand je songeai qu'il était temps de partir.

Comme je ne connaissais qu'imparfaitement la contrée, je m'engageai dans le premier chemin de traverse, avec l'espoir qu'il me conduirait dans quelque village où je pourrais passer la nuit. Après une heure de marche, j'entrai dans la forêt. Ma route, envahie ici par des plantes sauvages,

s'en allait au hasard ; elle décrivait des courbes, dessinait des zigzags, et semblait vagabonder amoureusement dans les profondeurs de cette solitude. La nuit, cette fois, tombait et je commençais à m'inquiéter. Le vent du soir passa dans les arbres et les feuilles tourbillonnèrent. Ce fut comme un gémissement qui serait accouru de tous les points de l'horizon pour venir expirer autour de moi. Je m'arrêtai. Fallait-il continuer mon chemin, au risque de m'égarer dans cette immense forêt ? Ne ferais-je pas mieux, plutôt, de retourner sur mes pas ?

Tandis que je délibérais avec perplexité, je crus entendre un air de violon dans le lointain. J'écoutai attentivement. Cela paraissait venir d'une distance infinie. C'était comme une toute petite plainte douce qui faisait des efforts pour se propager ; quand le vent s'élevait, je ne percevais rien, mais dans les intervalles de silence, j'en distinguais les plus légères modulations. Après m'être assuré de l'endroit d'où elle partait, je me dirigeai de ce côté, résolument, à travers les arbres et les broussailles. Bientôt, j'aperçus une petite lumière, puis je décou-

vis la façade blanche d'une maison. A première vue, elle n'offrait rien de particulier. Avec ses deux fenêtres du rez-de-chaussée, les trois fenêtres de son étage et son toit d'ardoises, elle ressemblait à une demeure de campagnards aisés. Un jardin entouré d'une haie basse la séparait de la route. La lumière qui m'avait guidé provenait d'une lampe placée en face d'une fenêtre ouverte à l'étage. C'était de là également que partait la musique. Je me représentai d'abord une famille paisible réunie dans cette chambre : un homme lisant son journal, des femmes cousant ou tricotant, tandis qu'un enfant — une jeune fille peut-être — jouait du violon. Je songeai ensuite que cette musique était bien triste pour être exécutée en manière de passe-temps. Je tombai moi-même sous son influence et je regardai plus attentivement la maison. Bien qu'elle ne fût pas délabrée, elle paraissait extraordinairement vieille : ses volets s'inclinaient à droite et à gauche des fenêtres, son toit s'affaissait légèrement par le milieu, ses murs devaient s'effriter sous leur couche de chaux. On devinait qu'elle avait été

construite pour des générations dont la tâche était achevée; l'heure de disparaître était arrivée pour elle; elle s'en allait mélancoliquement, mais dans sa décrépitude elle gardait ce caractère vénérable des choses qui meurent avec dignité. Je l'examinais comme on examine un sphinx de pierre, un obélisque, un fragment de ruine remisé dans un coin de musée. J'aurais voulu qu'elle me racontât l'existence des êtres qu'elle avait abrités. Une idée me vint. Pourquoi ne frapperais-je pas à cette porte? Je me décidai à la pensée de l'âpre plaisir qu'il y aurait à passer la nuit dans ces murs sombres qui devaient tressaillir à tout moment sous les plaintes du vent, les cris des oiseaux sauvages et les frémissements de la forêt.

Je m'approchai de la porte et je cherchai le bouton de la sonnette. Il n'y en avait pas. Je cognai avec le pommeau de ma canne. La musique cessa soudainement et un chien aboya. Ce fut un aboiement faible, ennuyé et qui ne se répéta point. J'entendis alors une porte tourner, en gémissant, sur ses gonds, puis des pas qui

s'avançaient. Une clef grinça dans la serrure, et je me trouvai en présence d'un homme qui tenait en main une petite lampe. Son corps se dessinait nettement dans la faible lumière qu'il portait ; sa figure pâle, éclairée par en-dessous, me parut jeune encore malgré les quelques poils blancs dont sa barbe noire était entremêlée.

Cet homme m'écouta avec bienveillance et me pria d'entrer. Quand la porte se fut refermée derrière nous, il me précéda dans l'escalier. Chacune de ses marches criait sous nos pieds ou plutôt gémissait, car c'était une vraie plainte humaine qui sortait de ces planches chaque fois que nous les touchions. Le bois était vieux, il était las et vermoulu, et par ses plaintes qui se répercutaient dans l'étroit corridor, il semblait nous reprocher de troubler son agonie et de ne pas le laisser se transformer paisiblement en poussière. Arrivé à l'étage, je fus introduit dans une chambre assez vaste, au fond de laquelle brûlait un feu ouvert. Un épagneul, qui était couché devant le foyer, se souleva lentement, dirigea sur moi un

regard vague, puis laissa retomber la tête avec indifférence.

— J'ai peu de choses à vous offrir, me dit mon hôte, en m'invitant d'un geste à m'asseoir dans un fauteuil qu'il venait de pousser devant le feu. J'habite seul. Je ne puis vous donner qu'un peu de jambon et un verre de vin.

Cela fut dit avec cette simplicité et ce naturel qu'on trouve encore chez quelques paysans des montagnes, et qui donnent tant de charme à leur hospitalité. Pourtant, l'homme qui me recevait si familialement n'était pas un paysan. Sa tenue, son langage correct et élégant, la finesse de ses mains blanches, son regard surtout, où il y avait à la fois de la noblesse, de la rêverie et du dédain, prouvaient suffisamment que je ne me trouvais pas en présence d'un être vulgaire. On aurait même été porté à voir en lui un dandy, si l'ébouriffement de ses cheveux et de sa barbe n'avait mêlé un peu de bonhomie à ce que sa figure avait de trop hautain. Sa demeure, du reste, n'évoquait en rien l'homme du monde. La chambre où nous étions avait

pour tout mobilier une armoire, une encoignure, quelques chaises, deux fauteuils et la table devant laquelle j'étais assis. Ces meubles étaient en chêne et semblaient faire corps avec la maison, de même que l'horloge au cadran de métal sombre enfermée dans une gaine, grande et renflée dans le haut comme un cercueil de momie. Le crucifix en cuivre posé sur la cheminée, les deux chandeliers de même métal, debout à sa droite et à sa gauche, ainsi que la gravure coloriée qui ornait, en face, la muraille blanche, paraissaient également occuper leurs places depuis des temps immémoriaux. La maison empruntait tout son charme au milieu où elle se trouvait. Pendant le jour, ce ne devait être qu'un abri d'où l'œil et la pensée vagabondaient constamment au dehors. Mais le soir c'était un sanctuaire. Les Fagnes la remplissaient de leur tristesse grave, le vent la berçait de son murmure, les arbres y concentraient leurs parfums; j'y trouvais jusqu'à la beauté froide et majestueuse que je venais d'admirer dans le ciel.

Quand je me tournai vers la cheminée,

une chaleur tiède me tomba au fond de l'âme et me fit frémir. Ce grand feu de bois qui pétillait et dont les flammes claires mordaient la muraille, c'était bien le foyer traditionnel, le foyer des chaumières heureuses et des contes de fée. Décidément un sage seul pouvait avoir fait son home d'une telle demeure. Tout me le disait, depuis les quelques livres entassés pêle-mêle sur l'encoignure, jusqu'à cet autre livre recouvert de papier gris — le meilleur sans doute, le bréviaire du maître — qui gisait près de moi, à côté du violon et de son archet, dans le disque de lumière découpé sur la table par l'abat-jour d'une petite lampe.

— C'est un paradis que votre demeure, dis-je, en regardant mon hôte.

— Vous trouvez, me répondit-il.

— Et quelle solitude ! Vous ne devez jamais être importuné par aucun être vivant.

— Oh ! ici, on ne voit que des ramiers, des milans, des corbeaux... quelquefois un loup.

J'attendis en vain de nouvelles confidences. J'eus un instant envie de le questionner, mais je craignis de me rendre importun

et je pris mon parti de son silence. « Puisqu'il veut rester inconnu, me dis-je, respecte son incognito ! Contente-toi de rêver devant lui comme tu as rêvé devant sa maison ! Abandonne-toi à la force puissante qui t'enveloppe ! Sois le clavier que frappent tous les atomes répandus dans l'air ou la lyre que les dieux antiques oublièrent quelquefois sur la pierre où ils s'étaient assis et qu'une main invisible faisait résonner mélodieusement ! »

Alors, sans plus d'hésitation que si j'avais été seul, je m'allongeai dans mon fauteuil et, les yeux fixés sur les flammes du foyer, j'écoutai les palpitations des Fagnes. D'abord vagues, sourdes et monotones, elles ne tardèrent pas à acquérir un langage dont la sonorité et la magie me transportèrent. Toute la vie de la nature bouillonnait dans la forêt, avec ses ardeurs, ses caprices et ses violences. Le vent, tantôt caressant et félin, et tantôt sauvage et impétueux, glissait doucement dans les arbres où bondissait pardessus en faisant craquer leurs cimes. La nuit m'envoyait, par la fenêtre, le sourire d'une étoile lointaine. Le cœur de la terre

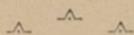
s'approchait du mien, entraît en lui et s'y fondait ; je sentais en moi la force des chênes, la souplesse des bouleaux, des sources jaillissaient dans ma poitrine, des cascades y bouillonnaient, tandis que mon esprit et mon âme, fascinés par l'étoile mystérieuse, flottaient au niveau des contes de Perrault et du chanoine Schmid. Quand le vent s'apaisait, j'entendais distinctement le léger sifflement des flammes et la respiration du chien. Autour de moi, tout avait l'air simple et bon, et j'aurais perdu jusqu'à l'idée de la douleur et du temps si l'une n'avait fait entendre sa voix dans les cris espacés et lointains d'un oiseau de nuit et si l'horloge n'avait continué à rythmer la marche de l'autre de son tic-tac grave et de signaler de son timbre aigu la chute des heures dans l'éternité.

Quand dix heures sonnèrent, mon hôte se tourna vers moi.

— Vous devez être fatigué, me dit-il, je vais vous montrer votre chambre.

Il avait pris un bougeoir sur l'encoignure et déjà il ouvrait la porte, lorsqu'il parut hésiter et réfléchir... mais après un instant

il descendit résolument l'escalier. Celui-ci trembla et gémit de nouveau sous nos pieds. Nous allions, d'ailleurs, presque à tâtons, mal éclairés par la faible lueur de la bougie. Quand nous fûmes au rez-de-chaussée, mon compagnon poussa une porte et après m'avoir tendu la lumière, il me souhaita le bonsoir et me laissa seul.



D'un coup d'œil, j'inspectai ma chambre, meublée comme celle d'une auberge de campagne, puis je tirai de ma poche le revolver que, par une vieille habitude, je porte avec moi dans mes excursions et je le plaçai sur la table de nuit. Cette précaution me fit sourire. Que pouvait-il m'arriver dans cette maison?... Je songeai à la sérénité de la soirée qui venait de finir. Je pensai à mon hôte, à sa vie calme et paisible. Les souvenirs voltigeaient autour de mon front. Quelques figures vinrent se pencher au-dessus de moi. Je les regardai avec tristesse: Voilà celles que j'ai torturées et voilà celles qui m'ont lardé le cœur. Voilà les corbeaux

impitoyables qui ont mangé le bonheur sur ma route. Oui, « toutes nos souffrances proviennent de l'attachement » et c'est comme mon hôte qu'il faudrait vivre, tout seul, dans une petite maison blanche, entre deux arbres, libéré de toutes préoccupations et de tout lien, et attentif à régler les mouvements de son cœur sur la vie de la terre et des plantes.

« Pense à cela, me dit une voix ricanante, gémis là-dessus comme devant une terre promise, tends les bras vers ce beau nuage qui continue sa course sans faire attention à toi, le bourreau que tu portes en toi ne t'accorde qu'une courte trêve, cette vague tristesse qui gît au fond de ton bonheur actuel c'est un limon qu'il y a déposé, il glisse son poison dans ton repos, il le teinte d'amertume pour que tu te souviennes de lui. Il te tient et il va te reprendre; cette larme qui tremble sous ta paupière, c'est lui qui l'a fait naître et tu ne sens que trop, ô pauvre salamandre! que tu ne peux pas, que tu ne peux pas t'empêcher de replonger dans ta fournaise ! »

Bientôt mon esprit, alourdi par la fatigue,

se replia dans le présent et une sensation de bien-être immense me dilata le corps. Dans ma chambre l'air était frais et pur comme au milieu des bois ; tout bruit s'était éteint ; les oiseaux de nuit ne criaient plus ; seul, un de ces ruisselets, qui se sont creusé une espèce de lézarde dans les parties pierreuses des Fagnes, coulait à quelque distance avec un léger murmure. Je plongeai avec béatitude le nez dans mes couvertures et, au bout de quelques instants, le sommeil me fermait les yeux...

Je dormais profondément quand un bruit singulier me réveilla en sursaut. Je me mis brusquement sur mon séant et je tendis l'oreille... Rien ne me frappa que le silence de la nuit coupé par le murmure du ruisseau. Il ne semblait pas qu'il y eût quelque chose d'insolite non plus dans ma chambre, où, malgré une grande fenêtre sans store, je ne distinguais que mon revolver dont le canon d'acier poli brillait à côté de moi. A peu près rassuré, je laissais retomber ma tête sur l'oreiller, quand une voix sourde cria soudainement : « Dormez-vous?... »

C'était la même voix qui m'avait réveillé

tantôt ! La peur me glaça le sang, je sautai sur mon revolver. La question ne se répéta pas et de nouveau, je me demandais si j'étais éveillé ou si je rêvais, si j'avais réellement entendu cette voix qui paraissait être sortie par miracle des ténèbres, lorsque les mêmes paroles retentirent : « Dormez-vous ? »

Cette fois, je me rendis compte de l'endroit d'où elles partaient. Je compris qu'elles avaient été proférées par quelqu'un qui se trouvait dans le corridor, la bouche collée contre le trou de la serrure : « Ferais-je bien de répondre ou fallait-il me taire ? » Je pris le parti de ne pas souffler mot. Je soulevai mon revolver avec précaution, puis je ramenai ma main tremblante au devant de ma poitrine et j'attendis... Après quelques instants, un léger remuement se fit derrière la porte et il me sembla qu'on marchait sur des chaussons de lisière, mais — et ceci acheva de me terrifier — je crus m'apercevoir que la personne qui m'avait interpellé n'était pas seule ! En même temps que les pas qui se traînaient avec précaution, en produisant un bruit étouffé, j'en entendais d'autres plus nets, plus réguliers,

mais tout aussi sourds et qui paraissaient se régler sur les premiers. Je me glissai silencieusement hors du lit, je m'approchai de la fenêtre et j'essayai de me rendre compte de la distance qui la séparait du sol, à l'extérieur. L'obscurité était malheureusement trop grande pour pouvoir en juger. Je me retournai et m'étant avancé jusqu'au milieu de la chambre, j'y restai un instant debout, un doigt sur les lèvres, à me creuser la cervelle pour avoir l'explication de ce singulier mystère. Qui était dans le corridor et que me voulait-on ?...

Je fus tiré de mes réflexions par le bruit d'une serrure qu'on faisait mouvoir doucement, puis j'entendis qu'on poussait une porte — la porte de la chambre contiguë à la mienne — mais doucement, très doucement aussi ; chaque fois qu'elle avait crié un peu fort, on s'arrêtait une minute ; pendant ces intervalles, je percevais le souffle haletant d'une respiration. La personne qui était là s'effrayait donc d'elle-même dès qu'elle faisait un léger tapage. Je me rassis sur mon lit, bien décidé à ne plus m'abandonner au sommeil. Comme la fatigue

m'accablait, je me reprochai d'être venu chercher un asile dans une demeure que tout aurait dû me rendre suspecte, et je songeai à ces bonnes auberges de campagne avec leurs chambres qui sentent la chaux, leurs lits un peu durs, mais où l'on dort avec tant de sûreté, et où l'on n'est jamais réveillé que par le ronflement paisible de l'aubergiste, le piaffement étouffé d'un cheval dans l'écurie ou le clairon sonore d'un coq.

Cette pensée, à la fois délicieuse et cruelle, faillit m'arracher un soupir. Mais le bruit, en se rapprochant, ressaisit mon attention. Il existait maintenant à deux pas de moi, derrière la cloison qui séparait en deux chambres la partie droite du rez-de-chaussée. Une porte se trouvait au milieu du mur et il me sembla qu'on glissait un meuble devant elle, mais avec de si grandes précautions, avec une telle crainte de faire trop de tapage que ce travail prit un temps interminable. Cela fait, les pas s'éloignèrent pour s'arrêter au bout de la pièce où j'entendis qu'on arrachait les planches du parquet avec les mêmes précautions. Ce

bruit de planches, ces pas qui remuaient et auxquels répondaient d'autres pas, comme si le travailleur opérait sous la surveillance d'un compagnon qui répétait ses mouvements et mimait ses gestes, avaient quelque chose de si lugubre que la maison elle-même en frémissait de terreur. Ses vieilles murailles se renvoyaient un écho sourd qui roulait sur moi sans interruption et brisait toute mon énergie et ma volonté. Aussi fus-je sur le point de jeter un cri terrible quand ma chambre, tout à coup, s'illumina!...

A la vérité, la clarté qui se produisit ne ressemblait en rien à une illumination; c'était une lumière fine et douce qui s'était répandue autour de moi comme une vapeur argentée et qui avait simplement fait pâlir les ténèbres, mais après l'obscurité compacte qui avait régné jusqu'alors, cela me paraissait plus éclatant que l'embrasement du ciel par des milliers de soleils.

Mon premier moment de surprise et de trouble passé, je compris que la lune s'était levée et je descendis du lit pour m'approcher de la fenêtre. Celle-ci, qui n'était

guère élevée, donnait sur un jardin tout ravagé par les premiers froids; au delà, un bois plaquait, à droite, sa masse sombre et les Fagnes étendaient, à gauche, leurs plaines pelées et hérissées de quelques buissons, tandis qu'un ciel bleu-noir, d'une dureté de cristal, couvrait le tout de son dôme étoilé. Je collai le front contre un carreau, en inclinant la tête, pour trouver la lune, mais je ne la vis point; elle devait s'être levée de l'autre côté de la maison. Cette supposition se confirma quand je me retournai. Une fente de la largeur d'un doigt existait entre la porte et son chambranle, et comme la porte d'en face n'était pas fermée et qu'elle correspondait avec une fenêtre sans volets, les rayons de la lune ruisselaient dans le corridor et l'un d'eux tombait dans ma chambre.

Ce fut à ce moment que j'entendis un faible gémissement pareil à ceux que poussent les ouvriers quand ils se hissent une lourde charge sur le dos. Après cela, on marcha de nouveau. Mais les pas, cette fois, étaient moins légers, plus réguliers et comme rythmés. La personne devait porter

un fardeau. Je collai l'œil à la fente de la porte ; grâce à la fenêtre qui se trouvait en face, je ne pouvais manquer de reconnaître cette personne si elle traversait le corridor.

J'étais aux aguets depuis quelques secondes quand mon hôte passa lentement, courbé en deux sous une longue caisse de bois ; le chien suivait, la tête basse, recueilli et triste. Les pas s'éloignèrent ; je les entendis descendre lentement et avec précaution l'escalier de la cave ; finalement tout bruit cessa et un silence épouvantable remplit la maison.....

Je regardai autour de moi avec terreur ; mon cœur avait cessé de battre ; j'étais incapable de raisonner, de réfléchir ; j'avais un vide immense, un vide douloureux dans le crâne. Je m'aperçus que j'avais froid. En réalité je grelottais, je claquais des dents et bien que je craignisse de me rendormir, je me remis au lit.

Tout à coup, je réentendis le gargouillement du ruisseau, que j'avais oublié ; toute mon attention se concentra là-dessus ; il coulait avec le même bruit cascadeur ; mais cela, peu à peu, grandit ; pour mon cerveau,

excité par la fièvre, c'étaient maintenant des paquets d'eau qui tombaient en cataractes, rebondissaient, puis fuyaient en rugissant. La seule remarque que j'aie faite, dans le trouble où je me trouvais, c'est que ce bruit était *tout extérieur*. La veille, il frappait doucement les murailles de ma chambre, il se glissait dans la maison comme un chant d'oiseau et la rendait vivante et sensible. Mais maintenant quelle inertie, quelle indifférence et quelle mort ! Les murs d'un tombeau ne peuvent pas être plus froids que ceux qui m'enfermaient en ce moment ! Il suffisait de les regarder pour avoir l'esprit et le cœur glacés...

Ah ! voilà cet autre bruit qui recommence ! La voûte de la cave résonne sourdement. Je n'en puis plus ! Je n'en puis plus ! Je me bouche les oreilles pour ne plus rien entendre. Je ne puis cependant m'abstenir d'écouter... Ça, c'est de la terre qu'on remue... Ce coup sec a été produit par le choc d'une bêche contre une pierre... Quelle heure est-il ? Ma montre marque quatre heures. Cinq heures... six heures... sept heures ; encore trois heures à passer

ici, une éternité. Quelle maison lugubre ! Quelle maison sinistre ! J'étouffe. Ah !... Où donc ai-je vu dans une solitude poétique, parmi des arbres et des broussailles, une petite habitation blanche, silencieuse et paisible comme un presbytère ? Où donc ai-je passé une soirée auprès d'un feu de bois qui m'a remémoré les contes de Perrault et du chanoine Schmid ? Où me suis-je abandonné à ces rêves qui m'ont fait voyager de la terre aux astres ? Où est cet homme fort, qui se suffisait à lui-même, qui avait si bien mis son cœur en harmonie avec le cœur de la terre, avec le cœur des arbres et des plantes ? Le voilà, le voilà ! Je vois son âme. Elle est plus noire que celle de Judas Iscariote. Il me montre ses mains. Elles sont maculées de taches sanglantes ; il a les mains de Macbeth ! Si je pouvais fuir ? La fenêtre n'est pas élevée. Mais oserais-je marcher seul, à cette heure, au milieu des Fagnes ? Non, oh ! non, je sens bien que non, je suis lâche...

Voilà les pas qui remontent de la cave. Ils se dirigent à l'étage. L'escalier crie. A mesure qu'ils montent, on dirait qu'ils

pèsent plus lourdement sur les marches!...

Maintenant, le silence est revenu, mais il me semble que le danger respire à mes côtés et mes yeux, rivés à la fenêtre, attendent avec impatience que le jour se lève.

Une lueur blanche, enfin, se répandit autour de moi. Je m'habillai à la hâte. J'avais à peine fini que le soleil resplendissait dans un ciel pur. Je me tournai vers lui. Je saluai son apparition avec la joie enfantine du sauvage qui voit dans ce lever le retour de la vie et de la sécurité. Il fallait cependant songer à partir et je ne pouvais pas m'en aller sans remercier mon hôte. Cette pensée me remplit de nouveau d'angoisse. Enfin, je montai à l'étage, lentement, en m'efforçant de ne pas trop faire crier l'escalier, dont les plaintes m'entraient dans le cœur comme des coups de couteau. Tout en montant, je me disais: «Sois froid, correct, simplement poli et surtout ne laisse rien deviner de ce que tu sais.» Ah! je combinai habilement mon rôle! Le comédien allait trouver un comédien aussi parfait que lui. — Mon hôte m'attendait, il vint au devant de moi.

— Je vous remercie, dis-je — pour brusquer les choses — de l'hospitalité vraiment ami...

— Oh! répliqua-t-il, sans me donner le temps d'achever, vous allez me faire le plaisir de déjeuner avant de partir. Voyez, le café fume... et il parfume, ajouta-t-il, en reniflant l'air pour éveiller ma gourmandise.

— Mais, répondis-je, je me proposais, au prochain village...

— Le prochain village... le prochain village est à deux lieues d'ici et quand vous y arriverez, votre estomac sera dans vos talons. Allons, asseyez-vous là, à votre place, dit-il — en faisant allusion à l'endroit que j'avais occupé la veille et en me poussant un fauteuil, — près de ce beau feu, qui flambe doucement et qui répand une si bonne chaleur. — Et il se frotta les mains, vigoureusement, avec tous les signes d'une grande satisfaction, comme si cette bonne chaleur lui enveloppait toute l'âme.

Quand je fus assis, il vint se placer en face de moi et je remarquai qu'il m'observait d'une façon singulière: ses yeux fouillaient mes gestes, ses regards s'appuyaient

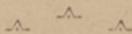
sur mon front et m'entraient dans le cerveau ; il auscultait mes pensées avec une insistance insolente. Cela commença par me troubler, mais je ne tardai pas à reprendre possession de moi-même, et comme je trouvais du défi dans son allure, j'interrompis mon repas. Pendant une minute, qui me paraît aujourd'hui avoir duré une éternité, nous nous contemplâmes en silence... Mon attitude fit-elle naître des soupçons dans l'esprit de mon hôte ? Sans doute, car ses traits se raidirent, ses sourcils se froncèrent et une flamme épouvantable — la flamme qui doit éclater dans l'œil de l'assassin quand il lève le bras — jaillit féroce de sa prunelle...

Cette fois, sa volonté s'était trop tendue, elle se brisa ! Un nuage passa sur sa figure. D'assurés et de hautains qu'ils étaient, ses regards devinrent humbles. Du fond de ses yeux, surgit un appel à la miséricorde. Quand je me levai, il se leva également, mais comme un automate ; ses jambes tremblaient et il dut s'appuyer à la table pour ne pas tomber. « Lui donnerai-je la main, me demandais-je ? Payerai-je au moins son

obligeance par cette marque de cordialité?» Mais tandis que la voix naturelle, la bonne voix me poussait à laisser tomber une goutte de joie dans ce cœur que je devinais plein de désolation et d'épouvante, la raison me disait sur un ton impérieux et froid : « Réserve ta compassion pour ceux qui la méritent, garde-toi de prostituer ta pitié ; laisse le châtiment naturel, laisse le glaive de Dieu s'abattre sur ce misérable ! »

J'écoutai la raison. Je restai impassible devant cet homme. Pas un muscle de ma face ne révéla l'émotion sur laquelle je pesais de toutes mes forces pour la rendre impuissante, et cependant comme sa main droite travaillait pendant que j'épuisais les banales formules de remerciement que ma mémoire me soufflait, comme elle mendiait un serrement de ma main, comme ses yeux s'efforçaient de fasciner ma pitié. Ah ! jamais corps de mendiant abreuvé d'avaries, n'a grelotté sous ses loques comme je vis grelotter ce corps en ce moment ! Je ne cédaï cependant pas. Je fus implacable comme la Justice. Et la main, qui s'était enfin tendue vers moi, se rabattit, pour me

donner le change, sur la tête du chien qui, debout, les pattes de devant appuyées sur les jambes de son maître, l'enveloppait tout entier du regard ardent de ses grands yeux tendres.



Dehors, le soleil répandait une lumière joyeuse. La terre, légèrement échauffée, exhalait des parfums capiteux. Les bouleaux, avec leurs troncs blancs, se détachaient en fines colonnes argentées parmi les sapins et les chênes, des feuilles roussies tombaient en tourbillonnant et quelques oiseaux, que cette chaude matinée avait ragailardis, chantaient à tue-tête dans les arbres et les buissons. Le bonheur et la joie sourdaient de la terre, envahissaient mon cœur et mon esprit et chassaient peu à peu de mon imagination les fantômes sinistres qui la rongeaient si cruellement depuis tant d'heures!

Au bout de quelque temps cependant, je me retournai pour examiner une dernière fois la maison.

Le soleil faisait étinceler ses fenêtres et

miroiter son toit. Elle avait elle-même un air de gaîté au sein de la joie des choses qui l'environnaient. Mais c'était la gaîté des demeures abandonnées, la gaîté des ruines, elle portait plus que tout le reste les marques de l'automne et je me sentis redevenir grave en la regardant. Une remarque que je fis tout à coup m'intrigua singulièrement. Des plaques de plâtre relativement frais marbraient une partie de sa façade. On la restaurait, ou plutôt on avait voulu la restaurer, car je vis dans le jardin des briques qui s'étaient effritées sous la pluie et du mortier desséché et noirci sur lequel un peu d'herbe avait poussé. Je me demandai si vraiment le bonheur et l'espoir l'avaient un jour choisie pour asile, et je la fixai longuement, à travers les arbres, afin d'en graver l'image dans mon esprit et de placer son souvenir, pour toujours, à l'abri du temps!

Comme j'allais me remettre en marche, un léger bruit me fit tourner la tête et je vis, à quelques pas, un bûcheron qui me regardait, appuyé sur le manche de sa hache. C'était un paysan solide, mal équarri, tout

en os. Il avait déposé sa veste et sa casquette par terre. Avec son vaste torse voûté et simplement couvert d'une chemise dont le col était déboutonné et dont les manches étaient retroussées jusqu'aux coudes, avec sa figure carrée, sa bouche large, son nez fort, ses grands yeux enfoncés dans leurs orbites, son front fuyant couronné de cheveux filasses, il avait l'air de porter sur ses épaules, comme Atlas, toute la fatigue d'un monde. Auprès de lui, un grand trou, creusé autour d'un chêne superbe, mettait à nu de grosses racines entamées par la hache et qui pleuraient leur sève, goutte à goutte.

— Vous regardez cette maison, me dit-il avec un geste d'intelligence ?

— Oui, répondis-je ; vous connaissez la personne qui l'habite ?

— Pardi. — Et lâchant le manche de sa hache qui tomba dans l'herbe, il se courba sur sa veste et se releva avec une pipe et un paquet de tabac.

Tout en bourrant celle-ci — un brûle-gueule en terre noire muni d'un couvercle en cuivre — il me regardait en pleine

figure, avec l'air épanoui de quelqu'un qui a une histoire à effet à narrer et qui s'amuse à agacer la curiosité de son interlocuteur.

— J'ai vécu ici, dit-il; j'ai passé autant de nuits dans cette forêt que dans mon lit; je lui appartiens autant que cet arbre, ajouta-t-il avec orgueil, en désignant le chêne qu'il allait abattre. Qu'il fasse clair ou qu'il fasse obscur, je marche ici comme dans les rues d'une ville. Bien! Si je connais cette maison? Mais je m'y suis reposé des mille et des mille fois! J'y mangeais et j'y buvais. Le propriétaire et sa femme étaient de mon âge. C'étaient des gens qui vivaient simplement et qui étaient heureux. Un jour, il arriva là ce qui arrive partout: l'homme mourut. La femme se retira chez des parents et la maison fut fermée. Cela m'affligea profondément. A mon âge, on ne remplace pas les amis qu'on perd. On se trouve chaque jour un peu plus seul, jusqu'à ce qu'enfin... dit-il, en montrant du doigt la fosse creusée au pied de l'arbre.

Des mois se passèrent; un an se passa; la maison restait close. L'herbe poussait dans sa cour et sur ses murs. Elle fera un cadavre

de plus dans mon passé, pensais-je, chaque fois que je me retrouvais par ici, on la laissera tomber pierre par pierre. Mais un jour, que vois-je? La porte ouverte, les volets ouverts, des rideaux aux fenêtres, et dans la cour une jeune femme, un petit râteau à la main, qui arrangeait une allée tandis qu'un homme amoncelait de la terre avec une bêche, pour faire une plate-bande. Ho! ho! Ho! ho! Ni l'homme ni la femme ne semblaient s'entendre bien fort aux travaux manuels, par exemple. Singuliers êtres, me dis-je, pour venir habiter au milieu des bois! Mais ces riches vous ont de si bizarres fantaisies. Sur ces entrefaites, les gens s'étaient retournés; je saluai et je continuai ma route.

Un jour que j'équarrissais un arbre dans les environs, j'entends des pas derrière moi. C'était le nouveau propriétaire de la maison. «Vous fumez», me dit-il, en voyant ma pipe par terre, et il me tend sa blague pleine de *fin* tabac. Nous voilà tout de suite comme de vieilles connaissances. Il me questionne sur la forêt, sur les Fagnes, sur les arbres, sur les oiseaux, sur les sentiers

qui doivent mener ici et là. C'était un savant, Monsieur. Il parlait de tout comme je pourrais vous parler de la manière d'abattre un chêne. Il connaissait les noms de toutes les bêtes du bois. Il vous aurait fait respecter un insecte. — Tandis que nous devisions, sa femme arrive. Bigre ! quelle femme splendide ! Son corps était élancé et souple comme un jeune bouleau ; la santé et le bonheur éclataient sur sa figure ; ses cheveux d'un roux ardent ruisselaient jusque sur ses cuisses et sous le soleil qui les allumait ils ressemblaient à une gerbe enflammée ; et voici la couleur de ses yeux, dit-il, en cueillant une petite fleur bleue qui avait échappé aux premiers froids et dont une goutte de rosée, tombée dans sa corolle, ravivait la teinte et l'éclat. — Elle me regardait en souriant. Par l'effet que ce sourire produisit sur la ruine d'homme que vous voyez devant vous, je devinai tout l'empire qu'elle devait avoir sur son compagnon. A peine l'eut-elle pris par le bras, qu'il parut en effet étranger à tout le reste. Il se laissa entraîner où elle voulut bien le conduire. Je les regardai s'éloigner dans la lumière du

couchant. Des insectes voltigeaient autour d'eux. Ils se serraient l'un contre l'autre et marchaient en silence. J'avais devant moi l'image du bonheur. Voilà la vie, pensai-je, la vraie vie... Mais je m'étais dit cela dans un moment d'exaltation. Il n'est pas naturel de s'aimer comme cela. Plus on s'aime, moins l'amour dure. Un homme qui est trop amoureux, c'est comme un homme qui est trop savant : ces choses là portent malheur !

Le lendemain et les jours suivants, l'homme revint me trouver *sur* mon ouvrage. Pendant que sa femme cueillait des fougères et des fleurs, il s'entretenait avec moi comme avec un égal. Il était sans hauteur et sans fierté. Je m'attendais toujours à ce qu'il me fit des confidences, mais il semblait avoir pris pour règle de ne jamais parler de lui. Il me questionnait sur ma vie, sur mes occupations, sur la forêt, sur l'été et sur l'hiver, mais il ne s'ouvrit pas plus à moi qu'aux grands arbres sous lesquels il allait souvent s'asseoir. Ce mutisme m'intriguait. Un homme heureux est plus expansif et je soupçonnai sa vie de

n'être pas aussi sereine qu'elle en avait l'air. Ce fut alors que je le pris sérieusement en affection. Par contre, sa femme me devint presque antipathique. Pourquoi? Je ne saurais le dire. Elle n'avait rien fait qui pût provoquer ma répugnance. Elle m'accostait toujours avec le même sourire charmeur. Elle me parlait avec bienveillance. Rien ne m'autorisait à la soupçonner de quoi que ce fût. Devant moi, elle était aimable et tendre pour son compagnon. Aussi, quand ils s'éloignaient et que je les voyais se pencher l'un vers l'autre ou que je les entendais rire, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que je me trompais et qu'ils étaient heureux...

Un jour, pourtant, que l'homme s'était assis à côté de moi, sur un tronc abattu, je remarquai qu'il suivait sa femme avec des yeux singuliers. Après quelque temps, ses regards se portèrent vers la cime des arbres et ils errèrent longtemps entre ciel et terre. Cela me fit réfléchir. Il devait décidément y avoir quelque chose là-dessous. S'il n'y avait rien eu, pourquoi ces gens, qui étaient jeunes et qui n'étaient pas des sauvages,

seraient-ils venus se terrer dans les bois? Il est jaloux, me dis-je, elle est coquette... et volage probablement, et il aura voulu la soustraire à quelque amant. Mais la femme, voyez-vous, c'est pis que le diable, et...

— L'avez-vous vu, cet amant?

— Hé, non, que je ne l'ai pas vu! Mais un soir que je m'étais construit une cahutte à quelques mètres de leur maison et que je fumais ma pipe à l'extérieur avant de me coucher, je me laissai séduire par la beauté de la nuit. Ma pipe finie, j'en allumai une autre. L'air était doux; les arbres bruissaient; dans le ciel noir, il y avait quelques étoiles. Je regardais tantôt le ciel, tantôt les arbres et tantôt la maison, qui était devant moi. Je songeais à mille choses: à ma vie passée, à tout ce que j'avais vu dans cette demeure, aux deux êtres qui l'habitaient maintenant, à ce qui s'y passerait plus tard... Tout à coup, j'entends partir des cris de la maison même... C'était la femme... Elle criait, Monsieur... Elle criait! répéta-t-il, en ébauchant une grimace douloureuse, comme s'il avait voulu me faire sentir par cette mimique ce qu'il y

avait de poignant dans ces cris de femme poussés dans la nuit.

Depuis le commencement des temps, la femme a roulé l'homme. Celle-ci ne faisait pas exception. Pourtant, chaque jour je les retrouvais tous deux dans le bois, plus amoureux et plus affamés l'un de l'autre. Si bien que je doutais de mes propres soupçons. L'aime-t-elle ou n'est-ce qu'une comédienne? me demandais-je. Tantôt, je répondais: elle l'aime et je me trompe; et tantôt: c'est une comédienne et j'ai raison. Et j'avais raison, s'écria-t-il! Car un beau jour, je ne l'ai plus vue. Parti, l'oiseau! Envolé!

— Êtes-vous certain qu'elle est partie, dis-je, en le fixant vivement dans le blanc des yeux?

— Hé! que voulez-vous donc qu'elle soit devenue? Je serai d'ailleurs renseigné, soyez sans crainte. Mais jusqu'à présent je n'ai pu approcher l'homme, qui ne sort pour ainsi dire plus. Je ne tenterais pourtant pas de le consoler. On ne console pas ces gens-là avec des paroles. Il était sorti de la vie raisonnable; il faut attendre qu'il y soit

rentré. Voyez-vous, l'homme ne devrait jamais regarder que devant soi. Quand je coupe un arbre, moi, je ne pense pas à autre chose. Nous ne sommes pas assez grands pour embrasser tout cela... Et d'un geste vague, il désigna l'immensité.

Ces paroles avaient fait jaillir une effrayante lueur dans mon cerveau. Mes lèvres s'ouvrirent pour raconter au bûcheron ce que j'avais surpris pendant la nuit. Mais au moment de parler, mes yeux s'arrêtèrent sur la maison et l'impression qu'elle me fit m'enleva toute volonté et me rendit muet. Sur son toit, un oiseau chantait et sous le ciel bleu, dans son cercle d'arbres, avec ses volets verts et du soleil dans ses vitres, elle semblait si heureuse et si calme que je ne me sentis pas la force de désabuser le vieillard qui la regardait, lui aussi, mais avec tout son cœur, comme on regarde une demeure poétique où s'est déroulée une idylle romanesque. Pourtant, quand il vit que je ne sortais pas de mon immobilité et de ma rêverie, il se tourna vers moi et chercha à lire sur ma figure l'impression de son histoire. Comme je ne

parlais pas, il finit par enlever le couvercle de sa pipe, débourra celle-ci, en la frappant à petits coups sur la pointe de son sabot, et la remit dans sa veste. Il descendit ensuite dans la fosse creusée autour du chêne et, après avoir écarté les jambes et craché dans ses mains, il prit sa hache, l'éleva lentement au-dessus de sa tête puis l'abattit au pied de l'arbre d'un coup vigoureux qui fit tressaillir la forêt dans ses profondeurs.

Le fer fit une large blessure dans le bois, où il resta fixé. Le bûcheron inclina sa hache à droite puis à gauche ; le bois criait, tandis que son bourreau gémissait sous l'effort. Finalement, il la retira de la racine déchirée et meurtrie, et il allait la relever quand une détonation nous fit tressauter tous les deux.

Nous nous regardâmes avec une telle anxiété que nous comprîmes que nous avions les mêmes pressentiments. Le bûcheron sauta hors de la fosse et nous courûmes directement vers la maison où j'avais passé la nuit. Mon compagnon, qui me précédait, hésita quand il fut dans le corridor. « A l'étage », criai-je. Il grimpa précipitamment

l'escalier, devant moi, en faisant un vacarme épouvantable. Par une porte entrebâillée le chien s'élança, et se ruant sur le vieillard, il lui mordit cruellement la jambe. Celui-ci ne jeta aucun cri, mais d'un coup de sabot appliqué dans le ventre de la bête, il l'envoya rouler au milieu de la pièce où elle se mit à geindre et à se débattre.

— Que faites-vous donc, m'écriai-je?

— Hé, répliqua-t-il, faut-il que je me laisse dévorer par...

Il n'acheva pas. Devant nous, au coin du feu qui continuait de brûler joyeusement, mon hôte était affaissé dans un fauteuil. Sa main droite pendait jusqu'à terre; sa tête, d'une effrayante pâleur, était inclinée du même côté; tandis que sa main gauche gisait, inerte, sur sa cuisse. Des gouttelettes de sang tombaient une à une de sa tempe sur le parquet.

— *Cridi*, murmura le bûcheron, qui avait tiré brusquement sa casquette et qui la pétrissait entre ses doigts crispés sur sa poitrine: *Cridi!*

Nous restâmes pendant quelque temps silencieux devant le cadavre, pétrifiés par

l'horreur que nous causait cette mort tragique.

— Il faut pourtant que nous prévenions les autorités, dit enfin le vieillard. Voulez-vous rester ici ; moi, je cours au village de J.

Quand il fut parti, je m'aperçus que le chien agonisait. Il avait tourné la tête vers son maître et faisait des efforts désespérés pour tenir les yeux fixés sur lui. Je le considérais avec angoisse lorsqu'une brusque convulsion le fit rouler plusieurs fois sur lui-même ; finalement un dernier spasme lui rejeta la tête du côté de la porte ; il gratta avec rage le sol de ses pattes, puis, après deux ou trois bâillements, tout son corps se raidit, s'immobilisa.

La maison tomba alors dans le silence effrayant qui règne autour des morts. Toutes mes pensées se concentrèrent sur cet homme qui gisait devant moi. Il y avait dans sa figure exsangue je ne sais quel air de majesté brisée qui m'atterra. Je le voyais à présent tel qu'il était réellement : un être plus grand que nature tué par une force surhumaine bien plus que par la balle qui

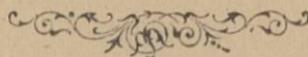
lui avait troué le crâne ! Mon imagination ressuscitait un adolescent plein de frénésie, une de ces âmes pour qui il n'est pas de trop beaux rêves et qui entrent dans la vie avec la ferme volonté de l'épuiser. Je pensais aux soirées qu'il avait dû passer, confiant et enthousiaste, sous la lampe, le front dans la main, à s'exalter pour l'action ou à se passionner pour la vérité, suivant dans les livres la carrière des guerriers ou se perdant dans les chemins lumineux de l'esprit avec les penseurs et les philosophes. O joie sublime, de se reconnaître parfois dans les uns et dans les autres ! Monte, élève-toi, crie une voix perfide ! Oui, monte, élève-toi ! Le destin ricane et la douleur se réjouit. Ils ont reconnu en toi la rançon des heureux, celui qui paye, aux époques de paix, le bonheur des foules. Si tu as rêvé d'inscrire ici-bas ton nom au tranchant du glaive et de l'épée, ta Durandal ne sortira pas de son fourreau ; de quelque côté que tu tournes ton cor, aucun écho n'y répondra ; et tu ne connaîtras d'autre champ de bataille que ton propre cœur. Et si ce n'est pas l'action, mais une certitude que tu cherches,

ton esprit roulera de chute en chute, d'abîme en abîme, jusqu'à ce qu'il tourbillonne, à la fin des fins, dans le néant éternel... Oui, que le destin ricane et que la douleur se réjouisse! Un être est enfin voué à l'irréremédiable détresse des gens qui n'ont pas d'œillères et qui aboutissent infailliblement au carrefour de l'âme damnée, là où fleurit, dit Heine, une petite fleur bleue, la fleur du suicide...

Était-ce pour conjurer cette mort que mon hôte s'était attaché à la femme dont le bûcheron m'avait parlé, et comme sous son esprit, tout avait-il sonné faux sous son cœur?... Là encore son idéal s'était-il dérobé et avait-il fini par briser son jouet *pour en trouver l'âme?*...

Dans la musique si profonde et si expressive que j'avais entendue la veille, je comprenais maintenant quel cœur surhumain gémissait. J'éprouvais autant de honte que de regret à l'idée que j'avais vu ce malheureux devant moi, humble, soumis, dévoré du désir de sentir dans sa main une main miséricordieuse... et que j'étais resté implacable. Il m'apparaissait tel qu'un

homme devenu Dieu, implorant le pardon de sa grande folie à un homme demeuré sur la terre! Mes yeux cherchèrent anxieusement cette main que j'avais vue remuer si humblement. Mais son corps immobile était à une distance infinie de moi. J'observai avec un indicible découragement son air indifférent et froid. Il semblait repousser toute compassion posthume. Dans sa figure livide, dans ses mains sans vie, je retrouvais l'impuissance douloureuse des morts qui ne peuvent pas, même s'ils le voulaient, pardonner à ceux qui les ont offensés!



T A B L E

Madeleine	7
Un Réveillon	84
Le Vagabond	97
Dernière Lutte	127
Les Saltimbanques	170
L'Asile	192

MSA 21884



